This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

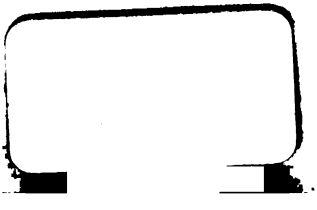
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

600077653Y



MÉMOIRES SECRETS

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE

DE LA COUR DE RUSSIE.

IMPRIMERIE DE G. STAPLEAUX.

MÉMOIRES SECRETS

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE

DE LA COUR DE RUSSIE,

Sous les règnes de Pierre le Grand et de Catherine Ire,

RÉDIGÉS ET PUBLIÉS, POUR LA PREMIÈRE FOIS,

D'APRÈS LES MANUSCRITS ORIGINAUX DU SIEUR DE VILLEBOIS,

Chef d'Escadre et Aide de Camp

DE S. M. LE CZAR PIERRE Ier,

PAR

M. Théophile Hallez.

BIBLIOTHECA REGIA BRUXELLENSIS

BRUXELLES.
COMPTOIR DES ÉDITEURS.
(H. DUMONT, GÉRANT.)

1853

246. c. 61.

AVANT-PROPOS.

En offrant au public *les Mémoires de Villebois,* nous n'avons pas la prétention de lui présenter le récit circonstancié des événements mémorables qui ont illustré le règne de Pierre le Grand : nous laissons à d'autres, plus habiles que nous, le soin de remplir dignement cette tâche difficile.

De Villebois était un de ces hardis aventuriers qui furent attirés en grand nombre en Russie par la perspective des avantages considérables que leur offrait l'introduction d'une réforme radicale dans le régime militaire et administratif de ce grand pays. Outre la faveur du souverain, cette position présentait aux nou-

veaux venus la certitude d'une fortune rapide. On verra dans la notice biographique placée en tête de ce volume par quelle suite d'étranges vicissitudes Villebois se décida à s'expatrier et à se vouer au service du Czar; cette notice, où l'on reconnaît facilement le cachet du style qui règne dans les Mémoires, doit être considérée comme une autobiographie, dont les détails sont d'autant plus dignes de foi que l'auteur, assez sévère pour les autres, ne s'y ménage guère lui-même.

Ainsi que de Villebois le répète à diverses reprises, son manuscrit n'était point destiné à la publicité. C'étaient en quelque sorte des *Nouvelles à la main* qu'il écrivait pour sa propre satisfaction et pour celle de quelques amis. Si nous n'avons pas cru devoir obtempérer au vœu modeste du chef d'escadre de Pierre Ier, c'est qu'il nous a paru que cette publication serait d'un haut intérêt historique, et qu'elle aiderait à porter la lumière sur de grands événements restés obscurs.

Nous nous sommes attaché, autant que possible, à conserver au style de l'auteur la simplicité naïve qui le caractérise, en pensant, avec un spirituel écrivain (1), que le plus grand charme des *Mémoires* consiste précisément dans ce déshabillé littéraire, et que ces sortes d'ouvrages gagnent du côté du naturel ce qu'ils perdent souvent au point de vue de l'art. Nous avons poussé le scrupule jusqu'à maintenir l'orthographe et la phraséologie surannées du manuscrit; en sorte que

(1) De Ségur, *Mémoires ou Souvenirs et Anecdotes*, t. I, p 171.

les seules modifications que nous nous sommes permises sont celles qui nous étaient impérieusement commandées par les exigences littéraires de notre époque. On nous saura gré sans doute de cette prudente réserve, car nous aurions pu, à la rigueur, nous autoriser de l'exemple de plusieurs publications récentes dans lesquelles le mauvais goût le dispute à l'oubli des convenances morales les plus élémentaires.

L'œuvre de Villebois ne brille pas par un grand esprit de méthode; les faits ne s'y déroulent pas avec toute la rigueur chronologique désirable; mais ce désordre apparent nous semble militer en faveur de l'authenticité de ces Mémoires et témoigner en outre de la véracité de l'auteur, qui a consigné le récit des différents événements auxquels il a assisté au fur et à mesure que les détails relatifs à ces faits se représentaient à sa mémoire.

La prépondérance politique attribuée à la Russie dans la situation actuelle de l'Europe, et son influence toujours croissante dans la solution des questions qui intéressent l'ordre social, donnent un certain mérite d'à-propos et d'actualité aux documents qui peuvent édifier l'historien et l'économiste sur l'origine et les progrès de cette puissance. A ce point de vue, il nous semble regrettable que l'histoire de Russie, histoire si dramatique et si féconde en enseignements, n'occupe qu'une place accessoire dans les travaux littéraires et historiques de notre époque, et soit si négligée dans notre enseignement public.

Chose extraordinaire, en effet, malgré les louables efforts du gouvernement russe pour encourager les études littéraires et historiques, ce pays ne possède pas encore, à proprement parler, d'annales suivies et complètes, rédigées d'après des documents puisés aux sources originales (1). *Tatistcheff* a bien composé, vers le milieu du siècle dernier, une histoire de Russie où l'on trouve des matériaux précieux et intéressants; mais cet auteur, mort en 1750, a laissé son œuvre inachevée. L'empereur Alexandre, animé du désir de combler cette lacune, chargea *Karamsin*, l'un des littérateurs les plus distingués de l'empire, de rédiger une histoire de Russie, et il lui ouvrit à cet effet les archives de l'État, pour y puiser tous les documents qu'il lui serait utile de consulter.

Cet estimable auteur publia, en 1818, une histoire de Russie qui est regardée comme classique; elle a été traduite en français et publiée en 1819; malheureusement ce travail s'arrête à l'avénement de la dynastie des Romanoff.

S. M. l'empereur Nicolas, fidèle continuateur de la pensée de son prédécesseur, chargea *Pouschkine* d'achever l'œuvre commencée par Karamsin; ce choix était digne, à tous égards, et du souverain qui l'avait fait et de l'œuvre à laquelle il devait s'appliquer. Pouschkine, de si regrettable mémoire, et le plus grand poëte dont s'honore la Russie, fut prématurément en-

(1) Nous ne parlons pas de *Nestor*, le père de l'histoire russe, dont la chronique ne comprend que la période comprise entre 862 et 1116; c'est au reste la source la plus précieuse de l'histoire primitive des *Slaves*.

levé aux lettres par une fin tragique dont tout le monde connaît les douloureux détails. M. *Koukolnik* fut alors désigné comme le continuateur de l'œuvre de Pouschkine; nous ignorons où en est ce travail; il sera d'autant plus intéressant qu'il abordera enfin le règne de Pierre le Grand, si diversement apprécié par les différents auteurs qui ont tenté, jusqu'à présent, d'en écrire l'histoire.

Parmi ces derniers, on compte l'immortel auteur du *Dictionnaire philosophique,* qui, tout en se montrant dans d'autres ouvrages l'ennemi acharné des faussetés historiques, a cependant dépensé un incroyable luxe de sophismes et de mensonges pour remplir la tâche ingrate qu'il s'était imposée.

Il est vrai que le célèbre philosophe n'a entendu écrire que la vie publique de son héros, et non sa vie privée, dont les actes, dit-il, ne doivent pas être dévoilés à la postérité (1). Nous ne saurions, quant à nous, nous associer d'une manière absolue à cette subtile distinction; tout en reconnaissant qu'il est indigne de la majesté de l'histoire d'entrer dans certains détails de la vie privée des grands hommes, nous estimons cependant que les actes de la vie domestique des souverains peuvent réagir puissamment sur les mœurs des peuples soumis à leur domination, et même sur leur état politique, et nous pensons que l'historien peut en tirer d'utiles enseignements pour les gouvernements et les peuples.

(1) Voltaire, *préface historique et critique de l'histoire de Russie et de Pierre le Grand,* p. 19 (édit. de 1783).

L'auteur de l'*Histoire de Charles XII* et du *Siècle de Louis XIV*, entraîné par son étrange manie de paradoxes et de sophismes, avance même ailleurs qu'il s'agit plus encore de dire des choses utiles que des choses vraies; comme si le faux pouvait jamais être utile!

Ne craignons donc pas de dépeindre ces grands hommes tels qu'ils ont été, et surtout gardons-nous de deux écueils également redoutables : l'esprit de dénigrement systématique et l'esprit de flatterie à tout propos; le but de l'histoire n'est pas de célébrer les louanges d'un homme ni d'insulter à sa mémoire, mais d'instruire les peuples et d'éclairer les gouvernements. Il faut savoir dire à la postérité les fautes et quelquefois les faiblesses des grands hommes : ces vérités ne peuvent que faire ressortir en traits plus saillants le côté vraiment grandiose de leur caractère. Le récit du meurtre de Clytus est arrivé jusqu'à nous, avec celui des glorieux exploits d'Alexandre le Grand; la renommée de ce prince en a-t-elle été amoindrie? Quelques actes impolitiques de Louis XIV et les royales faiblesses qui ont signalé la fin de son règne, ont-ils fait déchoir ce prince du rang élevé qui lui est assigné dans l'estime de la postérité?

C'est donc avec confiance que nous livrons à la publicité ces documents jusqu'à ce jour inédits, per-

suadé que l'historien sérieux y puisera des données utiles et des renseignements précieux, que nulle autre tradition ne lui eût peut-être révélés.

Ainsi se trouveront justifiées les paroles de l'un de nos plus illustres écrivains, le sage, l'érudit Charles Nodier, qui disait : « Les Mémoires sont *l'appoint* de l'histoire. »

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

LE SIEUR DE VILLEBOIS,

CHEF D'ESCADRE DANS LA MARINE DE S. M. LE CZAR PIERRE Ier.

Le sieur de Villebois, officier de marine en Russie, étoit fils d'un gentilhomme bas-breton, dénué des biens de la fortune et chargé d'une nombreuse famille, dont l'entretien rouloit sur un commerce clandestin que ce gentilhomme faisoit avec les interlopes anglois qui venoient trafiquer en France, à la côte de Bretagne, et dans lequel il employoit ceux de ses enfants qui étoient en état de se livrer à ce métier. On sçait que ce métier scabreux attire tôt ou tard de fâcheuses affaires à ceux qui s'en mêlent.

Le sieur de Villebois, dont il est icy question, se trouva, à l'âge de quinze ans, compromis dans une de ces affaires, au point qu'il fut obligé de s'évader pour passer en Angleterre, avec des lettres de recommandation qui luy procurèrent d'abord du service en qualité de bas officier sur un

vaisseau de guerre, et ensuite l'occasion de se faire connoître et aimer du Czar Pierre Ier.

Le vaisseau sur lequel Villebois servoit ayant relâché au Texel, le Czar, qui étoit alors à Saardam, où il apprenoit la construction des vaisseaux, sous le déguisement d'un simple matelot hollandois, ayant sçu que le bâtiment de guerre anglois étoit prêt à faire voile pour s'en retourner à Londres, s'y embarqua incognito, pour s'y perfectionner dans les connoissances qu'il avoit déjà acquises en Hollande par rapport à la navigation. Dans le trajet du Texel à la côte d'Angleterre, le navire essuya, pendant trois fois vingt-quatre heures, une tourmente de vent si prodigieuse, que le capitaine et l'équipage, épouvantés de la grandeur du péril, accablés de fatigue et n'attendant plus que le moment de leur perte, demeuroient dans l'inaction, sans songer à faire aucune manœuvre pour éviter ou éloigner le danger qui les menaçoit, lorsque Villebois les en tira par une action de vigueur et de témérité qui luy réussit, quoique, selon toute apparence, il eût dû perdre mille vies s'il les avoit eues.

Le Czar, qui aimoit les gens extraordinaires, ravi du courage et de la hardiesse du sieur de Villebois, l'embrassa, donna à son action tous les éloges qu'elle méritoit et le sollicita de quitter le service d'Angleterre pour entrer au sien, non-seulement en qualité d'officier de sa marine, mais aussy avec le titre d'ayde de camp, afin qu'il restât toujours attaché à sa personne tant sur terre que sur mer. A cet effet, il luy donna deux charges, l'une de son ayde de camp, l'autre de capitaine de ses vaisseaux. Villebois, plus charmé des caresses de son nouveau maître que de ses bienfaits, accepta avec joie les deux employs, et acquit dans l'un et dans l'autre toute la confiance et les bonnes grâces de ce prince à un degré qui ne se peut exprimer.

Ce gentilhomme bas-breton ne démentoit en rien l'opinion qu'on a des gens de sa province. Ils ont le renom d'être excellents matelots, bons soldats, braves jusqu'à la férocité, d'aimer à boire et de se porter à toutes sortes d'extrémités lorsqu'une fois ils sont échauffés par le vin. On sçait que les effets de la boisson diffèrent suivant le tempérament et les dispositions des individus ; ainsi elle provoque chez quelques personnes un morne accablement, tandis qu'elle porte les autres à la gayeté et à l'exhilarité ; dans certains sujets, enfin, l'ivresse excite la fureur ou un amour effréné.

Avant de parler des effets que le vin opéroit en la personne de Villebois, il faut luy rendre la justice de dire qu'il fuyoit autant qu'il pouvoit les occasions de boire ; mais elles étoient alors si fréquentes à la cour où il se trouvoit, qu'il ne luy étoit pas toujours possible de les éviter ; à quoy il faut ajouter que ceux qui l'engageoient à sortir des bornes qu'il s'étoit prescrites n'étoient pas moins condamnables que luy.

En effet, tout le monde étoit instruit que, sans compter plusieurs querelles engendrées par l'ivresse, il avoit tué trois hommes en trois différentes occasions. Le Czar lui avoit pardonné ces tragiques aventures, en considération de quelques excellentes qualités qu'il avoit remarquées en luy, qualités aussy rares qu'essentielles dans un homme fait pour accompagner son souverain en tout lieu.

Ces qualités consistoient en un attachement, une bravoure, une fidélité et une discrétion à toute épreuve ; mais on doit inférer avec juste raison de tout ce qui vient d'être rapporté cy-dessus, que l'ivresse du sieur de Villebois devoit être accompagnée de quelques accès de fureur qui le transportoient hors de luy-méme ; cette fureur, comme on le verra cy-après, n'étoit pas toujours homicide. En voicy la preuve.

Un jour que le Czar étoit à Strelna, maison de plaisance sur la baye de Saint-Pétersbourg, dont elle est éloignée de quelques lieues, il chargea le sieur de Villebois d'un message secret auprès de la Czarine Catherine, qui étoit à Cronstadt, port de mer à l'entrée de la susdite baye. Il faisoit, ce jour-là, un de ces froids aussy vifs que l'on en peut ressentir dans les pays du Nord, et contre lesquels les voyageurs n'ont pas de préservatif plus assuré que celuy de boire quelques coups d'eau-de-vie en chemin faisant.

Villebois en usa, quoique modestement, dans le trajet de Strelna à Cronstadt, où il arriva avec tout l'extérieur d'un homme dont le sens étoit parfaitement rassis. Il fut regardé comme tel par tous les officiers de garde, devant qui il fut obligé de se présenter afin de pénétrer jusqu'à l'appartement de la Czarine.

Malheureusement, avant que d'être introduit dans la chambre de cette princesse, qui dormoit encore, on le fit attendre dans un cabinet extrêmement chaud. Le changement d'air et l'eau-de-vie qu'il avoit bue en chemin firent en luy, au moment où on l'introduisit auprès du lit de la Czarine, une révolution si subite, que les dames qui étoient chargées de le conduire ne s'en aperçurent pas, et se retirèrent pour luy laisser la liberté de dire à cette princesse ce qu'il avoit ordre de luy communiquer en particulier. Il y a grande apparence que, dans le trouble subit de ses sens, à l'aspect d'une si belle personne, il oublia qui elle étoit et ce qu'il avoit à luy dire, puisque, sans aucun discours préparatoire, il se jeta sur elle sans luy laisser le temps d'appeler à son secours les femmes qui s'étoient retirées par une respectueuse discrétion.

Ce seroit manquer à l'exactitude qu'on est en droit d'attendre d'un historien que de dire, comme beaucoup de gens l'ont fait dans ce temps-là, que le sieur de Villebois se borna

à une simple démonstration ; il est positif qu'il poussa si loin l'irrévérence envers cette princesse, qu'il encourut une condamnation à deux années de galères.

On trouvera sans doute que la peine n'étoit pas proportionnée au crime, et que Pierre Ier donna dans cette occasion un exemple de clémence incroyable pour un prince qui avoit le renom d'être sévère jusqu'à la cruauté ; mais ce qu'il y eut encore de plus surprenant, c'est que, lorsqu'il apprit cet événement, bien loin de donner aucune marque de colère ou d'indignation contre Villebois, il commença par le plaindre en disant qu'il connoissoit assez parfaitement le naturel et le caractère de cet officier pour être persuadé que la réflexion, la raison et l'entendement n'avoient eu aucune part à son action ; et, ayant demandé à ceux qui luy en rendoient compte ce que le coupable étoit devenu et où il étoit, sur ce qu'on luy répondit qu'on l'avoit garrotté et mis en prison, où on l'avoit laissé dormant, le Czar répliqua : « Je parie que lorsqu'à son réveil, on luy demandera pour quel sujet il est en prison, il ne le sçaura pas, et même qu'en luy rapportant toutes les circonstances de son action, il n'en voudra rien croire. »

« Il faut pourtant, » ajouta-t-il, après s'être promené dans sa chambre en réfléchissant sur cet événement, « faire un exemple : quoique cet animal soit innocent... qu'on le mette pour deux ans à la chaîne. » — De Villebois y fut conduit sans autre forme de procès, sur le simple ordre verbal du Czar. Il n'y fut assujetti à aucun travail pénible et n'y demeura que six mois, après lesquels ce prince le rappela auprès de sa personne, le rétablit dans les charges qu'il avoit possédées et le traita avec la même confiance qu'il avoit eue en luy avant son égarement.

Un jour que le Czar s'entretenoit familièrement avec cet officier sur le besoin qu'il devoit avoir de prendre une

femme, il luy proposa de le marier avec une des demoiselles d'honneur de la Czarine. Celle qu'on luy offroit n'étoit pas belle, mais d'une très-bonne famille de Livonie. Elle avoit dans cette province de magnifiques terres, auxquelles le Czar joignit d'autres biens qu'il luy donna en Finlande, en Estonie et dans l'Ingrie. De Villebois donna sans balancer son consentement à ce mariage. On s'attendoit à trouver un peu plus de résistance de la part de la demoiselle Gluck (c'est ainsy qu'elle se nommoit). Il est vray qu'elle ne répondit à la première proposition qui luy en fut faite que par des larmes, auxquelles les gens sensés et les mauvais plaisants donnèrent différentes interprétations, suivant la différence de leurs caractères. Le mariage ne s'en fit pas moins, malgré les oppositions et insinuations secrètes de quelques parents de la demoiselle, qui voulurent luy faire envisager les maux de toute espèce auxquels elle alloit être exposée. Elle leur ferma la bouche en leur disant qu'on ne résistoit pas en vain à la volonté d'un prince aussy puissant que le Czar; qu'au surplus une fille d'esprit sçavoit se prêter à tous les événements et à toutes les situations de la vie, et que si elle avoit du mal, elle sçauroit le prendre en patience.

Si elle en a eu, elle a bien sçu le cacher, car son mari et elle ont toujours paru vivre ensemble dans la plus parfaite intelligence; ils ont eu de leur mariage plusieurs enfants auxquels ils ont donné une très-bonne éducation, et l'on peut dire que si ce mariage a fait le bonheur et le repos du sieur de Villebois, sa femme n'a jamais eu lieu de s'en plaindre.

CHAPITRE PREMIER.

Révolte et destruction des *Strélitz*, en Russie, sous le règne du Czar Pierre Ier ou le Grand (1).

Pour donner en peu de mots une juste idée de ce qu'étoient les *Strélitz* en Russie, il suffira de dire qu'ils composoient un corps d'infanterie réglée, semblable en tout à celui des janissaires en Turquie; même discipline, mêmes priviléges, même esprit de mutinerie et de sédition.

Ce parallèle fait connoître assez que le corps des Strélitz étoit formidable aux Czars mêmes. Forcés de dissimuler leurs ressentiments dans quantité d'occasions où cette milice insolente portoit atteinte à leur auctorité, ils pratiquoient envers elle la maxime des souverains qui ne peuvent châtier sans péril : pour dissimuler l'impuissance où ils étoient de ranger à leurs devoirs ces mutins, ils faisoient semblant de trouver équitables les motifs de leurs révoltes, lorsque, sous

(1) Quoique les péripéties de ce drame sanglant aient été retracées dans toutes les histoires et biographies de Pierre Ier, on trouvera néanmoins dans ce chapitre des détails d'un saisissant intérêt et qui sont tout à fait inédits. (*Note de l'éditeur.*)

prétexte de demander la réforme des abus, ils exigeoient la déposition, l'éloignement ou la tête des ministres ou des favoris de ces princes.

On feroit un volume considérable des troubles que les Strélitz ont excités en différents temps dans l'empire de Russie. Comme je n'entreprends pas icy de les décrire, mais de donner seulement une esquisse de la fin tragique de ces rebelles, je me contenterai de dire que, sous le règne de Pierre I^er^, qui ne put s'affranchir de leur tutèle qu'en les exterminant entièrement, ils eurent part à toutes les conspirations formées contre ce prince ; qu'ils se révoltèrent cinq fois, commirent des désordres et des massacres infinis dans la ville de Moscow, et poussèrent, dans une de ces occasions, la barbarie au point d'assassiner, dans le palais et aux pieds mêmes du jeune monarque, son premier ministre Artémü Matoukoff, que ni les prières ni les larmes de son maître ne purent arracher à la fureur de ces barbares.

Il est aysé de comprendre l'impression qu'un pareil attentat fit sur l'esprit du Czar Pierre I^er^, quoiqu'il ne fût alors âgé que de dix ans. Il avoit néanmoins assez de jugement pour sentir la nécessité de dissimuler ses intentions ultérieures, en attendant l'heure où il pourroit faire éclater avec sûreté sa justice et sa vengeance. Il fut prudemment guidé dans ses intentions secrètes à cet égard par les conseils des gens sensés en qui un discernement précoce luy avoit fait placer sa confiance, et dans le nombre desquels il admettoit un officier étranger nommé *Lefort*. Sous prétexte de le divertir par des jeux, innocents en apparence, on avoit insensiblement ramassé autour du jeune prince d'autres officiers étrangers assez nombreux pour former une compagnie qui, paroissant moins faite pour veiller à la sûreté du Czar que pour luy procurer de l'amusement, ne causoit aucun ombrage à la nation russienne.

M. Lefort, dont le but principal, en cherchant à divertir ce prince, étoit de l'instruire dans l'art de régner et dans celuy de la guerre, faisoit souvent exercer cette compagnie en présence de Pierre Ier, qui y prit tant de goût, qu'il voulut luy-même y être incorporé et commencer, en y entrant, par les plus bas employs, tels que ceux de tambour, soldat, caporal, etc., afin d'apprendre par sa propre expérience les devoirs d'un homme de guerre, dans tous les différents grades. C'étoit une récréation pour les seigneurs et bourgeois de Moscow de voir le Czar, dans l'uniforme de ces étrangers, faire avec eux l'exercice à leur manière.

La curiosité attiroit à ce spectacle les Strélitz mêmes, qui, sans se douter qu'on élevoit sur ce foible commencement l'instrument de leur perte, témoignoient y prendre autant de plaisir que les autres. Ils n'ouvrirent pas davantage les yeux sur ce fait assez significatif, que le Czar, après avoir passé par tous les grades inférieurs, ne dédaigna pas de remplir celuy de capitaine de cette compagnie indépendante de leur corps. Elle s'accrut d'un bataillon quelque temps après, puis de deux bataillons, et successivement de trois et quatre autres, dans lesquels se firent incorporer plusieurs gentilshommes russiens, dont les familles, maltraitées par les Strélitz, avoient une aversion naturelle pour cette soldatesque.

Cet exemple fut bientôt suivi par un plus grand nombre de leurs compatriotes, à ce point, qu'en moins de sept ou huit années, les troupes mises sur le pied étranger se trouvèrent imperceptiblement augmentées jusqu'au chiffre de douze mille hommes, lesquels restèrent à Moscow pour la garde de la ville, pendant que les Strélitz, occupés à la guerre que la Russie avoit à soutenir contre les Turcs, furent dispressés et retenus sur les frontières.

A mesure que les troupes étrangères se multiplioient dans

l'empire du Czar, le corps des Strélitz diminuoit, tant par le soin que l'on prenoit de les exposer sans ménagement dans les occasions périlleuses, que par celuy qu'on avoit de fermer les yeux sur l'avarice de leurs commandants et officiers ; c'est ainsi qu'on ne les forçoit pas à remplacer les morts, dont la solde tournoit à leur profit.

Les Strélitz, qui étoient, dans les commencements, au nombre de trente-cinq à quarante mille hommes, furent donc, en peu d'années, réduits à dix-sept mille, de sorte que le Czar se trouva, dans les premiers temps de sa majorité, en état de leur opposer une nouvelle milice capable de les mettre à la raison, s'ils entreprenoient de remuer.

A peine se crut-il en sûreté de ce côté-là qu'il exécuta le dessein qu'il avoit formé depuis longtemps d'aller voyager dans les pays étrangers pour y examiner par luy-même ce qu'il avoit entendu raconter touchant leurs mœurs, leur politique, leur commerce et leurs richesses. Satisfait des observations qu'il avoit faites en différents États, il se disposoit à passer en Italie, et il étoit en chemin pour cette contrée, lorsqu'il apprit que les Strélitz, excités par les émissaires secrets de la princesse Sophie, sa sœur, qui vouloit profiter de son absence pour s'emparer de la couronne, avoient quitté sans ordre les garnisons d'hyver qu'on leur avoit assignées en Ukraine et se dirigeoient vers Moscow pour s'emparer de cette capitale et luy imposer un gouvernement de leur choix.

Cette nouvelle obligea le Czar d'interrompre le cours de ses voyages pour revenir en toute diligence dans ses États, suivi seulement d'un très-petit nombre de personnes. Il arriva à Moscow sans y être attendu, et trouva toutes choses pacifiées par la prudence du général Gordon, commandant des troupes étrangères.

Sur l'avis qu'il avoit eu que les Strélitz, pour faire plus

de diligence et ne se pas incommoder les uns les autres dans leur marche, s'étoient divisés en deux corps et avoient pris deux différentes routes, Gordon se mit à la tête de douze mille étrangers ou réputés tels, avec lesquels il alla au-devant du premier de ces détachements, composé de dix mille hommes, qu'il surprit, battit, et dont il fit un tel carnage que sept mille restèrent sur la place, et les trois mille autres se dispersèrent et se sauvèrent dans différentes provinces.

Le général Gordon, bien loin de se tranquilliser après l'avantage qu'il venoit de remporter sur le premier des deux détachements, marcha sans perdre de temps à la rencontre du second, composé de sept mille hommes; ceux-cy, informés de la défaite de leurs camarades, s'étoient retranchés dans une isle environnée de marais; il les y enveloppa et les contraignit à mettre les armes bas. A peine furent-ils désarmés, qu'on les décima. Ceux sur qui le sort tomba furent arquebusés sur-le-champ, et les autres amenés prisonniers à Moscow, où ils entroient par une porte dans le temps que le Czar, d'un autre côté, y arrivoit des pays étrangers.

Ce prince trouva que l'exécution militaire faite par le général Gordon étoit un châtiment trop peu proportionné aux forfaits présents et passés des Strélitz. Il voulut que leur procès fût instruit dans les formes usitées pour les voleurs et les assassins, et qu'ils fussent punis comme tels. Et en effet, après les avoir tirés des différentes prisons où ils avoient été dispersés et enfermés en arrivant à Moscow, on les assembla, au nombre de sept mille, dans un lieu environné de palissades, où on leur lut la sentence qui condamnoit deux mille d'entre eux à être pendus, et les cinq mille autres à être décapités; ce qui fut exécuté dans un seul jour, de la manière suivante.

On les faisoit sortir dix par dix de l'enceinte palissadée

dont on vient de parler, dans une plaine où l'on avoit dressé un nombre de gibets suffisant pour y pendre deux mille hommes. Ceux-cy y furent attachés par dixaines, en présence du Czar, qui les comptoit, et de tous les seigneurs de la cour qu'il avoit mandés auprès de luy, afin qu'ils fussent témoins de cette exécution, pour laquelle il voulut, en outre, se servir des soldats de sa garde en guise de bourreaux.

Après l'exécution de ces deux mille Strélitz, on procéda à celle des cinq mille qui devoient être décapités. Ils furent, de même que leurs camarades, tirés dix à dix de l'enceinte où ils étoient enfermés, et, de là, conduits dans la plaine où, vis-à-vis les gibets, on avoit disposé des poutrelles en assez grand nombre pour servir de billots à ces cinq mille coupables. A mesure qu'ils arrivoient, on les faisoit arranger, coucher de leur long et poser par cinquantaines le col sur les billots, après quoy l'on décapitoit toute la file. Le Czar ne se contenta pas de se servir pour cette exécution des seuls soldats de sa garde. Armé luy-même d'une hache, il commença par couper de sa propre main la tête d'une centaine de ces malheureux; après quoy, ayant fait distribuer des haches à tous les princes, seigneurs et officiers de sa suite, il leur ordonna de suivre son exemple.

Nul de ces seigneurs, parmy lesquels étoient le grand amiral Apraxine, le grand chancelier, le prince Menchikoff, Dolgorouky, etc., ne fut assez osé pour désobéir. Le caractère du Czar leur étoit trop connu pour qu'ils ignorassent qu'en témoignant la moindre répugnance dans cette occasion, il y alloit de leur vie, et qu'il les auroit impitoyablement confondus avec les rebelles.

Ces milliers de têtes furent transportées en ville, dans des tombereaux, et fichées sur des pieux de fer scellés dans les créneaux des murailles de Moscow, où elles restèrent

exposées pendant toute la durée du règne de ce prince.

Quant aux chefs de ces Strélitz, ils furent pendus aux murailles de la ville, en face et à la hauteur de la fenêtre grillée par où la princesse Sophie recevoit le jour dans sa prison, spectacle qu'elle ne cessa d'avoir sous les yeux pendant les cinq ou six années qu'elle survécut à ces malheureux.

Il ne me reste plus qu'à rendre compte du sort de ceux qui, ayant pris la fuite après leur défaite par le général Gordon, s'étoient dispersés dans différentes directions. Il fut défendu, sous peine de mort, dans toute l'étendue de l'empire russien, non-seulement de leur donner asyle dans les maisons, mais même de leur fournir le moindre aliment, pas même de l'eau, ce qui donne à croire qu'ils périrent tous misérablement.

Les femmes et enfants de ces Strélitz furent transportés dans des lieux déserts et incultes, où on leur assigna pour retraite une étendue de terrain limitée, avec défense à eux et à leurs descendants d'en jamais sortir.

On érigea sur tous les grands chemins des pyramides de pierre sur lesquelles on grava la relation de leurs crimes ainsy que leur arrêt de mort, afin de transmettre à la postérité le souvenir de leurs odieux attentats et de la fin terrible qui en fut le châtiment.

REMARQUES.

Le baron Hussen, qui, sous le nom emprunté et imaginaire de baron Yvan Nestezuranoy, a donné au public un livre intitulé : *Mémoires pour servir à l'histoire de Pierre le Grand,* a passé si légèrement sur cet article des Strélitz, qu'on peut le traiter, à cet égard, d'historien infidèle et gagé par ce prince, comme il est vray qu'il l'étoit pour écrire ses actions. Cet auteur a fait tout ce qu'il a pu pour insinuer que c'est à tort que cette exécution a valu à son héros le surnom de *Cruel.*

Je conviendrai avec luy que tout homme qui aura une connoissance parfaite des abominations que ces Strélitz ont commises, sera forcé de trouver quelque justice dans l'acte de sévérité de ce prince à leur égard; mais on ne peut assurément, aux yeux de l'histoire, le disculper du reproche de barbarie, quand on considère les raffinements inouïs de cruauté dont il fit usage dans cette circonstance; aussy le baron Hussen a-t-il jugé à propos de passer très-légèrement sur ces faits, ainsy que sur quantité d'autres, ce qui luy

vaut à bon droit le titre d'historien partial et inexact; car il n'ignoroit pas ces circonstances, ainsy qu'il en convint avec moy, un jour que j'étois entré avec luy en explication sur l'ouvrage qu'il avoit livré au public. Une particularité qui donnoit à mon argumentation contre luy une force irrésistible, c'est que j'avois avec moy deux témoins de ces faits qui se trouvoient à la suite du Czar le jour de cette exécution, et qui luy assurèrent qu'ils avoient été forcés de décapiter plusieurs de ces Strélitz.

C'est sur le récit que j'en ay entendu faire à ces deux témoins que j'ay écrit la relation cy-dessus. L'un d'eux étoit un réfugié françois nommé Avuy, qui avoit accompagné le Czar dans ses voyages, en qualité de chirurgien ; l'autre servoit comme officier dans le régiment des gardes de *Préobrajensky* et étoit, lors de l'exécution, *dengik* du Czar ; les fonctions de cet office sont les mêmes que celles de premier valet de chambre dans les autres cours; elles ont aussy quelque analogie avec celles de gentilhomme ordinaire de la chambre.

Puisque j'ay tant fait, dans la remarque cy-dessus, que d'entrer en matière sur la valeur des mémoires livrés au public par le baron Hussen sous le pseudonyme de baron Yvan Nestezuranoy, il ne sera pas hors de propos que j'ajoute quelques mots de critique à ce que j'en ay déjà dit. Ce baron, Allemand de nation, ne possédoit pas assez parfaitement la langue françoise pour écrire cette langue sans donner à ses phrases et à ses expressions un tour tudesque ou germanique. Or, l'imprimeur hollandois qui a entrepris la seconde édition de ces mémoires, a jugé à propos de les faire transcrire dans un françois plus pur et plus correct, et, à cet effet, il a employé les services d'un François réfugié en Hollande, lequel, à la vérité, n'eut pas de peine à surpasser de beaucoup le style de l'auteur dont il avoit entrepris de réformer le langage; mais, par malheur, en voulant réformer son original, il ne s'est pas embarrassé de vérifier si les faits cités par son auteur étoient justes et exacts dans toutes les circonstances rapportées par luy, et, au lieu d'y

ajouter quantité de particularités qui y manquent et qui ont été passées à dessein sous silence dans l'original, il s'est contenté de nous reproduire à peu près les idées du baron Hussen, dans un style plus correct et plus fleuri, il est vray, mais qui renchérit encore sur la manie, déjà si outrée dans son modèle, de flatter à tout propos le souverain dont il s'est fait l'apologiste aveugle, bien plutôt que l'historien fidèle et consciencieux.

Outre cela, en voulant donner un meilleur arrangement et lier entre eux les faits rapportés dans ces mémoires, l'éditeur les a tellement embrouillés les uns dans les autres, qu'il est presque impossible d'en distinguer l'ordre chronologique. Quant aux additions qu'il prétend y avoir faites, elles ne luy ont coûté d'autre peine que celle de copier quelques articles assez mal traduits du russien en françois, et qui ont été insérés dans quantité de journaux d'Allemagne et dans le *Mercure de France*. Tels sont les articles relatifs au procès fait au *Czarowitch*, dont il auroit mieux fait de nous développer les intrigues, ce qui nous auroit au moins mis au fait des mœurs de l'époque et des intrigues diverses qui se croisoient à la cour du Czar Pierre I^er^.

Somme toute, ces mémoires, quoique plus détaillés et écrits dans un françois plus pur et plus élégant, ne valent pas mieux que les premiers, qui, eux-mêmes, ne méritent pas que les gens au fait de l'histoire de Russie en fassent le moindre cas.

CHAPITRE II.

Véritable cause de la mort du Czar Pierre Ier. — Intrigue de la Czarine Catherine avec le chambellan *Mœns de la Croix*. — Jugement et supplice de ce dernier. — Réforme religieuse opérée par le Czar dans ses Etats. — Détails sur la fête grotesque du *Conclave*, instituée par Pierre Ier à sa cour.

Le Czar Pierre Alexiewitch, connu sous le nom de Pierre Ier et sous le surnom de Pierre le Grand (1), est mort à Saint-Pétersbourg, dans la nuit du 7 au 8 février 1725, d'une rétention d'urine causée par un ulcère avec inflammation au col de la vessie.

Pendant les trois ou quatre années qui précédèrent celle de sa mort, il avoit été atteint d'une maladie secrète qu'il

(1) C'est le même qui vint en France pendant la régence de M. le duc d'Orléans, c'est-à-dire au commencement du règne de Louis XV. Il avoit fait des tentatives pour y venir du vivant de Louis XIV, qui ne voulut jamais prêter l'oreille aux ouvertures qui luy furent faites à cet égard. Louis XIV donna pour raison de son refus qu'un voyage du Czar en France ne manqueroit pas de causer de l'ombrage à Charles XII, roy de Suède, qui étoit alors éloigné

disoit (1) hautement luy avoir été donnée par madame la générale de *Tchernitcheff*, contre laquelle les effets de son ressentiment se bornèrent à de simples invectives. Il est vray d'ajouter que madame la générale se défendoit vivement de cette accusation, et renvoyoit à son auteur les reproches qu'il luy adressoit à ce sujet (2). Tous les remèdes qu'on fit prendre à ce prince ne purent jamais opérer la guérison de son mal, parce que son incontinence, plus forte que sa raison et les remontrances de ses médecins, avoit toujours rendu leur art et leurs soins inutiles.

La certitude de ce fait détruit tout ce qui a été avancé conjecturalement et faussement par quelques écrivains modernes et mal informés, dont les uns ont fait entendre que ce prince avoit été empoisonné, et les autres qu'il étoit mort d'un gros rhume ou catarrhe causé par le froid excessif qu'il avoit enduré le jour des Roys, en assistant à la cérémonie de la *Bénédiction des Eaux*, autrement dite *du Jourdain*.

Ce qui peut avoir donné quelque vraysemblance à la supposition qu'on fit de l'empoisonnement de Pierre I^er^ par sa seconde femme Catherine, c'est que ce prince mourut peu de temps après la découverte des amours de la Czarine avec

de ses États et détenu à Bender, et auquel on ne vouloit pas causer d'inquiétude dans la situation malheureuse où il se trouvoit.

(1) Ce prince ne regardoit pas la discrétion en matière de galanterie comme une vertu absolument nécessaire. Il se plaisoit à s'entretenir avec ses favoris de leurs aventures avec les dames de la cour ou autres, et il étoit le premier à plaisanter sur les siennes, bonnes ou mauvaises.

(2) Cette dame, en convenant qu'elle étoit *maléficiée*, attribuoit l'origine de son mal aux débauches continuelles du Czar avec des créatures de toute espèce. La raison qu'elle alléguoit n'étoit pas entièrement dénuée de vérité et pouvoit jusqu'à un certain point servir à sa justification, car le docteur Arkins, Anglois de nation et médecin de ce prince, dont il n'ignoroit pas les prouesses amoureuses, disoit en parlant de son tempérament et de l'abus qu'il en faisoit, qu'il falloit *qu'il eût dans le corps une légion de démons de luxure*.

le chambellan *Mœns de la Croix*, et qu'on sçavoit cette princesse assez habile et courageuse pour entreprendre de se défaire promptement, et par quelque voye que ce fût, d'un mari outragé et implacable, dont le ressentiment n'étoit jamais plus à craindre que quand il le dissimuloit.

La passion de la Czarine pour Mœns de la Croix étoit si violente, que tout le monde s'en apercevoit à la cour et qu'il étoit impossible que cette liaison ne vînt pas à la connoissance du Czar. Dès qu'il crut avoir recueilli des preuves suffisantes de cette intrigue, Pierre I^er^ nomma des commissaires qu'il voulut présider luy-même, lors des interrogatoires qu'on fit subir à Mœns de la Croix. Celuy-cy n'ignoroit pas les vrays motifs pour lesquels on luy faisoit son procès, et, mû par un sentiment qui prenoit sa source dans l'abnégation la plus sublime et la plus chevaleresque, il ayda à colorer ce procès d'un prétexte qui ne déshonoroit que luy-même, en se déclarant spontanément coupable de plusieurs concussions, pour lesquelles il fut condamné à mort et puis décapité sur la place publique de Saint-Pétersbourg.

Mœns de la Croix étoit assurément un des hommes les plus beaux et les mieux faits qu'on eût jamais vus. Outre sa beauté, il apportoit dans toutes ses actions un charme naturel qu'il conserva jusque sur l'échafaud, quoiqu'il sût qu'il n'avoit aucune grâce ni mercy à attendre ; aussy sa contenance fut-elle celle d'un homme qui désiroit plus qu'il n'appréhendoit la mort. Il écouta sa sentence avec un air de sécurité et de sérénité qui fit l'admiration de tous les spectateurs ; et, après avoir remercié celuy qui l'avoit lue, il prit à part un prêtre luthérien qu'on luy avoit donné pour l'exhorter à la mort et luy fit présent d'une montre d'or au fond de laquelle se trouvoit un portrait en émail de la Czarine. Il avertit aussy l'exécuteur qu'il y avoit dans la doublure de sa culotte un portrait enrichi de diamants ; il

luy dit de s'en emparer et de le jeter au feu. C'étoit encore celuy de Catherine. Il en avoit eu un troisième, dont il s'étoit précédemment défait en le donnant à un homme dévoué et discret, pendan. qu'on le transféroit de chez luy à la prison. Ensuite, s'étant approché de l'endroit où étoit posé le billot sur lequel il devoit être décapité, il fit à tout le peuple des révérences à droite et à gauche; il se déshabilla luy-même, s'agenouilla, fit une prière, posa son col sur le billot, et un instant après il leva la main pour faire signe au bourreau de faire son devoir.

Mœns de la Croix se disoit d'extraction françoise, et son nom sembleroit autoriser cette croyance, quoiqu'il fût né à Moscow, de père et de mère qui passoient tous deux pour Flamands.

Ainsy que nous l'avons dit cy-dessus, on ne doit imputer la mort de Pierre Ier qu'à un ancien ulcère qu'il avoit au col de la vessie, où il survint une inflammation causée par quelques verres d'eau-de-vie que, nonobstant les représentations de ses médecins et de son favori, M. *de Jagousinsky*, il but, moins pour son plaisir que pour animer tout le monde par son exemple. Cecy se passoit dans une fête burlesque qu'il donna sur la fin du mois de janvier, autant pour dissiper les chagrins domestiques dont il étoit dévoré que pour essayer d'en dérober la connoissance au public, précaution d'ailleurs parfaitement inutile.

On appeloit cette fête comique le Conclave. Le Czar l'avoit instituée depuis quelques années en vue de plusieurs considérations politiques, et se plaisoit à la célébrer de temps en temps. Elle consistoit à contrefaire d'une manière grotesque ce qui se passoit à Rome, dans le conclave, lors de l'exaltation du pape.

Cette saturnale avoit deux buts : le premier et le principal étoit de tourner en ridicule, ou tout au moins de décon-

sidérer aux yeux du public la dignité de patriarche, que ce prince avoit de fortes raisons d'abolir dans ses États; l'autre étoit de donner à ses peuples une idée désavantageuse du papisme et des maximes du clergé romain.

Assurément cette politique étoit d'un habile homme; il est à regretter cependant, au point de vue des convenances religieuses, que le Czar ait eu recours à des moyens pareils.

Toutefois ce prince, aussy sensé que hardi, vint à bout de détruire ou du moins de restreindre la puissance de son clergé dans de justes bornes, en se faisant chef de son Église et en supprimant, en cette qualité, une foule d'anciens usages auxquels il en substitua de nouveaux mieux en rapport avec sa politique; mais il ne parvint à les faire accepter par des peuples ignorants, superstitieux et féroces, qu'en leur inspirant insensiblement du dégoût pour leurs anciennes coutumes religieuses.

A cet effet, après la mort du patriarche *Adrien*, il avoit supprimé dans ses États cette dignité rivale, dont l'auctorité étoit égale pour ne pas dire supérieure à celle de l'empereur luy-même. Pierre Ier regardoit cette réforme comme la plus importante, la plus sensée et la plus hardie de son règne. Il n'avait certes pas tort, car on sçait quel pouvoir l'esprit de religion mal entendu et la superstition acquièrent sur les peuples dans les États les mieux policés, et le danger qu'il y a de toucher aux moynes et aux ecclésiastiques.

Un jour que l'on montroit au Czar un parallèle fait par M. *Steel*, auteur du *Spectateur Anglois*, entre Sa Majesté Czarienne et le défunt roy de France Louis XIV, dans lequel l'auteur donne tout l'avantage à Pierre Ier, sans dire un mot des changements que ce prince avoit faits dans son clergé et sa religion, il répondit : « Ce parallèle n'est pas juste. Louis XIV a été plus grand que moy en bien des occasions; mais ce que j'ay fait de plus que luy, et ce en

quoy je luy ay été fort supérieur, c'est que j'ay réduit mon clergé à la paix et à l'obéissance, tandis qu'il s'est laissé dominer par le sien. »

Or, pour en revenir à la fête du Conclave, rien n'étoit plus propre à atteindre le but politique que se proposoit le Czar, et à faire accepter à ses peuples les modifications qu'il avoit introduites ou qu'il méditoit encore d'introduire dans la constitution religieuse de ses États, que de présenter sous un faux jour, aux yeux de la multitude, quelques traits de la religion romaine. S'il chercha à la ridiculiser, c'est à cause de ses points de ressemblance avec un culte dont les Russiens étoient, depuis plusieurs siècles, les scrupuleux sectateurs.

Telle est la raison pour laquelle le Czar célébroit le plus souvent qu'il pouvoit cette fête du Conclave, dont on trouvera cy-dessous la description, après un petit préambule, nécessaire pour informer le lecteur de ce qui donna lieu à l'institution de ces fêtes et cérémonies comiques.

Le Czar Pierre Ier avoit coutume d'entretenir à sa cour un certain nombre de fois ou bouffons par qui il se faisoit suivre en quantité d'occasions, moins par le plaisir qu'il prenoit à leurs extravagances que par la satisfaction qu'il avoit de se servir de leur organe, distribuant ainsy aux seigneurs de sa cour, et même à des ministres étrangers, des vérités amères, qui ne conviennent pas dans la bouche d'un souverain.

Dans ce nombre de bouffons, il y avoit un vieux Russien nommé *Sotoff*, dont tous les mérites se réduisoient à boire excessivement, et tous les services à avoir montré au Czar à écrire pendant son enfance. Sa folie, dans laquelle le Czar l'entretenoit, était de croire qu'un aussy important service que celuy-là méritoit quelque titre, dignité et auctorité éclatante qu'il ne se lassoit pas d'attendre. Il s'en plaignoit

continuellement au Czar, qui, ayant coutume d'écouter et d'applaudir avec un sérieux apparent tous les discours de ses bouffons, se plaisoit à luy répondre qu'il feroit pour luy plus qu'il n'avoit fait pour personne de son empire.

Un jour que Sotoff, après avoir amplement dîné, pressoit le Czar de tenir sa parole, ce prince luy répondit : « Ta plainte est juste, mais, pour avoir attendu, tu ne perdras rien. Je te fais *Knes papa*, » ce qui veut dire en françois prince pape.

Cet ivrogne n'étoit pas privé de raison au point d'ignorer ce qu'étoit le pape. Il le fit bien connoître en répétant devant tout le monde ce qu'il pouvoit en avoir appris par la lecture de brochures injurieuses qu'on imprime en Hollande, d'où elles passent à la cour de Russie, où l'on a la politique de les traduire en langue russienne, et de les donner toutes les semaines en forme de supplément aux gazettes du pays.

On peut juger des impressions que de pareilles lectures faisoient dans le cerveau dérangé de ce bouffon par ses réponses au Czar. Il luy dit : « Tu me fais donc patriarche des Romains et prince des princes ; mais tous les étrangers et les Russiens mêmes se moqueront de moy. Ils me traiteront d'imposteur et de tyran (1). »

« Que t'importe, » répliqua le Czar, « pourvu que tu ayes un bon palais, quantité d'argent et des caves toujours pleines de bière, d'hydromel, de vin et d'eau-de-vie? Tu feras des cardinaux qui seront autant de princes, obligés d'admirer tout ce que tu diras, et d'obéir à tes moindres commandements. »

Par une réflexion qui n'étoit pas d'un fol, celuy-cy ayant

(1) En Russie, le tutoyement est admis dans toutes les relations d'inférieur à supérieur ; il n'est donc pas étonnant de voir icy un sujet se servir de cette forme familière en s'adressant à son souverain.

demandé qui luy donneroit ce palais, cet argent, cette eau-de-vie : « Ce sera moy, » luy répondit le Czar; et, en exécution de cette parole, il luy fit don d'un palais qu'il désigna, dans l'île de Serac, située dans la rivière de Néva, qu'elle partage en deux bras et qui forme une partie de la ville de Saint-Pétersbourg, appelée le *quartier des Tartares*. Ce prince y joignit une pension de deux mille roubles (dix mille livres en monoye de France), et luy promit de luy en faire payer d'avance la moitié en l'installant dans sa nouvelle dignité; en même temps il ordonna qu'on proclamât et qu'on eût à reconnoître Sotoff en qualité de *Knes papa*.

Cette proclamation et cette reconnoissance se firent le verre à la main, et le Czar, ayant donné l'exemple, obligea tous ceux qui étoient présents à boire à la santé du nouveau *Knes*, en allant tour à tour le saluer; à mesure que le monde défiloit devant luy, celuy-cy remercioit chacun en particulier par un verre de vin. On juge bien que le prétendu patriarche ne se coucha pas sans être ivre-mort; ce n'étoit pas en luy chose extraordinaire. Le lendemain, le Czar, accompagné de toute sa cour magnifiquement habillée, mena ce bouffon en pompe, et comme dans une espèce de triomphe, au nouveau palais qu'il luy avoit donné la veille. Il y a grande apparence que toutes ces cérémonies comiques faisoient allusion à quelques cérémonies que l'on observe à Rome et que l'on vouloit tourner en dérision pour se moquer par contre-coup de celles qui se pratiquoient à l'égard de l'ancien patriarche de Russie.

Il fut reçu à l'entrée du premier vestibule par une demi-douzaine de bouffons vêtus ridiculement; ils luy présentèrent, sur le seuil de la porte, un verre d'eau-de-vie et l'introduisirent dans une grande salle meublée de futailles pleines de bière, d'hydromel, de vin et d'eau-de-vie, arrangées les unes contre les autres, en manière de siéges. A

l'entrée de cette salle, il fut harangué par une autre troupe de bouffons qui, après luy avoir présenté mille roubles en monoye de cuivre (qui font un plus grand volume qu'ils ne feroient en liards de France), pour les six premiers mois de son revenu, le firent passer dans une troisième salle, où l'on avoit préparé un grand repas sur de longues tables, garnies de bancs tout autour pour les convives. Le *Knes papa* étoit assis seul, au haut bout, dans une espèce de fauteuil imitant assez bien la niche de certaines revendeuses que l'on voit dans les coins des rues de Paris.

On dîna et l'on but copieusement. Sur la fin du repas on proposa au *Knes papa* de procéder à la nomination de ses cardinaux. Le Czar l'ayda à trouver des sujets propres à occuper ces places; ou, pour mieux dire, il fit seul ces nominations sous le nom du *Knes papa*. Il choisit des gens de toute sorte de conditions et états, connus la plupart pour aimer la crapule ou par quelqu'illustre trait d'impertinence. Dans le nombre il avoit malicieusement inséré les noms de plusieurs personnes, non par rapport à leur inclination pour la débauche, mais parce que, luy étant suspectes ou secrètement odieuses, il espéroit que la boisson, portée à l'excès, engageroit les unes à révéler des vérités (1) qu'il luy importoit de sçavoir, ou qu'elle expédieroit le reste dans l'autre monde (2).

(1) Dans toutes les fêtes que ce prince donnoit, il avoit coutume, lorsque les esprits commençoient à être échauffés par le vin, de se promener autour des tables et d'écouter tout ce qui s'y disoit, et lorsqu'il échappoit à quelqu'un des convives un propos qu'il luy étoit important d'approfondir de sang-froid, il le notoit sur ses tablettes pour en faire usage en temps et lieu.

(2) Un homme qui déplaisoit au Czar s'étant enivré dans une de ces fêtes et étant tombé à la renverse, ce prince ordonna qu'on le tirât à l'écart, et, pour qu'il s'endormît d'un meilleur somme, on luy fit encore avaler quelques doses d'eau-de-vie, ce qui fut exécuté à l'ayde d'un entonnoir. Cet homme ne s'est pas encore réveillé. Il n'est pas du reste le seul auquel ce prince ayt fait donner de pareils soporatifs.

Comme je n'ay pas entrepris d'entrer icy dans un détail des maximes politiques du Czar Pierre le Grand, mais seulement de faire une succincte relation de ce qui se passoit dans la cérémonie burlesque du Conclave, je reviens aux cardinaux qui furent nommés; on leur fit notifier, dans leurs domiciles respectifs, que, le *Knes papa* les ayant promus au cardinalat, ils étoient dans l'obligation indispensable de venir, le lendemain, luy en faire leurs remerciements dans son palais papal.

On choisit pour cette invitation quatre hommes extrêmement bègues, accompagnés d'un valet de chambre du Czar, lequel, après avoir laissé balbutier ces individus pendant qu'ils faisoient leur compliment, suppléoit fort sérieusement à l'inintelligence de leurs discours lorsqu'on faisoit semblant de n'y rien comprendre. Tous s'y rendirent à l'heure marquée : aucun d'eux n'osa s'en défendre, tant on sçavoit que cette invitation de la part du Czar étoit un ordre formel d'un prince auquel on ne résistoit ni ne déplaisoit en vain.

A mesure que chacun de ces cardinaux arrivoit, des bouffons préposés pour le recevoir à l'entrée du palais le conduisoient à la première antichambre, où on luy présentoit, de la part du *Knes papa*, un bonnet de gros drap rouge brun, fait en forme de calotte, et une ample robe de la même étoffe, qu'on luy faisoit endosser; après quoy, on le conduisoit dans la salle dite du Consistoire, laquelle n'étoit meublée que de futailles rangées des quatre côtés, pour servir de siéges. Le *Knes papa* étoit placé sur une espèce de trône, appuyé sur des barriques de vin et garni depuis le haut jusqu'en bas de verres et de bouteilles.

On introduisoit chaque cardinal jusqu'au pied du trône; il faisoit une profonde inclinaison, à laquelle le *Knes papa* répondoit par un grave signe de tête et de la main, pour

faire approcher le cardinal, et il luy présentoit une coupe pleine d'eau-de-vie, en disant : « Révérendissime, ouvre la bouche et avale, et tu diras de belles choses. »

Il paroît que cecy étoit une allusion à une cérémonie analogue qui se fait à Rome. A peine le cardinal avoit-il bu, il se rangeoit à droite ou à gauche de la salle et prenoit séance sur une des futailles dont elle étoit garnie.

Cette cérémonie finie, on donna le signal et l'on se rendit au Conclave. Il y avoit une certaine distance entre le palais papal et celuy où se devoit tenir le Conclave, quoiqu'ils fussent l'un et l'autre dans la même isle. Il falloit, pour aller de l'un à l'autre, traverser différentes rues. Les cardinaux firent ce trajet à pied et en procession. Plusieurs tambours battants ouvroient la marche ; ils étoient suivis par un grand nombre de traîneaux à la file les uns des autres, chargés de bière, vin, hydromel, eau-de-vie et provisions de bouche de toute espèce. Immédiatement après marchoient quantité de cuisiniers et marmitons, ayant tous quelque instrument de cuisine avec lequel ils faisoient un horrible charivary. Ceux-cy étoient suivis d'un grand nombre de trompettes et hautbois, cors de chasse, violons et autres instruments de musique ; ensuite venoient les cardinaux vêtus de l'habit dont il a été parlé cy-dessus, et marchant deux à deux.

Chaque cardinal avait à droite et à gauche deux conclavistes ridiculement habillés. Le *Knes papa*, assis jambe de cy, jambe de là, sur une barrique d'eau-de-vie posée sur un traîneau tiré par quatre bœufs, était environné de toutes parts par une troupe d'hommes vêtus en cordeliers (1), jacobins, etc., et ayant tous le verre et la bou-

(1) L'habit d'un cordelier françois qui étoit alors à Saint-Pétersbourg servit de modèle pour faire tous les autres de la même espèce.

Ce cordelier s'appeloit le P. Cailleau. Il vivoit d'une manière tout à fait licencieuse. Le Czar n'en étoit pas fâché, à cause de l'opinion qu'une pareille

teille à la main. Ce groupe terminoit la marche. Le Czar, déguisé en *schipper* ou matelot hollandais, voltigeoit avec un grand nombre de personnes de sa cour, masquées, (1), en se portant tantôt sur les ailes, tantôt à la tête et à la queue de cette étrange procession.

Tout le cortége étant arrivé, dans l'ordre marqué ci-dessus, au palais où se devoit tenir le Conclave, on présenta à chaque cardinal, en entrant, un verre d'eau-de-vie, et on l'introduisit dans une salle spacieuse en forme de galerie, où il y avoit autant de couchettes que de cardinaux. Ces couchettes étaient séparées les unes des autres par des ruelles où l'on avoit mis deux futailles sciées par la moitié, dont l'une étoit destinée au soulagement des besoins de chaque conclaviste; l'autre moitié servoit à mettre les provisions de bouche. Après que l'on eut assigné à chaque cardinal sa couchette, il luy fut ordonné de s'y tenir et de ne pas s'en écarter pendant toute la tenue du Conclave, qui devoit durer jusqu'au moment où, tous les cardinaux se trouvant uniformes dans leurs sentiments sur les questions qui leur seroient proposées de la part du *Knes papa*, il plût à l'éminentissime de dissoudre l'assemblée.

L'office du conclaviste qu'on avoit donné à chaque cardinal étoit de l'empêcher de s'éloigner de sa couchette et de l'exciter à bien manger et surtout à bien boire, et de porter

conduite dans un moyne de l'Église catholique romaine pouvoit donner à ses peuples de la religion romaine. Ce prince avoit résolu de mettre ce cordelier au nombre de ses cardinaux; mais il en fut détourné par les instantes sollicitations de M. de Campredon, ministre plénipotentiaire de France à la cour de Russie.

(1) Il ne faut pas donner à ce terme toute l'étendue qu'il a dans la signification françoise; car, quoiqu'il fût ordonné à tous ceux qui étoient de cette fête d'y venir déguisés, cet ordre, bien loin de s'étendre jusqu'à leur permettre de porter un masque, le leur défendoit expressément. Le Czar, connoissant le naturel de ses sujets, ne voulut jamais leur permettre l'usage du masque sur le visage. Cette règle n'eut d'exception que pour les ministres des cours étrangères, que l'on distinguoit par là dans ces sortes de fêtes.

des messages d'un cardinal à l'autre. Ceux qu'on avoit chargés de cette mission étoient surtout de jeunes égrillards qui avoient voyagé, et qui s'acquittèrent si bien de leurs fonctions, que plusieurs des cardinaux s'en ressentirent longtemps après, et que même quelques-uns moururent au sortir du Conclave. On soupçonna qu'ils avoient bien pu être particulièrement recommandés par le Czar, qui venoit de temps en temps observer et écouter ce qui se passoit et se disoit dans la salle.

Ces conclavistes, je le répète, s'acquittèrent parfaitement de leurs fonctions à tous égards : cela doit s'entendre aussy en ce qui touche les messages qu'ils portoient d'un cardinal à l'autre. Ils animoient par des rapports burlesques ces gens échauffés par le vin, et les excitoient à se dire, d'un lit à l'autre, les plus grosses ordures et à exhaler dans leurs reproches tout ce qu'ils sçavoient de plus offensant, tant les uns contre les autres, que contre leurs familles respectives. Et, lorsque, dans leurs querelles, il leur échappoit quelques particularités dignes d'être sérieusement approfondies, le Czar en prenoit note sur ses tablettes et ne manquoit pas d'en faire usage par la suite.

Il n'y eut sorte d'indécence qu'on ne commît dans cette assemblée, et c'en seroit une que d'en faire icy la description. Il suffira de dire que cette solennité bachique dura trois jours et trois nuits consécutifs, après lesquels on ouvrit les portes du Conclave et l'on reconduisit le *Knes papa* à son palais avec moins de pompe qu'il n'en étoit sorti.

On fut obligé de le ramener, luy et ses cardinaux, sans connoissance à leurs maisons, et l'on se servit pour cela d'*yswotchiques* (1) sur lesquels on les jeta comme l'on auroit chargé des bêtes mortes.

(1) Mauvaises voitures, charrettes, traîneaux de louage qu'on trouve sur

De toutes les questions qui furent agitées dans cette assemblée, tant qu'il y régna un peu d'ordre et quelque apparence de raison, je n'en rapporteray qu'une seule ; elle suffira à donner une idée des autres.

Un cardinal s'étant plaint que le vin qu'on luy versoit étoit mauvais, on en fit rapport au *Knes papa*, qui, après avoir envoyé de couchette en couchette pour recueillir les voix, ordonna que la pièce incriminée seroit mise à l'index ; qu'on s'informeroit par quel marchand étranger elle avoit été vendue et qu'il seroit amené en plein Conclave pour y être enfermé et condamné, en réparation de sa friponnerie, à ne boire d'autre vin que de celuy qu'il avoit vendu, jusqu'à ce qu'il en eût fourni deux pièces excellentes.

Un conclaviste ayant aperçu, dans le nombre des curieux qui s'approchoient de la porte, un marchand anglois, auquel il ne vouloit pas de bien, le dénonça comme étant le coupable.

On amena le pauvre marchand au milieu du Conclave : il fut accablé d'injures par tous les cardinaux, et on le força, en punition de son crime, à boire plusieurs rasades coup sur coup. Mais, comme il devina que la persécution ne finiroit pas jusqu'à ce qu'il eût donné deux barriques de son meilleur vin, il en envoya promptement chercher deux de Pontac, au moyen de quoy il fut mis en liberté.

Pour finir par le sujet qui a donné lieu à la description de cette fête du Conclave instituée par le Czar Pierre I^er^, il ne sera pas hors de propos de faire remarquer que c'étoit pour la troisième fois qu'on la célébroit, lorsque enfin il y trouva la mort qu'il avoit procurée à tant d'autres.

En effet, comme je l'ay dit en commençant ce chapitre,

les places de Moscow et de Saint-Pétersbourg, et dont les gens du commun se servent, à peu près de la même manière qu'on se sert des fiacres à Paris.

il mourut des suites des excès commis par luy dans une de ces orgies.

Depuis lors, il n'a plus été question à la cour de Russie de ces saturnales honteuses ni du Conclave qui leur servoit de prétexte.

CHAPITRE III.

Anecdote sur la Czarine *Eudochia Fœdorowna*, première femme de Pierre le Grand. — Jalousie de cette princesse et amours du Czar avec *Anna Mœns*. — Répudiation et claustration d'Eudochia; ses aventures avec le boyard *Gléboff*. — Conspiration et mort du Czarowitch *Alexis Pétrowitch*, fils d'Eudochia. — Mort de cette princesse.

Eudochia Fœdorowna, première femme de Pierre le Grand, fut, sans contredit, la plus malheureuse princesse de son temps. L'histoire la plus reculée offre peu d'exemples d'une infortune pareille à la sienne, sa vie n'ayant été, depuis son mariage avec le Czar, qu'un tissu d'événements tragiques.

Elle naquit à Moscow, le 8 juin 1670. Son père, nommé *Fœdor Abrahamwitch Lapoukine*, étoit puissamment riche et appartenoit à la plus ancienne noblesse du grand-duché de Nowogorod. Elle mérita par sa beauté la préférence sur plusieurs centaines de filles nobles qui furent proposées et présentées au Czar, lorsque le Conseil de ce prince le jugea en état d'être marié.

C'étoit, dans ce temps-là, un usage établi en Russie, lorsque le Czar étoit parvenu à l'âge nubile, de rassembler dans la grande salle du palais de Moscow les plus belles filles de l'empire ; les chefs des familles nobles tenoient à honneur d'envoyer, de toutes les provinces, leurs filles à Moscow, afin que le prince, après les avoir toutes considérées, fît choix de celle qui luy paroîtroit le plus à son gré. Ce fut dans une pareille assemblée que le Czar Pierre Ier, après avoir parcouru tous les rangs d'une infinité de jeunes demoiselles russiennes, rangées en file, se déclara en faveur d'Eudochia Fœdorowna Lapoukine (1).

Le choix que le Czar fit d'Eudochia Fœdorowna n'ayant trouvé aucune contradiction, la cérémonie du mariage se fit avec toute la solemnité et les formalités usitées en Russie. Cette princesse eut deux enfants mâles, en moins de deux années ; l'un, nommé *Alexandre,* mourut d'une mort naturelle, en son bas âge. C'est le même que certains intrigants, qui n'avoient pas oublié l'histoire des *Dmitri,* tentèrent de faire revivre sous le règne de la Czarine Catherine; mais on sçait que sa fermeté prévint toutes les suites fâcheuses que cette imposture auroit pu avoir (2).

L'autre fils se nommoit Alexis Petrowitch; devenu, par la

(1) Il a souvent dit depuis que, s'il avoit bien connu son caractère, il se seroit bien gardé de luy donner la préférence.

(2) En l'année 1726, on exécuta, sur la place qui est vis-à-vis la forteresse de Pétersbourg, deux imposteurs qui se disoient l'un et l'autre le prince Alexandre, et prétendoient avoir été, dès leur enfance, soustraits à la tyrannie de leur père par la Czarine Eudochia Fœdorowna, leur mère. Ils avoient tous deux beaucoup de ressemblance avec le feu Czar Pierre Ier, leur prétendu père ; l'un étoit soldat dans un régiment de garnison du côté de Cazan, l'autre étoit sergent dans un régiment de campagne qui se trouvoit à Astrakan, où les révélations de ce sergent, touchant sa naissance, commençoient à trouver créance parmi les soldats et auroient peut-être occasionné de grands désordres, si le commandant des troupes russiennes, en Perse, n'eût fait arrêter à temps cet imposteur, et ne l'eût envoyé promptement à Saint-Pétersbourg, où il fut exécuté.

mort de son frère, *Czarowitch* (1) ou héritier présomptif du trône, il épousa une princesse de la maison de Wolfenbuttel, dont il eut un fils et une fille (2).

Ainsy que nous le verrons cy-après, ce prince fut condamné à mort pour cause de rebellion contre son père, et périt en prison, dans la vingt-neuvième année de son âge, quelques heures après qu'on luy eut annoncé sa grâce.

La bonne intelligence entre le Czar et sa femme ne fut pas de longue durée. La Czarine étoit intrigante, impérieuse et jalouse à l'excès; le Czar, de son côté, avoit le caractère soupçonneux, l'humeur changeante et la complexion amoureuse; il étoit, en outre, violent dans ses résolutions et implacable du moment qu'il avoit pris les gens en aversion. On voit que ces deux caractères n'étoient guères faits pour cadrer ensemble.

Ce prince devint, dès la troisième année de son mariage, éperdûment amoureux d'une jeune et belle demoiselle nommée *Anna Moëns*, née à Moscow, de parents allemands. La Czarine Eudochia, après avoir vainement persécuté cette rivale, fit éclater sa jalousie contre son mari (3), en luy refusant son lit et en se brouillant avec la Czarine douairière, sa belle-mère. Il n'en fallut pas davantage au Czar, aiguil-

(1) En Russie, on désigne l'héritier présomptif indifféremment sous le nom de *Czarowitch* ou de *Césaréwitch*.

(2) Cette princesse étoit sœur de l'impératrice d'Allemagne, épouse de Charles VI.

(3) La jalousie de cette princesse étoit d'autant mieux fondée, que le Czar Pierre I^er^ auroit infailliblement épousé Anna Moëns, si cette étrangère avoit sincèrement répondu au violent amour que le Czar témoignoit avoir pour elle; mais quoiqu'elle luy accordât ses faveurs, il n'entroit dans sa complaisance aucune tendresse pour ce prince; bien loin de là, l'histoire secrète dit qu'elle avoit pour luy une aversion qu'elle n'étoit pas toujours la maîtresse de dissimuler. Ce prince s'en étoit aperçu plus d'une fois; c'est pourquoy il l'abandonna, quoiqu'avec un très-grand regret; mais sa maîtresse, par une suite naturelle de son caractère, parut s'en consoler ayséement.

lonné tant par le sieur *Lefort*, son premier ministre et son favori, que par la belle étrangère dont il étoit amoureux. On le détermina facilement à mettre à exécution le projet, qu'il avoit déjà formé *in petto*, de répudier sa femme et de la reléguer dans un couvent. Aussytôt que le Czar avoit commencé à se dégoûter de sa femme, il avoit fait secrètement consulter les théologiens les plus renommés de son empire, pour sçavoir s'ils ne pourroient pas trouver quelque cause de nullité dans son mariage, afin d'être auctorisé à le faire casser. Mais, leurs réponses n'ayant pas été favorables à ses vues, il répliqua qu'ils étoient tous des ignorants, et que, s'il avoit consulté pour son affaire à Rome, il y auroit certes trouvé de plus habiles conseillers.

Il n'en est pas moins vray que cette malheureuse princesse fut contrainte à prendre l'habit et à faire ses vœux, et qu'elle passa plusieurs années oubliée de la cour et de tout le monde. Quant à son mari, livré tout entier à ses passions, il changea continuellement de maîtresses, jusqu'au jour où, séduit par les charmes d'une esclave livonienne que le prince Menchikoff luy avoit cédée, il se décida non-seulement à l'épouser, mais encore à faire passer, au préjudice du Czarowitch *Alexis*, la couronne sur la tête des enfants qu'il eut de cette esclave devenue Czarine, et si célèbre dans l'histoire de Russie sous le nom de *Catherine*.

Ce mariage, et l'exclusion du trône de la lignée impériale, indignèrent contre le Czar une grande partie de sa famille, ainsy que celle de la Czarine Eudochia. Ce fut le prétexte ou l'occasion de la conspiration ourdie par le Czarowitch, pour déposséder son père de ses États, de concert avec la princesse Sophie et la Czarine Eudochia. Cette dernière, quoique voilée et cloîtrée, n'étoit pas tellement morte au monde, qu'elle n'eût trouvé le moyen de nouer secrètement une intrigue amoureuse avec un gentilhomme de la pro-

vince de Rostow, nommé *Gléboff*, dont le frère, archevêque de la même province, favorisoit les amours, et tous deux s'employoient, autant qu'ils le pouvoient, à servir les desseins du Czarowitch. Mais cette conspiration ayant été éventée, avant que les conjurés eussent pris les mesures nécessaires pour la faire réussir, Pierre Ier, qui visitoit dans ce temps divers États de l'Europe avec la nouvelle Czarine (1), revint en Russie, sur les premiers soupçons qu'il conçut, et fit châtier impitoyablement, et sans distinction de personnes, tous ceux qui étaient entrés dans le complot.

La princesse Sophie, sœur de ce monarque, fut condamnée, comme complice, à recevoir cent coups de *palogues* ou baguettes, qui luy furent appliqués sur les épaules et les reins nuds, en présence de plusieurs seigneurs et dames de la cour.

La Czarine Eudochia, ayant été convaincue par des lettres de sa main, par des témoins et par sa propre confession, du crime d'adultère avec le boyard (2) Gléboff, fut enfermée entre quatre murailles dans la forteresse de *Schlusselbourg*, après avoir eu la douleur de voir condamner et périr en prison son fils unique Alexis Petrowitch, et exécuter sur la grande place de Moscow son frère *Abraham Lapoukine*.

L'opinion générale est que le Czarowitch mourut d'une violente révolution que causa dans son cerveau son arrêt de mort et sa grâce, qui luy furent annoncés à quelques

(1) Il alla avec elle à Copenhague, à Berlin, à Dresde et à Amsterdam, d'où il voulut l'amener en France; mais il fut obligé d'effectuer seul ce dernier voyage, à cause des difficultés d'étiquette que le duc d'Orléans, auquel l'histoire de cette Livonienne n'étoit pas inconnue, fit naître adroitement, par rapport au cérémonial à observer avec madame la duchesse de Berry, première princesse du sang et petite-fille de France.

(2) Le titre de *boyard* ne se peut interpréter, en langue françoise, que par le terme de gentilhomme de la plus ancienne noblesse.

heures d'intervalle. Mais ceux qui ont une connaissance exacte de ce qui s'est passé en ce temps-là à la cour de Russie, sçavent que le Czar, après avoir, pour la forme, accordé sa grâce à son fils, lui envoya un chirurgien auquel il ordonna de saigner ce prince : « Comme la révolution a été violente, luy dit-il, il faudra pratiquer une abondante saignée, et je t'ordonne de luy ouvrir les quatre veines. » Ce qui fut ponctuellement exécuté, le Czar étant dans la citadelle de Saint-Pétersbourg, où, suivant ce que bien des gens ont prétendu, cette opération auroit été faite devant ses yeux.

Quant à Gléboff, il fut aysé de luy prouver ses relations avec la Czarine Eudochia, tant par les dépositions des témoins que par des lettres interceptées qu'elle luy avoit écrites. Nonobstant ces preuves accablantes, il persista à nier le fait dont on l'accusoit, et il eut la force et la constance de ne rien dire qui fût à la charge et contre l'honneur de cette princesse, qu'il défendit au milieu des différentes tortures qu'on luy appliqua par ordre et en présence du Czar.

Ce prince, après avoir fait subir pendant six semaines consécutives à ce gentilhomme les plus cruels tourments qu'on puisse infliger à un criminel dont on veut arracher la confession, poussa en vain la cruauté jusqu'à le faire marcher sur des planches semées de pointes de fer, et à le faire ensuite exposer et empaler aux yeux du public, sur la grande place de Moscow. Le Czar, s'étant approché du patient et l'ayant conjuré, par tout ce que la religion a de plus sacré, de confesser son crime et de songer qu'il alloit paroître devant le tribunal de Dieu, celuy-cy tourna négligemment la tête vers ce prince, et, après l'avoir écouté avec un grand sang-froid, il luy répondit d'un ton de mépris : « Il faut que tu sois aussy imbécille que tyran pour

croire que, n'ayant rien voulu avouer au milieu des tourments inouïs que tu m'as fait endurer, j'irois flétrir l'honneur d'une honnête femme, quand je suis sur le point de perdre la vie. Va, monstre, » ajouta-t-il en luy crachant au visage (1), « retire-toy et laisse mourir en paix celuy que tu n'as pu laisser vivre. »

Eudochia resta confinée dans sa prison depuis l'année 1719 jusqu'au mois de may 1727, et elle n'y eut d'autre compagnie et assistance que celle d'une vieille naine, qu'on avoit enfermée avec elle pour luy préparer à manger et laver son linge ; faible secours qui luy fut souvent inutile et même à charge, en ce qu'elle se trouva plus d'une fois obligée de servir à son tour la naine, lorsque les infirmités de cette créature la mettoient hors d'état d'agir. Elle ne trouva d'adoucissement à ses peines qu'après la mort de la Czarine, seconde femme de Pierre Ier, laquelle, ainsi qu'on le verra plus loin, succéda à ce prince et luy survécut un peu plus de deux ans.

Pierre II, fils du malheureux Czarowitch, ayant été ensuite rappelé à la couronne de Russie par les intrigues de Menchikoff et de la cour de Vienne, Eudochia Fœdorowna, grand-mère de ce jeune monarque, fut tirée de sa prison, où elle n'avoit rien perdu de son esprit impérieux et remuant ; car, à peine en fut-elle sortie, qu'elle fit des démarches pour se faire relever de ses vœux, dans l'espérance d'être déclarée régente, ou du moins d'avoir la plus grande part à l'administration des affaires, pendant la minorité de son petit-fils.

(1) Cette manifestation est la dernière expression du mépris qu'on fait d'une personne, et est toute particulière aux mœurs de la Russie ; ainsy, dans le langage familier, on ne peut mieux témoigner de ses sentiments de haine ou de mépris pour quelqu'un qu'en faisant le simulacre de cracher par terre devant soy.

Mais les ministres de ce jeune prince, qui connoissoient l'ambition et l'esprit inquiet de cette femme, y mirent si bon ordre, qu'ils la maintinrent dans son état de religieuse et l'obligèrent à fixer sa demeure dans un couvent de Moscow, d'où elle ne put sortir que de temps à autre, pour faire des visites de cérémonie à son petit-fils.

On luy avoit assigné, pour sa dépense, une pension de soixante mille roubles, pension qui luy fut payée fort exactement jusqu'à sa mort. Elle n'en jouit pas longtemps; car, Pierre II, ayant été attaqué de la petite vérole, succomba à cette maladie au commencement de la troisième année de son règne (1). Elle survécut peu à la douleur que luy causa la perte de ce petit-fils. Ses disgrâces passées, toute une vie d'infortune et de misères n'avoient point abattu cette énergique nature; ce dernier malheur luy porta un coup mortel; elle tomba dans une maladie de langueur et s'éteignit le 10 septembre 1731.

Elle fut inhumée, sans beaucoup de cérémonies, dans le monastère où elle avoit terminé ses jours, et non dans le lieu de sépulture ordinaire des Czars et des Czarines.

(1) On a fait courir le bruit, à l'étranger, que ce prince étoit mort par le poison. Rien n'est plus faux, car il a été exposé pendant quinze jours, après sa mort, sur un lit de parade et à visage découvert. On laissoit à tout le monde la liberté de le voir, et tout le peuple de Moscow a pu se convaincre, par la vue des pustules dont les mains et le visage de ce prince étoient couverts, qu'il étoit mort de la petite vérole.

CHAPITRE IV.

Origine et naissance de *Catherine Skawronsky*, devenue depuis la grande Catherine, impératrice de Russie. — Histoire de son premier mariage avec un traban au service du roy de Suède. — Sa captivité à la suite de l'envahissement de la Livonie par les troupes russiennes. — Elle tombe en partage au feld-maréchal *Chéréméteff*, et passe ensuite aux mains du prince *Menchikoff*. — Ses premières relations avec le Czar Pierre le Grand. — Haute faveur qu'elle acquiert près de ce prince.

Si jamais il y a eu une histoire qui, par la singularité et la quantité d'événements dont elle a été remplie, ayt mérité d'être transmise à la postérité, c'est sans contredit celle de la Czarine *Catherine*, seconde femme de Pierre le Grand, mère de la princesse Élisabeth, aujourd'huy régnante, et grand'mère du duc de Holstein-Gottorp, connu sous le nom de grand-duc de Russie (1).

(1) Nous n'avons jusqu'à présent qu'un seul auteur qui ayt entrepris d'écrire la vie de cette princesse, sous le titre de *Mémoires pour servir à l'histoire de Catherine, Impératrice des Russies*. Ces Mémoires, d'une forme

Aussy j'ay pensé que mes amys trouveroient quelqu'intérêt dans la lecture de ces Mémoires écrits, non pour être mis au jour, mais pour la satisfaction particulière d'un homme qui a été pendant très-longtemps attaché à la cour de Russie, où les devoirs de sa charge exigeoient qu'il eût une connoissance exacte des événements les plus secrets et les plus importants. Il tenoit une espèce de journal de tout ce qu'il voyoit et entendoit, et c'est de ce journal qu'il a extrait les anecdotes suivantes. Leur authenticité peut donc être garantie, quoiqu'au premier abord elles doivent paroître incroyables aux personnes qui n'ont été initiées qu'imparfaitement à certains détails intimes du règne de Pierre le Grand, prince unique dans son caractère, et aussy incompréhensible dans ses vertus que dans ses défauts.

Tout est si nouveau, si singulier, si étonnant depuis le commencement jusqu'à la fin des jours de Catherine, que, bien loin d'être surpris de l'incrédulité de ceux qui contesteront l'exactitude de ces anecdotes, je la leur pardonne volontiers. Quoiqu'il existe encore plusieurs milliers de témoins des faits qui y sont relatés, je sens qu'il faut avoir été acteur soy-même dans ces aventures pour y ajouter toute la foy qu'elles méritent.

Je ne crois pas outrer l'expression en disant qu'en matière de hauts faits, cette princesse égale, si elle ne les sur-

diffuse, ont été écrits à la hâte par ordre du feu duc de Holstein-Gottorp, gendre de cette Czarine, et par un assez mauvais auteur, largement payé pour cela. On remarque une si grande conformité de style et d'idées entre ces Mémoires et ceux qui ont été publiés sous le titre de *Mémoires pour servir à l'histoire de Pierre le Grand*, qu'il n'est presque pas permis de douter qu'ils ne soyent sortis de la même plume, c'est-à-dire de celle du baron de Hussen qui, ainsy que j'ay déjà eu l'occasion de le dire, a jugé à propos de déguiser son véritable nom sous le pseudonyme d'Yvan Nestezuranoy. Il suffit de dire que cet auteur écrivoit, pour ainsy dire, sous la dictée du duc de Holstein-Gottorp, pour qu'on ayt une idée de la valeur et du mérite qu'on doit attacher à son ouvrage.

passe, les Sémiramis, les Thomiris, etc., et que, sous le rapport des aventures galantes, l'histoire de la fiancée du roy de Garbe, qui n'est qu'une fiction, a été par elle réalisée et dépassée.

Des comparaisons si hardies promettent un exemple inouï du caprice et des faveurs de la fortune. Je doute qu'en parcourant l'histoire, tant ancienne que moderne, on trouve une vie aussy extraordinaire que celle-cy et qui fasse mieux sentir combien cet être incompréhensible, que les uns nomment *Destin* et les autres *Providence*, se joue à son gré des règles de la prudence humaine, tantôt ravalant au plus bas ce qu'il y a de plus grand parmy les hommes, et tantôt élevant du néant au faîte de la gloire ceux qu'il veut favoriser.

Ainsy on verra une pauvre enfant trouvée, tirée de la plus profonde obscurité, atteindre au comble des honneurs, par des voyes qui font tomber les autres dans le mépris. On la verra, contre les loix du pays, contre les principes du droit naturel, monter sur un trône, au préjudice des héritiers légitimes auxquels il appartenoit, dominer des peuples braves jusqu'à la férocité, qui n'avoient jamais été gouvernés par des femmes, des peuples servilement attachés au sang de leurs maîtres, dont la descendance en ligne droite masculine existoit encore. Enfin on la verra mourir, paisible autocratrice (1) d'un empire immense, et redoutée de toutes les puissances de l'Europe et de l'Asie.

Comme des Mémoires ne sont autre chose que des suppléments secrets à des faits d'histoire connus de tout le monde, on ne doit pas s'attendre à trouver icy une relation complète de la vie de Catherine ; je raconte seulement des particularités omises, par ignorance, ou de dessein prémé-

(1) Ce mot est consacré pour désigner les souverains de la Russie. Il vient de deux mots grecs qui signifient *tenir sa puissance de soy-même*.

dité, par celuy qui a livré au public les Mémoires que j'ay mentionnés cy-dessus. Ceux qui voudront être plus amplement instruits peuvent recourir à ce livre.

Quant à moy, je me contenteray de parcourir rapidement les différents états par lesquels cette princesse a passé et de la suivre dans les routes secrètes qui l'ont conduite au degré de fortune éminent où elle est parvenue.

Commençons par son origine et sa naissance, qui ont été parfaitement ignorées de tout le monde et d'elle-même, si on veut la croire, pendant presque tout le cours de sa vie et de celle de son mari, nonobstant toutes les recherches et perquisitions que ce prince avoit inutilement faites pendant plus de vingt années, sans pouvoir acquérir le moindre éclaircissement à ce sujet. Ce seroit encore aujourd'huy un mystère impénétrable pour tout le monde, si, trois mois avant la mort de Pierre Ier et deux ans avant celle de cette princesse, une aventure singulière, qui trouvera sa place dans un des chapitres consacrés à l'histoire de la vie de cette femme extraordinaire, n'avoit fait découvrir, de manière à n'en pouvoir douter, qu'elle se nommoit *Skawronsky*, qu'elle étoit née à Derpt, en 1686 (1), et qu'elle y avoit été baptisée la même année, dans l'église catholique romaine, et suivant les rites de cette religion, qui étoit celle de ses père et mère.

Ces derniers, paysans fugitifs de Pologne, et qui devoient être sans aucun doute serfs ou esclaves, ainsy que le sont tous les paysans en Pologne, avoient quitté ce pays pour venir s'établir à Derpt, petite ville de la Livonie, où leur indigence les avoit obligés à se mettre en service pour gagner leur vie. Ils avoient ainsy subsisté du travail journalier

(1) Le baron Yvan Nestezuranoy a agi en habile courtisan en donnant, dans ses mémoires, tant à cette impératrice qu'à ses deux filles Anne et Élisabeth, trois ans de moins que ne porte la vraye date de leur naissance.

de leurs mains, jusqu'au moment où la peste dont la province de Livonie fut affligée les détermina, dans l'espérance de se dérober aux atteintes du fléau, à se retirer dans les environs de Marienbourg. L'un et l'autre, malgré leurs précautions, moururent en peu de temps de la contagion, laissant à la garde de Dieu deux misérables enfants en bas âge (1). L'un de ces deux enfants, qui étoit un garçon âgé à peine de cinq ans, fut donné à un paysan qui se chargea de l'élever; l'autre, qui étoit une fille de trois ans, fut remise entre les mains du curé, autrement dit pasteur du lieu, lequel, étant aussy décédé peu de temps après, avec la plus grande partie des gens de sa maison, laissa cette misérable créature, sans avoir eu le temps de donner le moindre renseignement ni sur sa naissance, ni sur la manière dont il l'avoit recueillie chez luy.

Elle se trouvoit encore danscette maison, lorsque M. *Gluck*, superintendant (2) ou archiprêtre de la province, ayant appris la désolation que le fléau avoit répandue dans la ville de Marienbourg, s'y transporta pour procurer à ce troupeau, privé de son pasteur, tous les secours et soulagements spirituels qui lui étoient nécessaires dans une si grande calamité. Cet archiprêtre, ayant commencé sa visite par la maison du défunt curé, y trouva cette pauvre enfant qui, en le voyant entrer, courut à luy, le saisit par sa robe, l'appela son père et le tourmenta jusqu'à ce qu'il luy eût fait donner à manger.

Touché de compassion, ce respectable ecclésiastique demanda à qui appartenoit cet enfant, et ne trouvant dans la

(1) Ils avoient trois enfants; mais ils avoient laissé leur seconde fille à Derpt.

(2) On nomme ainsy, dans les provinces luthériennes où il n'y a pas d'évêques, certains ministres de l'Évangile qui exercent un droit de supériorité et d'inspection sur tous les autres pasteurs ou curés de la même province. Leurs fonctions sont à peu près identiques à celles des archiprêtres dans l'Église romaine.

maison personne qui pût le renseigner à ce sujet, il fit dans tout le voisinage des perquisitions qui n'eurent pas plus de succès. Aucun habitant ne réclamant la malheureuse orpheline, il fut obligé de s'en charger et de l'emmener avec luy dans toute sa tournée.

De retour à Riga, lieu principal de sa résidence, il remit cette pauvre créature à sa femme pour qu'elle en prît soin; cette vertueuse dame, ayant bien voulu s'en charger, l'éleva auprès de ses deux filles, qui étoient à peu près du même âge, et la garda chez elle en qualité de servante jusqu'à l'âge de seize ans, temps auquel on jugea qu'elle s'ennuyeroit bientôt de son état.

On prétend en effet que le superintendant s'étoit aperçu que son fils regardoit cette servante d'une façon plus tendre qu'il ne convenoit dans la maison d'un archiprêtre, et que, de son côté, la fille n'étoit pas indifférente aux œillades du jeune homme, si toutefois le roman n'alla pas plus loin.

Quoy qu'il en soit, ses maîtres, dans la crainte que, malgré la bonne éducation qui luy avoit été donnée, la nature ne subjuguât sa raison au moment qu'on y penseroit le moins, jugèrent à propos de la marier promptement à un jeune traban (1) en garnison à Marienbourg.

Il ne manqua rien aux formalités du mariage, et si cette cérémonie ne se fit pas avec beaucoup de magnificence, ce ne fut pas du moins sans un grand concours de monde, attiré par la curiosité de voir les nouveaux mariés. On trouve encore plus d'une personne digne de foi qui se souvient d'y avoir assisté; c'est donc inutilement que bien des gens cherchent

(1) Les trabans, sous le règne de Charles XII, roy de Suède, étoient des cavaliers d'élite choisis dans toutes les armées de ce prince, qui en avoit formé une troupe destinée particulièrement à la garde de sa personne. Ainsy ces cavaliers étoient, en Suède, ce que sont en France les gardes du corps, ou pour mieux dire les *grenadiers à cheval*.

à persuader le public que tout ce qui s'est dit à propos de ce mariage est une pure fiction (1).

Il ne peut rester à ceux qui le nient qu'un seul retranchement contre tant de témoignages, c'est de supposer, peut-être gratuitement, que l'union de ces deux époux ayant été de très-courte durée, la consommation du mariage n'a pas eu lieu, et que par conséquent il doit être considéré comme non avenu. On leur passe l'antécédent sans leur accorder la conséquence.

Est-il vraysemblable, en effet, que des jeunes gens d'une complexion amoureuse n'ayent pu trouver, en trois fois vingt-quatre heures, le moment nécessaire pour mettre le dernier sceau à leur union, alors que les maîtres de la maison chez qui, et par qui le mariage fut fait, sembloient avoir des raisons particulières pour que les nouveaux mariés ne s'en tinssent pas aux simples cérémonies de l'Église? Mais en voilà assez sur ce sujet, dont les détails deviendront d'autant plus difficiles à approfondir et à prouver que le temps, qui anéantit le souvenir des choses les mieux constatées, doit naturellement ensevelir ce fait dans un oubli profond. En outre, le respect dû aux personnes qu'il intéresse particulièrement (2) mettra des bornes à la curiosité de ceux qui voudroient se livrer à des recherches dans les formes. Cependant un fait si important méritoit bien une digression. Revenons présentement à Catherine, l'héroïne de ces anecdotes, et voyons ce qu'elle devint après son mariage avec le traban cy-dessus mentionné.

(1) Catherine et le duc de Holstein, son gendre, avoient dans le Nord leurs amys et leurs ennemys; ces derniers, en plus grand nombre que les premiers, publioient en tous lieux ce qu'ils savoient du mariage de Catherine avec ce traban. Ce fait avoit fini par acquérir une telle notoriété qu'il ne pouvoit plus être contesté.

(2) Élisabeth, aujourd'huy Impératrice de Russie, et le duc de Holstein-Gottorp, désigné roy de Suède et empereur de Russie, qui persistent à présenter ce fait comme controuvé.

Cet homme, engagé au service du roy de Suède, Charles XII, en qualité de simple cavalier, fut obligé, le surlendemain de ses noces, d'abandonner sa femme, pour aller rejoindre avec sa troupe le roy de Suède, qui l'emmena en Pologne, où il étoit occupé à faire une guerre vigoureuse au roi Auguste. En attendant le retour de son mari, Catherine resta chez M. Gluck, sans que son changement d'état y modifiât sa condition, c'est-à-dire qu'elle continua son service dans cette maison, jusqu'au moment où les malheurs de la guerre que les Russiens faisoient en Livonie luy ouvrirent le chemin, d'abord épineux, qui la conduisit à la fortune éclatante à laquelle elle est arrivée depuis.

Le superintendant chez qui elle servoit demeuroit tantôt dans un endroit et tantôt dans un autre, suivant l'occurrence de ses affaires.

Il se trouvait à Marienbourg, lorsque cette ville fut inopinément investie et assiégée par le feld-maréchal *Chérémétef* (1), général des troupes russiennes. Quoique cette

(1) C'est à ce grand capitaine que Pierre Ier fut redevable, en grande partie du moins, de la gloire militaire de son règne. En effet, il lui dut d'abord la conquête et l'annexion à son empire de la Livonie. Cette province, située à une très-petite distance de la nouvelle capitale qu'on édifiait alors, était, pour Pierre Ier, un *ennemi géographique* bien autrement dangereux que ne l'a été, plus tard, la Finlande pour l'empereur Alexandre. Aussi, le Czar concéda à Chérémétef et à ses descendants le droit de porter une clef dans leurs armes, en souvenir de la prise de *Riga*, capitale de cette importante province.

Les savantes dispositions prises par le même maréchal contribuèrent puissamment, quelque temps après, au gain de la célèbre bataille de *Pultawa*, où Charles XII perdit ses meilleurs généraux, ainsi que tous ses trésors et ses bagages. Pierre Ier, pour honorer la part prise par Chérémétef dans cette mémorable victoire, lui fit don de la selle et du harnais du cheval appartenant à Charles XII. Ces honorables trophées, enrichis de turquoises d'une grande valeur, sont aujourd'hui religieusement conservés par les descendants du maréchal.

La juste popularité qui s'attache à ce nom, en Russie, et son importance au point de vue historique, nous font regretter d'en voir l'orthographe mutilée dans la plupart des histoires du temps; nous trouvons même ce nom

ville fût assez bien fortifiée, la garnison en étoit si foible, que, se trouvant hors d'état de faire une honorable résistance, elle se rendit à la discrétion du vainqueur; et les habitants, pour implorer sa clémence, ayant jugé à propos de luy députer le pasteur de leur église, M. Gluck, accompagné de sa famille et en posture de suppliant plutôt que de négociateur, alla trouver ce général dans son camp. Il faut entendre, par ce mot de famille, la femme, les enfants et les domestiques de ce prêtre. Il fut fort bien reçu par le général russien, qui, après avoir fait une magnifique peinture du bonheur des peuples qui vivoient sous la domination d'un aussy grand empereur que Pierre I^er^, et avoir loué les habitants de Marienbourg du parti qu'ils prenoient de se soumettre, leur fit de belles promesses qu'il ne songeoit guères à tenir.

Je n'entreray pas dans le détail de la conduite du général, quand il eut pris possession de la place; ce sont des faits étrangers à mon sujet. Je diray seulement qu'il usa tyranniquement de son droit de conquête, en retenant Catherine prisonnière de guerre, pour la mettre au nombre de ses esclaves. Elle étoit assez remarquable par sa beauté et par la richesse de sa taille, pour qu'il l'eût distinguée au milieu de la famille de l'archiprêtre, pendant le temps que dura sa harangue, et il n'est pas étonnant qu'ayant appris qu'elle étoit de condition servile, il ayt été tenté de se l'ap-

écrit *Shérémétoff* dans quelques mémoires beaucoup plus modernes. Quelque légère que soit cette altération d'orthographe, nous la comprenons d'autant moins, que cette famille a conquis plus d'un genre d'illustration; de nos jours même, l'arrière-petit-fils du maréchal, le comte Chérémétieff actuel, qui passe pour être, après l'empereur, le propriétaire le plus riche de la Russie, s'est signalé à l'admiration et à la reconnaissance de ses compatriotes, en consacrant une grande partie de ses immenses revenus à des fondations charitables, et en prodiguant les encouragements les plus larges et les plus judicieux aux beaux-arts et à l'industrie de son pays.

(*Note de l'éditeur.*)

proprier, malgré elle et malgré les remontrances du superintendant. C'est ainsi qu'elle sortit de la maison de M. Gluck et qu'elle entra dans celle du feld-maréchal.

Elle a avoué, depuis, que cette séparation, qui fut le premier échelon de sa fortune, luy avoit causé beaucoup de peine; outre qu'elle passoit de la condition de domestique libre à celle d'esclave chez un homme qu'elle ne connoissoit pas, il étoit tout naturel qu'elle conservât de l'attachement pour une famille dans le sein de laquelle elle avoit été élevée, et il devoit luy être douloureux de s'en voir séparée pour le reste de ses jours.

Les preuves qu'elle a prodiguées, dans la suite des temps, de son extrême affection pour cette famille, n'ont pas été équivoques; et l'on peut dire qu'elle est, à cet égard, exempte du reproche d'ingratitude. Aussytôt qu'elle fut en état de donner au superintendant des marques de sa reconnaissance, elle appela ses enfants à la cour de Russie, et les combla de biens et d'honneurs.

Je n'ay pas cru devoir omettre cette occasion de faire ressortir la noblesse des sentiments de Catherine; mais ce seroit, en quelque sorte, m'écarter du sujet que je me suis proposé, que de m'étendre davantage sur cette matière.

Suivons-la donc dans sa nouvelle condition.

On sçait le pouvoir des maîtres sur les esclaves. Celui des Russiens étoit si grand, en ce temps-là, qu'ils avoient sur les leurs droit de vie et de mort (1), sans la moindre forme de

(1) Pour faire connoître jusqu'où s'étend, en Russie, le pouvoir des maîtres sur les esclaves, je rapporteray une décision que rendit le saint synode, ou assemblée du clergé, à l'occasion d'un moyne, qu'un petit domestique accusa de tentatives immodestes sur sa personne.

Le synode fit venir le moyne qui, ayant été confronté avec le petit garçon, convint de la vérité de l'accusation. Le synode demanda ensuite si l'enfant étoit esclave ou simple domestique à gages; comme il fut prouvé qu'il étoit esclave, on déclara que le moyne avoit été en droit d'en faire ce qu'il luy

procès. On se doute bien que ce n'étoit pas pour tuer Catherine que le feld-maréchal l'avoit prise. Elle s'en aperçut dès le premier jour qu'elle fut dans sa maison. Les sentiments de désintéressement ne sont guères en usage dans les pays où l'on admet le principe de l'esclavage; l'amour y parle en maître qui veut être obéi, et l'esclave est obligé de faire, par crainte et par soumission, tout ce qu'une violente passion luy inspireroit dans un pays libre.

Catherine prit son parti en femme habile, et, bien loin de témoigner de la répugnance pour son devoir, elle s'y prêta de bonne grâce. Il y avoit déjà six ou sept mois qu'elle vivoit dans cette maison, lorsque le prince Menchikoff vint en Livonie pour y prendre le commandement de l'armée russienne, à la place du feld-maréchal Chérémeteff, qui eut ordre d'aller rejoindre le Czar en Pologne. La nécessité de faire diligence obligea Chérémeteff de laisser en Livonie tous ceux de ses domestiques dont il pouvoit se passer. De ce nombre étoit Catherine. Menchikoff l'avoit aperçue plus d'une fois dans la maison du feld-maréchal et l'avoit trouvée fort à son gré. Il luy proposa de la luy céder : le feld-maréchal y consentit, et voilà de quelle manière elle passa au service du prince Menchikoff. Elle eut du moins avec ce dernier un peu plus d'agrément qu'elle n'en avoit trouvé avec son premier amant. Menchikoff étoit plus jeune et moins sérieux. Elle joignit donc un peu de goût à la soumission qu'elle lui devoit et sçut tellement bien captiver son esprit que, peu de jours après son entrée dans la maison, on ne reconnaissoit plus lequel des deux étoit l'esclave ou le maître.

Les choses en étoient dans ces termes, lorsque le Czar partit en poste de Pétersbourg (qui se nommoit alors *Neu-*

avoit plu, et l'on ne donna aucune suite à la plainte. On conseilla seulement officieusement au moyne de se défaire de cet esclave.

haus), pour se rendre en Pologne. Arrivé en Livonie, il descendit chez son favori Menchikoff. Ayant remarqué Catherine au nombre des esclaves qui servoient à table, il s'informa d'où elle étoit, et comment il en avoit fait l'aequisition. Après s'être entretenu fort confidentiellement à ce sujet avec son favori, qui ne luy répondit que par un signe de tête, il regarda beaucoup Catherine, la questionna, luy trouva de l'esprit et termina son badinage avec elle en disant qu'il falloit, lorsqu'il iroit se coucher, qu'elle portât le flambeau dans sa chambre. C'étoit un arrêt sans appel, quoique prononcé en riant. Menchikoff y souscrivit, et la belle, avec le consentement de son maître, passa la nuit dans la chambre du Czar.

Il n'est pas nécessaire de dire que ce trio ne se piquoit guère de délicatesse. Le Czar, en partant, le lendemain matin, pour continuer sa route, restitua au maître de la maison tous les meubles qu'il luy avoit prêtés. On ne doit pas juger de la satisfaction que ce monarque trouva dans son entretien nocturne avec Catherine par les largesses qu'il luy fit : elles se réduisirent à un ducat (ce qui est la valeur d'un demi-louis), qu'il luy glissa militairement dans la main, en la quittant. En cela, il ne luy fit pourtant pas un plus mauvais traitement qu'aux autres personnes de son sexe qu'il honoroit de son attention. Car on sçait, il le disoit luy-même, que, quoiqu'il eût fixé à ce taux le prix de ses passades amoureuses, cet article de sa dépense, au bout de l'année, ne laissoit pas que d'être assez considérable. J'espère qu'on me pardonnera cette petite digression en faveur de la vérité et de la singularité de cette anecdote, qui, d'un trait de plume, nous donne une idée du caractère et du tempérament de ce prince.

Je ne crains pas de me rendre suspect de trop de ménagement pour Catherine, en disant qu'il y auroit de l'injus-

tice à traiter d'infidélité proprement dite les marques de tendresse momentanée qu'elle donna au Czar; sa condescendance, en cette occasion, étoit une suite de celle de son maître ou plutôt de ses ordres, auxquels elle n'avoit pu se dispenser d'obéir, en qualité d'esclave. Mais, le Czar parti, elle fit à Menchikoff, en qualité de femme et de maîtresse, de vifs reproches de ce qu'il l'avoit ainsi livrée. Je veux bien croire qu'elle ne joua pas la comédie; mais, si elle la joua, il y a grande apparence que Menchikoff en fut la dupe; car son amour, depuis cette entorse, bien loin de s'affoiblir, augmenta au point que rien ne se faisoit, non-seulement dans sa maison, mais encore dans toute l'armée, sans l'approbation de Catherine.

Sur ces entrefaites, le Czar revint de Pologne en Livonie plus promptement qu'il ne se l'étoit promis, et qu'il ne l'auroit fait, si on ne luy avoit insinué que sa présence étoit absolument nécessaire. En effet, les habitants de cette province, moins effrayés de la peste que des cruelles exactions de Menchikoff, abandonnoient leurs terres pour se réfugier par bandes nombreuses dans les pays voisins.

Menchikoff, quoique comblé d'éloges par certains gazetiers, étoit en réalité un vray Scythe, insatiable de richesses. Il n'y avoit que trop de vérité dans les plaintes adressées au Czar; aussy, à peine arrivé, il tint rigueur à son favori et luy expliqua les motifs de cette rigueur en termes extrêmement durs (1).

(1) On dit même qu'il luy donna des coups de bâton. Il n'y a rien de surprenant : ce n'étoit pas la première fois et ce ne fut pas la dernière, quoique cela paroisse incroyable dans les autres pays. Ceux qui ont connu ce prince sçavent que telle étoit sa manière d'agir avec ceux de ses sujets dont il étoit mécontent, et qu'il ne vouloit pas mettre en justice réglée, pour ne pas être obligé de leur faire leur procès. Ils sçavent aussy que ceux auxquels il administroit des corrections de ce genre n'en étoient pas moins bien venus auprès de luy, un quart d'heure après. Chaque pays a ses mœurs qui luy sont propres, comme chaque prince a son caractère individuel.

L'accusé se disculpa par quantité de mensonges et de mauvaises raisons, qui furent trouvées passables, parce qu'on était bien ayse, en somme, qu'il parût innocent.

Comme le Czar comptoit faire un séjour d'une certaine durée en Livonie, il n'avoit pas été loger chez Menchikoff, mais dans une maison particulière qu'on lui avait préparée. Cela n'empêchoit pas qu'il ne fût continuellement avec ce favori, chez qui il avoit mangé plusieurs fois sans songer à Catherine; celle-cy, de son côté, avoit affecté de ne pas paroître, toutes les fois qu'il y étoit venu.

Un soir, pendant le souper, il demanda ce qu'elle étoit devenue et pourquoy il ne la voyoit pas : autant dire qu'on la fît venir. Elle se rendit à cet ordre, parée de toutes ses grâces naturelles, car elle en avoit dans toutes ses actions, quelles qu'elles fussent. Mais l'embarras étoit tellement peint sur sa physionomie, que Menchikoff fut décontenancé et le Czar, pour ainsi dire, déconcerté, mouvement rare dans un homme doué du caractère qu'on lui connoît. Ce trouble ne dura qu'un instant et n'en fut pas moins remarqué de ceux qui étoient présents. Le Czar, revenu à luy-même, agaça Catherine, luy fit plusieurs questions badines; mais, trouvant dans ses réponses plus de respect que d'enjouement, il en parut piqué, adressa la parole à d'autres personnes et demeura pensif pendant tout le reste du souper.

Les Russiens commencent et finissent ordinairement leurs repas par un verre de liqueur qu'on leur présente sur une assiette, avant et après le repas. Catherine s'approcha avec une soucoupe, sur laquelle il y avoit plusieurs petits verres. Le Czar la considéra long-temps et luy dit : « Catherine, à ce qu'il me paroît, nous ne sommes plus en aussy bons termes qu'à mon premier voyage; mais je compte bien que nous ferons notre paix cette nuit; » et se tour-

nant vers Menchikoff, il ajouta : « Je l'emmène. « Le dire et le faire fut tout un, et, sans autre formalité, il la prit par dessous le bras et la conduisit dans la maison qu'il habitoit.

Le lendemain et le surlendemain, il vit Menchikoff, à qui il ne parla point de la luy renvoyer. Mais le troisième jour, après s'être entretenu avec ce favori de plusieurs affaires qui n'avoient nul rapport avec la galanterie, il le rappela, au moment où il s'en alloit, et luy dit brusquement, comme s'il étoit frappé d'une réflexion subite : « Écoute, je garde Catherine ; elle me plaît, il faut que tu me la cèdes. » Menchikoff donna son consentement en s'inclinant profondément, et, comme il se retiroit, le Czar le rappela et luy dit : « Tu ne songes pas sans doute que cette malheureuse est presque nue ; ne manque donc pas de luy envoyer au plus tôt de quoy s'habiller... J'entends qu'elle soit convenablement *nippée*. »

Menchikoff comprit le sens de ces paroles, et peut-être plus qu'elles ne signifioient. Il connoissoit mieux que personne le caractère de son maître et la manière de luy faire sa cour. Son premier soin, en rentrant chez luy, fut donc de faire empaqueter toutes les hardes de cette femme ; cette opération faite, il glissa luy-même dans le paquet un écrin de diamants, car jamais particulier n'a eu autant de pierreries en sa possession ; dans l'inventaire qui en fut fait lors de sa disgrâce et de son départ pour la Sibérie, on trouva, en seuls boutons d'habits, trois garnitures complètes ; on jugera par là du reste.

Menchikoff envoya les paquets par deux esclaves, qui avoient coutume de servir Catherine chez luy, et auxquelles il ordonna de rester auprès d'elle, tant qu'elle jugeroit à propos de les garder.

Catherine n'étoit pas dans sa chambre lorsque ce message y parvint ; elle étoit en particulier avec le Czar, qui mali-

cieusement ou par inadvertance ne luy avoit rien communiqué de ses recommandations à Menchikoff. Surprise au plus haut point, en rentrant chez elle, d'y trouver toutes ses hardes, qu'elle n'avoit pas demandées, elle revint sur ses pas chez le Czar, et luy dit avec un air d'enjouement et de mutinerie qui luy alloit parfaitement bien :

« J'ay été assez long-temps dans votre appartement pour que vous veniez me visiter dans le mien. J'ay quelque chose de fort curieux à vous faire voir. »

Et en même temps, le prenant par la main, elle le conduisit dans sa chambre. Après luy avoir montré les paquets que Menchikoff venoit d'envoyer, elle ajouta d'un ton plus sérieux :

« Ce que je vois m'annonce que je suis icy pour y rester aussy long-temps qu'il plaira à Votre Majesté. Cela étant, il est convenable que vous admiriez toutes les richesses que j'apporte. »

Et tout de suite, en dépaquetant ses hardes :

« Voilà, dit-elle, le bagage de l'esclave de Menchikoff; » mais, ayant aperçu l'écrin, qu'elle prenoit pour un étuy à cure-dents, elle s'écria :

« On s'est trompé; voilà un meuble qui ne m'appartient point et que je ne connois pas. »

Elle l'ouvrit, et, voyant dans cet écrin une fort belle bague et d'autres pierreries d'une valeur de vingt mille roubles au moins (ou cent mille francs), elle regarda fixement le Czar et luy dit :

« Est-ce un présent de mon ancien ou de mon nouveau maître? S'il émane de Menchikoff, il congédie magnifiquement ses esclaves. » Il lui échappa alors quelques larmes, et elle demeura un moment interdite.

Mais, levant les yeux sur le Czar qui la regardoit attentivement : « Vous ne me dites mot, luy dit-elle; j'attends votre réponse. »

Le Czar la considéroit toujours sans luy rien répondre. Elle examina encore les diamants, et, poursuivant son discours, elle dit : « Si cela vient de mon ancien maître, il n'y a pas à balancer, je luy renvoye ses présents. » Et, montrant une petite bague de peu de valeur : « Je ne garde que celle-là, qui est plus que suffisante pour me faire souvenir des bontés qu'il a eues pour moy ; mais, si ce cadeau est du nouveau maître, je le luy rends; je n'en veux pas à ses richesses : j'ambitionne de luy quelque chose de plus précieux. » En même temps elle fondit en larmes et se trouva mal, au point que l'on fut obligé de luy donner de l'eau de la reyne de Hongrie, pour la faire revenir de son saisissement.

Lorsqu'elle eut repris ses sens, le Czar l'assura que ces pierreries étoient un souvenir de Menchikoff, qui luy faisoit ainsy son présent d'adieu ; qu'il luy sçavoit bon gré d'avoir agi de la sorte, qu'il vouloit qu'elle l'acceptât, et qu'il se chargeoit du remercîment.

Cette scène s'étoit passée en présence des deux esclaves que Menchikoff avoit envoyées, et d'un capitaine aux gardes de *Préobrajensky*, que le Czar avoit fait appeler pour luy donner des ordres. L'aventure se répandit dans le public, et bientôt on ne s'y entretint plus que des attentions, égards et marques de considération que le Czar avoit pour cette femme. Personne ne le reconnoissoit dans tous ses raffinements de galanterie avec elle; cette conduite paroissoit d'autant plus extraordinaire que jusqu'alors ses façons d'agir avoient été extrêmement cavalières envers le beau sexe, en y comprenant même les dames de la plus haute distinction.

On augura de là qu'il nourrissoit pour elle une passion sérieuse, en quoy l'on ne s'abusa point. Menchikoff fut le premier à s'en apercevoir et à sentir combien cette femme,

qui luy a été par la suite d'une si grande utilité, alloit acquérir d'ascendant sur l'esprit du Czar. Il y a donc lieu de présumer que, dans le magnifique présent qu'il fit à Catherine, il entra plus de politique que de véritable générosité.

L'amour, quand il s'empare bien sérieusement du cœur d'un homme, en change tout le caractère. Jamais mortel, en matière de galanterie, ne s'étoit moins piqué que Pierre Ier de discrétion et de constance.

Sa passion pour Catherine fut la première, et peut-être la seule, qu'il traita avec un air de mystère. Pendant le court séjour qu'il fit en Livonie, bien que cette femme fût dans son palais au sçu de tout le monde, et dans un petit appartement contigu au sien, il ne luy échappa jamais de s'entretenir d'elle, je ne dis pas devant tout le monde, mais avec ses plus intimes confidents.

Lorsqu'il dut quitter cette province pour se rendre à Moscow, il chargea un capitaine de ses gardes de l'y conduire avec tout le secret possible. Il luy ordonna d'avoir pour elle, sur la route, toutes les déférences imaginables et de la loger chez une dame prévenue à cet effet, recommandant avec instance qu'on luy donnât, chaque jour, pendant tout le cours du voyage, des nouvelles de sa chère Catherine.

Cette dernière circonstance fit entrevoir au capitaine combien l'amour du Czar pour la nouvelle favorite étoit profond et violent. En effet, il connoissoit assez son maître pour sçavoir que, loin d'avoir jamais porté son attention jusqu'à ce point pour aucune autre femme, il se souvenoit à peine, une fois parti, de celles mêmes pour lesquelles il avoit témoigné le plus vif empressement.

Catherine, arrivée à Moscow, y vécut sans éclat, presque dans l'obscurité. Pendant deux ou trois ans, elle fut logée

dans un quartier désert et éloigné du grand monde, chez une dame de bonne famille, mais de condition et de fortune médiocres ; la maison avoit peu d'apparence au dehors, mais beaucoup de commodité à l'intérieur. C'est de cette dame que je tiens la plus grande partie des détails que je vais rapporter.

En installant sa maîtresse d'une façon si modeste, le Czar entendoit tenir son intrigue extrêmement secrète ; il ne voulut même pas qu'elle nouât aucunes relations avec des femmes. Cet ordre étoit assez du goût de Catherine, que son génie portoit naturellement aux grandes choses, et nullement aux habitudes des personnes de son sexe.

Dans les commencements, ce prince, essentiellement indiscret, métamorphosé tout d'un coup en amant mystérieux, ne la voyoit, pour ainsy dire, qu'à la dérobée, quoiqu'il ne laissât passer aucun jour ou, pour mieux dire, aucune nuit sans la visiter. Aux heures où la ville étoit déserte, il s'y rendoit incognito, suivi d'un seul grenadier, qui conduisoit son traîneau. On jugera de la force de son amour par la contrainte qu'il s'imposa dans sa conduite.

Ce prince étoit laborieux et n'avoit pas peu d'affaires. La nécessité où il se trouva de travailler, non-seulement pendant le jour, mais aussy dans les heures de la nuit, l'obligea cependant, par la suite, de se relâcher un peu sur le mystère de ses sorties nocturnes.

Il en vint peu à peu à recevoir ses ministres dans sa petite maison, s'entretenant avec eux, en présence de Catherine, des affaires les plus importantes de l'État. Mais ce que l'on aura de la peine à se persuader, c'est que ce prince, qui avoit une assez triste opinion des femmes, et qui ne les croyoit bonnes qu'à faire l'amour, en arriva à consulter Catherine, lorsqu'il étoit en désaccord avec ses ministres ; il suivoit ses avis, se rendoit à ses raisons, et la traitoit, en

un mot, comme on raconte que Numa Pompilius traitoit la nymphe Égérie.

Cecy est un fait constant : et, quoiqu'il ne me soit pas permis personnellement d'en douter, je n'aurois point osé le répéter s'il n'étoit d'ailleurs appuyé sur le témoignage d'une foule de gens respectables. Je parle de ceux qui, ayant eu part aux conseils de Pierre Ier, ont assuré que cette femme, par le seul secours de sa pénétration et d'un grand jugement naturel, rien qu'en les entendant raisonner avec ce prince sur des affaires épineuses et de la dernière importance, leur avoit fourni des solutions et des expédients qu'ils n'auroient jamais imaginés.

Il n'est donc pas étonnant que la possession, que l'on dit être le tombeau de l'amour, ayt servi au contraire à augmenter de jour en jour la passion du Czar, puisqu'il trouvoit dans le sein des grâces et des plaisirs, des ressources admirables pour le bien de ses affaires. Il eut à s'en louer si fort que, la considérant de plus en plus comme une créature supérieure, il finit par n'avoir plus rien de caché pour elle, luy communiquant, aussytôt qu'il les avoit conçus, ses projets les plus grandioses et ses desseins les plus secrets.

Ce fut dans cette obscure retraite, où elle n'avoit de communication qu'avec le Czar et ses ministres, qu'elle devint mère de la princesse Anne, depuis duchesse de Holstein-Gottorp, et de la princesse Élisabeth, présentement impératrice de Russie. Ce fut là que, en entendant raisonner le Czar et ses ministres, elle se mit au fait des différents intérêts des principales familles de Russie, aussy bien que de ceux des princes voisins de cet empire. Ce fut là enfin qu'elle fit son apprentissage des maximes d'État et de gouvernement qu'elle a, depuis, si bien mises en pratique, et que le germe de toutes les grandes qualités dont la nature l'avoit douée commença à se développer, pour se manifester ensuite dans toute sa splendeur.

Mais, en rendant à ses grands talents la justice qu'on ne peut leur refuser, je ne prétends pas disculper Catherine de l'abus qu'elle peut en avoir fait; et je me rendrois suspect de partialité en sa faveur si j'omettois de dire que ce fut dans sa retraite que, sentant le pouvoir qu'elle acquéroit sur l'esprit et sur le cœur de son maître, elle conçut l'espérance et forma le dessein de devenir sa femme légitime.

Pour réussir dans ses idées ambitieuses, rien ne luy coûta, et elle ne recula devant aucun obstacle. Elle sut mettre à profit la fâcheuse mésintelligence qui divisoit la famille royale; et, tout en paroissant vouloir éteindre le feu de la discorde qui couvoit entre la mère et la femme, entre le père et le fils, elle fit si bien que le feu se transforma, par ses soins, en un véritable incendie.

CHAPITRE V.

Participation vraye ou présumée de Catherine dans la répudiation de la Czarine Eudochia et dans la mort du Czarowitch. — Aventures et infortunes du traban, premier mari de Catherine. — Mariage secret de Catherine avec Pierre Ier, après qu'elle eut été baptisée suivant le rit grec. — Guerre contre les Turcs, et présence d'esprit de Catherine dans l'affaire du *Pruth*. — Déclaration publique de son mariage, et institution de l'ordre de *Sainte-Catherine*. — Solennité de la prestation de serment à la nouvelle Impératrice.

J'ay eu l'occasion, dans un précédent chapitre, de retracer la série des traitements ignominieux infligés par Pierre le Grand à sa première femme *Eudochia*, ainsi que l'inflexible sévérité que ce prince témoigna à l'égard de son fils *Alexis Pétrowitch*, mort en prison. Je ne reviendray donc pas sur les détails de ces deux tragiques aventures, qui ont eu tant d'éclat dans le monde; mais je diray que Catherine joua un grand rôle, il est permis de le penser, dans les intrigues qui opérèrent la perte de la mère et du fils. Elle en fut adroitement le principal mobile, tout en paroissant y rester étrangère, et elle en tira pour elle-même tout l'avantage qu'elle en pouvoit espérer.

Ne prit-elle pas, en effet, dans la couche impériale, la

place de cette infortunée princesse? Et ne la vit-on pas substituer à l'héritier légitime de la couronne les enfants d'un lit auquel je ne veux pas donner d'épithète, de peur d'offenser des personnes que tout le monde doit respecter, et dont la fortune seconde aujourd'huy le mérite et les vertus? Je croirois cependant commettre une omission regrettable si, à propos des princesses *Anne* et *Élisabeth*, je passois sous silence une anecdote qui regarde indirectement leur naissance, et qui a trait surtout à la destinée du traban que leur mère avoit épousé en Livonie.

On a vu cy-dessus que cet homme étoit au service de Charles XII, roy de Suède. Il assista à la bataille de *Pultawa* et fut fait prisonnier, ainsi que quatorze mille de ses compatriotes, avec lesquels il fut transféré à Moscow. Ces malheureux servirent d'ornement à l'entrée triomphale que Pierre I^er^, vainqueur des Suédois, fit dans cette ville, capitale de son empire, le 1^er^ janvier 1710. Cette cérémonie, aussy brillante dans sa forme que mystérieuse dans son but, étant amplement décrite dans les mémoires du baron Ivan Nestezuranoy, j'y renvoye ceux qui seront curieux d'en sçavoir les particularités. Mon objet présent est de suivre la destinée du traban, et j'y reviens sans plus tarder.

Ce pauvre diable apprit, selon toute apparence, dans son exil, ce qui se passoit entre sa femme Catherine et le Czar; mais, ignorant sans doute l'énorme différence qui existe entre un mari trompé par un simple financier et un mari trompé par un souverain, il regarda sa qualité comme un moyen propre à se procurer quelque adoucissement dans ses peines; c'est pourquoy il en fit confidence au commissaire de Russie chargé du soin des prisonniers. Il n'est pas bien avéré si ce dernier adressa son rapport au Czar; il y a autant de gens pour l'affirmative que pour la négative.

Quoy qu'il en soit, la sincérité du pauvre traban n'opéra

point en sa faveur tous les bons effets qu'il en attendoit; car l'impitoyable commissaire, soit volontairement, soit en vertu d'ordres supérieurs, le fit partir en toute diligence pour la Sibérie, comme les autres prisonniers; et, s'il y eut quelque différence dans le traitement particulier qui luy fut fait, c'est qu'on le déporta dans le lieu le plus reculé de cette terre d'exil. Suivant le rapport de quelques-uns de ses compatriotes qui l'y ont vu, il n'a pas laissé que d'y vivre plusieurs années, n'y étant mort que trois mois avant la conclusion de la paix entre la Suède et la Russie, c'est-à-dire sur la fin de l'année 1721 (1).

D'après ce calcul, on ne peut s'empêcher de conclure que, dans la dispute qui s'éleva entre les partisans du Czarowiteh Pierre II et ceux du duc de Holstein, le reproche que les premiers adressoient aux derniers étoit bien fondé, c'est-à-dire que tous les enfants de Pierre Ier avec Catherine sont nés, sans en excepter aucun, du vivant de ce traban, dont il ne sera plus fait mention dans cet écrit.

A peine de retour à Moscow, le Czar, toujours avide de conquêtes, médita d'importantes expéditions contre les Turcs, qui semhloient vouloir agir en faveur de Charles XII, les considérant, malgré leur grand nombre, comme des

(1) Durant les derniers temps de la vie de Catherine, il régna à la cour de Russie une grande fermentation, à l'occasion du successeur qu'on donneroit à cette princesse. Cette affaire fit naître entre le prince *Menchikoff* et *M. de Bassewitz*, ministre du duc de Holstein, une altercation qui dégénéra, dit-on, en invectives; le prince Menchikoff soutenant les droits du grand duc de Moscovie, petit-fils du Czar Pierre Ier et de sa première femme, et M. de Bassewitz soutenant les prétentions de la duchesse Anne de Holstein et de la princesse Élisabeth, filles de ce même Czar et de sa seconde femme. Ce fut dans ce débat que Menchikoff objecta et prouva le vice de la naissance des filles de Catherine, qu'il soutenoit être doublement adultérines, en ce qu'elles vinrent au monde du vivant du traban, premier mari de Catherine, et d'Eudochia, première femme de Pierre Ier. Si le prince Menchikoff eut tort dans cette occasion, ce fut d'avoir soutenu son opinion avec des termes si peu mesurés et si obscènes, que la pudeur ne permet pas de les rapporter.

ennemys peu redoutables, en comparaison de ceux qu'il venoit de vaincre à Pultawa. Ce fut aussi dans ce temps-là que, parvenu au faîte de sa gloire, il voulut couronner son amour par un mariage secret avec Catherine. Mais il fallut préalablement qu'elle changeât de religion.

Quoique née, sans le sçavoir, dans l'Église catholique, on l'avait élevée dans la croyance luthérienne, que professoit l'archiprêtre dans la maison duquel le hasard l'avoit placée dans son enfance. Se croyant suffisamment instruite pour donner à la religion grecque russienne la préférence sur toutes les autres, elle abjura les deux précédentes, la première qu'elle avoit professée à son insçu, il est vray, et la seconde qu'elle avoit adoptée de son franc et libre arbitre; elle fut donc baptisée de nouveau, comme si elle ne l'eût jamais été, l'Église grecque russienne considérant comme nuls tous les baptêmes faits dans les autres sectes chrétiennes (1). Cette cérémonie étant finie, le même pope (2) pro-

(1) Selon l'Église grecque russienne, le baptême ne porte pas avec luy un caractère ineffaçable; non-seulement on y rebaptise ceux qui ont déjà reçu ce sacrement dans les autres sectes chrétiennes, mais encore ceux qui, étant nés dans le sein de cette même Église, veulent y rentrer après l'avoir abjurée. J'en ay vu un exemple dans un gentilhomme russien qui, ayant passé quelques années en France, fut obligé, pour s'y marier, d'embrasser la religion catholique romaine. De retour dans son pays, il fit, à Moscow, une grave maladie, dans le cours de laquelle il crut devoir faire, aux popes qui le confessoient, la déclaration de son changement de religion et des circonstances qui l'y avoient obligé. Les popes s'obstinant à luy refuser le viatique et l'extrême-onction jusqu'à ce qu'il eût consenti à se faire rebaptiser, il le fut vingt-quatre heures avant sa mort, à laquelle ne contribua pas peu la manière d'administrer ce sacrement. Cette manière diffère beaucoup de celle usitée suivant le rit de la religion romaine, en ce que les personnes que l'on baptise sont plongées par trois fois, toutes nues, dans la rivière ou dans de grandes cuves d'eau froide. Le prêtre qui administre le sacrement tient le néophyte sous les aisselles, pendant les trois immersions, et cela se pratique ainsy avec les personnes de tout âge et de tout sexe, sans que les popes consentent jamais à se relâcher le moins du monde, en faveur de la décence et des spectateurs, de la rigueur de ce cérémonial.

(2) Nom des prêtres du rit grec.

céda tout de suite et sans bruit à celle de la célébration et bénédiction de son mariage avec Pierre Ier.

J'ay entendu des gens, grands amateurs d'équivoques et de jeux de mots, qui, à l'occasion de la diversité des religions que Catherine avoit professées, disoient que cette princesse *avoit beaucoup de religion*. Pour moy, je n'ay jamais eu de goût pour ces sortes de jeux d'esprit ; je diray plus volontiers que le fréquent changement de religion est une marque presque certaine qu'on en a peu ou point du tout.

On prétend que la princesse *Marthe* (d'autres la nomment *Marie*, car elle portoit les deux noms), sœur bien-aimée du Czar, ne contribua pas peu à ce mariage. Bien loin de trouver rien d'impossible à cette union, elle y prêta les mains, tout le persuade ; car, outre qu'elle aymoit passionnément son frère et qu'elle admiroit les qualités supérieures de la favorite, elle n'avoit jamais sympathisé avec *Eudochia*, sa malheureuse belle-sœur. Craignant son retour à la cour, elle trouvoit ainsy un moyen d'y mettre un obstacle invincible et de se venger de tous les désagréments qu'elle avoit essuyés de la part de cette femme altière.

On sçait tout ce que peut, dans un cœur féminin, le désir de la vengeance envers une autre femme ; cette seule considération étoit donc plus que suffisante pour qu'elle donnât son approbation au mariage de son frère avec Catherine.

Je ne dois plus, en conséquence de sa nouvelle dignité, la désigner, dans la suite de cet écrit, autrement que sous les titres illustres de princesse, de Czarine ou d'Impératrice, d'autant mieux que le secret de son mariage, dès l'instant qu'il fut accompli, n'exista plus en réalité que dans l'imagination de son mari ; encore luy-même n'en fit-il, trois ou quatre mois après, que très-peu de mystère.

J'ay dit cy-dessus que ce prince méditoit de vastes projets contre les Ottomans. La manière dont il s'y prit pour les exécuter prouve que les grands succès sont souvent nuisibles aux conquérants. Fier de la victoire qu'il venoit de remporter sur Charles XII, à la tête de ses meilleures troupes, il marcha contre les Turcs avec plus de confiance que de prudence, et, en voulant les prévenir, il s'engagea dans des défilés dont il ne connut tout le danger que par l'impossibilité où il se trouva d'en sortir.

Il se vit, au moment qu'il y pensoit le moins, enfermé de toutes parts dans un très-petit espace de terrain, par l'armée ottomane, composée de cent cinquante mille hommes. Il n'en avoit guère que trente mille, excessivement fatigués par des marches forcées à travers des pays arides et déserts, où ils avoient manqué de tout.

Il n'y avoit, depuis trois jours, ni pain ni aucunes autres provisions dans son armée. La consternation y régnoit, au point que les soldats, couchés sur leurs armes, n'avoient plus la force de se lever. Le Czar, se croyant perdu sans ressource, et ne pouvant même attendre son salut d'une action désespérée, s'étoit retiré dans sa tente, où, confus, découragé, accablé de douleur, il se livroit à son abattement, sans vouloir être vu, ni parler à personne.

Catherine, qui l'avoit accompagné à cette expédition, entra résolûment dans sa tente, malgré la consigne qu'il avoit donnée de n'y recevoir qui que ce fût, et, après luy avoir fait comprendre de quelle conséquence il étoit qu'il montrât plus de fermeté, elle luy dit qu'il restoit un expédient à tenter avant de se livrer entièrement au désespoir. Elle luy démontra qu'il falloit conclure une paix la moins désavantageuse que l'on pourroit, en corrompant à force de présents le kaïmakan et le grand visir; elle assura qu'elle répondoit du caractère de ces deux ministres ottomans, d'a-

près les peintures qu'en avoit faites le comte *Tolstoy*, dans quantité de ses dépêches qu'elle avoit entendu lire; elle indiqua un homme dans l'armée qui conduiroit parfaitement cette affaire, ajoutant qu'il falloit, sans perdre un moment, le dépêcher au kaïmakan, afin de le sonder touchant ses dispositions secrètes.

Elle sortit de la tente, sans laisser au Czar le temps de respirer et de répondre, et elle y rentra un instant après avec le soldat en question, auquel elle donna elle-même ses instructions, en présence de l'Empereur, qui, sur l'ouverture que sa femme venoit de luy faire, avoit déjà commencé à reprendre ses esprits; il approuva jusqu'à ses moindres paroles, et fit partir cet homme en toute diligence.

A peine fut-il hors de la tente, que, resté seul avec l'Impératrice, et la regardant avec admiration, il luy dit :

— Catherine, l'expédient est merveilleux; mais où trouverons-nous tout l'argent qu'il nous faudra jeter à la tête de ces deux coquins? car ils ne se payeront pas de promesses.

— Icy même! luy répliqua-t-elle; j'ay mes pierreries, et j'auray, avant le retour de notre envoyé, jusqu'au dernier sol qui est dans le camp. Tout ce que je vous demande, c'est que vous ne vous laissiez pas abattre, et que, par votre présence, vous ranimiez le courage de vos pauvres soldats. Allons, venez vous montrer aux troupes. Du reste, laissez-moy faire, et je vous réponds qu'au retour de votre messager, je seray en état d'accomplir les promesses qu'il aura faites aux ministres de la Porte, fussent-ils encore plus avides qu'ils ne le sont.

Le Czar l'embrassa, suivit son conseil, sortit de sa torpeur, se montra et passa au quartier du feld-maréchal Chérémeteff. Pendant ce temps-là, elle monte à cheval, parcourt tous les rangs, adresse la parole aux soldats, s'entretient avec les officiers et leur dit :

« Mes amys, nous sommes icy dans une conjoncture où nous ne pouvons sauver notre liberté qu'en perdant la vie, ou en nous faisant un pont d'or. En prenant le premier parti, qui est de mourir en nous défendant, tout notre or et nos bijoux nous deviennent inutiles; employons-les donc à éblouir nos ennemys pour les engager à nous laisser passer. J'y ay déjà sacrifié une partie de mes pierreries et de mon argent. Mais cela ne suffira pas à contenter la cupidité des gens à qui nous avons affaire. Il faut que chacun de nous se cotise, » disoit-elle à chaque officier en particulier. — « Qu'as-tu à me donner? livre-le-moy présentement. Si nous sortons sains et saufs d'icy, tu le retrouveras au centuple, et je te recommanderay au Czar, notre père. »

Tout le monde, jusqu'au simple soldat, charmé de ses grâces, de sa fermeté et de son bon sens, luy apporta ce qu'il possédoit. On ne vit, en un instant, dans le camp, que consolation et courage. Ces sentiments augmentèrent encore lorsque l'homme qu'elle avoit député secrètement au kaïmakan revint avec la réponse qu'on pouvoit envoyer au grand visir un commissaire, avec de pleins pouvoirs pour traiter de la paix.

L'affaire fut bientôt conclue, malgré les menaces et les intrigues du roy de Suède, qui, informé de la situation critique où se trouvoient les Russiens, étoit venu en personne dans le camp des Turcs, et ne cessoit de stimuler le grand visir, en luy disant tout haut :

« Il ne faut que des pierres pour assommer les ennemys; je ne te demande pas d'autres armes pour te livrer le Czar et jusqu'au dernier soldat de son armée, mort ou vif. »

Dès le jour même, il entra suffisamment de provisions dans le camp de Pierre Ier. Le lendemain, l'armée, bien pourvue, se mit en marche pour regagner la frontière de Russie, où elle arriva en bon état et acheva de ruiner les

affaires de la Suède, au delà de la mer Baltique. Ceux qui voudront être instruits des conditions du traité conclu entre le Czar et la Porte peuvent avoir recours au baron Nestezuranoy, qui rapporte toute l'affaire du Pruth plutôt en gazetier payé qu'en fidèle historien.

On peut juger de l'impression que la conduite de Catherine produisit sur l'esprit et le cœur des soldats. Tout l'empire Russien retentit des éloges dus à ses mérites et à ses services. Le Czar, de plus en plus enchanté de ses grandes qualités, ne pouvoit s'en taire ; il luy rendoit publiquement la justice qu'il luy devoit, et, lorsqu'il fut de retour dans ses États, il la récompensa en déclarant son mariage avec elle, malgré les efforts vrays ou simulés qu'elle fit pour l'en détourner. Bien plus, afin de laisser à la postérité un monument de la gloire qu'elle s'étoit acquise sur les bords du Pruth, il établit en son honneur l'ordre de *Sainte-Catherine,* dont il l'institua grande-maîtresse (1).

Depuis lors, il voulut qu'elle l'accompagnât partout, soit dans ses armées, soit dans les différents voyages qu'il fit hors de ses États ; et lorsqu'au retour de plusieurs cours d'Allemagne qu'ils visitèrent ensemble, il porta la guerre en Perse, elle le suivit en tous lieux et luy rendit, dans maintes occasions, des services si essentiels, que, ne sachant comment l'en récompenser, il ne trouva d'autre moyen que de partager avec elle son empire et son auctorité. Il la fit reconnoître, à la face de l'univers, Impératrice de toutes les Russies, obligeant ses sujets à luy prêter serment de fidélité en qualité de leur souveraine et d'autocratrice, au cas

(1) On sçait que l'ordre de Sainte-Catherine est exclusivement réservé aux dames. La décoration consiste en une plaque, qui porte sur la face une croix d'argent, avec l'image de la sainte, et, sur le revers, un nid d'aiglons et deux aigles, qui dévorent des serpents, avec cette devise : *Æquat munia comparis.* Le prince Menchikoff est le seul homme qui ayt été, par exception, décoré de cet ordre.

où luy, Pierre Ier, viendroit à décéder avant elle; et il fut ajouté, dans le formulaire du serment, qu'elle conservoit le droit de nommer tel successeur qu'il luy plairoit.

On peut voir, dans les Mémoires du soy-disant baron de Nestezuranoy, les détails relatifs à la magnificence de cette cérémonie, qu'il a décrite avec assez d'exactitude. Elle eut lieu le 26 may 1724, à Moscow, capitale de l'empire de Russie. De là, l'Empereur et la nouvelle Impératrice se rendirent à Saint-Pétersbourg, où on renouvela, pour ainsy dire, les cérémonies du couronnement, par les réjouissances qui furent célébrées à leur arrivée.

CHAPITRE VI.

Découverte de *Charles Skaworonsky*, frère de l'Impératrice. — Catherine monte sur le trône de Russie, après la mort de Pierre Ier. — Aventures galantes de cette princesse, et réflexions sur son caractère. — Ses manies superstitieuses en fait de songes. — Mort de Catherine.

L'empire Russien retentissoit encore du glorieux nom de Catherine et des éloges que l'on donnoit au Czar pour l'avoir élevée au faîte de la grandeur et de la puissance humaine, lorsqu'une circonstance inattendue perça les ténèbres profondes qui enveloppoient l'origine de cette princesse. Voicy l'aventure; elle eut lieu trois mois après le couronnement de Catherine.

Un paysan, valet d'écurie dans une auberge de Courlande, étant yvre, se prit de querelle avec d'autres gens de sa condition non moins yvres que luy. Un envoyé extraordinaire du roy de Pologne qui, en revenant de Moscow, pour s'en retourner à Dresde, s'étoit arrêté par hasard dans ladite auberge, fut témoin de cette querelle; il prêta l'oreille et entendit un de ces yvrognes qui, tout en jurant contre les autres, marmotoit entre ses dents que, s'il vouloit dire un seul mot, il avoit des parents assez puissants pour les faire repentir de leur insolence.

Le ministre, surpris du discours de cet yvrogne, s'informe de son nom et de ce qu'il peut être. On luy répond que c'est un simple paysan polonais, valet d'écurie dans la maison, et qu'il s'appelle *Charles Skawronsky;* il regarde attentivement ce rustre, et, à force de le considérer, il trouve, dans l'assemblage de ses traits grossiers, une ressemblance lointaine avec ceux de l'Impératrice Catherine, quoique ceux-cy fussent si délicats, que jamais aucun peintre n'a réussi son portrait.

Frappé de cette vague ressemblance, aussy bien que des discours du paysan, l'envoyé extraordinaire en badina, innocemment ou malicieusement, dans une lettre qu'il écrivit, sur les lieux, à l'un de ses amys, attaché à la cour de Russie. Ce billet parvint, je ne sçais comment, à la connoissance du Czar; il prit sur ses tablettes les renseignements spécifiés dans la lettre, et les transmit au prince *Repnin*, gouverneur de Riga, avec ordre, sans luy dire pour quelle fin, de faire chercher le nommé Charles Skawronsky, d'imaginer un prétexte pour le faire venir à Riga, de se saisir de sa personne et de l'expédier en toute hâte à la chambre de police de la cour, en qualité d'appelant d'un jugement rendu contre luy à Riga.

Le prince Repnin exécuta les ordres du Czar au pied de la lettre. On luy amena Charles Skawronsky; il fit semblant d'instrumenter juridiquement contre luy, sous prétexte d'une querelle, et l'envoya à la cour sous bonne garde, avec les prétendues informations faites contre sa personne.

Cet homme, arrivé à la cour, se présenta devant le lieutenant-général de police, qui, ayant le mot du Czar, fit traîner l'affaire en longueur et remit le solliciteur d'un jour à l'autre, afin de l'examiner plus à son ayse et de rendre un compte exact de ses découvertes. Ce pauvre diable

se désespéroit de ne pas voir la fin de son affaire. Il avoit, à son insçu, des mouches à ses trousses ; on le faisoit jaser ; et, sur les discours qu'on luy arrachoit, on opéroit, en Courlande, des perquisitions secrètes, par lesquelles on découvrit clairement qu'il étoit le propre frère de l'Impératrice Catherine.

Quand le Czar en fut bien assuré, on fit insinuer à Charles Skawronsky, par les mouches de son entourage, qu'il falloit, puisqu'il ne pouvoit obtenir justice du lieutenant-général de police, qu'il présentât une requête au Czar en personne. On luy assura qu'on luy procureroit à cet effet la protection de gens haut placés, qui, en luy facilitant les moyens de parler au prince, appuyeroient en même temps la justice de sa cause.

Ceux qui conduisoient cette petite intrigue demandèrent au Czar quand et où il vouloit qu'on luy amenât cet individu. Il répondit qu'il iroit le jour même dîner incognito chez un de ses maîtres d'hôtel, nommé *Chapiloff*, et que l'on fît en sorte que Charles Skawronsky s'y trouvât à l'issue du dîner. On n'y manqua point, et, lorsqu'il fut temps, on le fit furtivement glisser dans la chambre où étoit le Czar. Il reçut la requête et examina le suppliant tout à son loisir, pendant qu'on faisoit mine de luy expliquer l'affaire. Les réponses de Skawronsky, aux questions multipliées du Czar, quoiqu'un peu embarrassées, furent cependant assez claires pour faire connoître à l'Empereur que cet homme étoit indubitablement le frère de Catherine.

Sa curiosité étant pleinement satisfaite sur ce point, il congédia brusquement ce paysan en luy disant qu'il verroit ce qu'on pourroit faire pour luy, et qu'il eût à revenir le lendemain, à la même heure. Étant à souper le soir avec Catherine, il luy dit :

« J'ay diné aujourd'huy chez Chapiloff (1), notre maître d'hôtel ; j'y ay fait une chère délicieuse ; c'est un compère qui se traite bien. Il faut, Catherine, que je t'y mène quelque jour. Allons-y demain. »

La Czarine répondit qu'elle le vouloit bien.

« Mais, dit-il, il faut faire comme j'ay fait aujourd'huy, le surprendre au moment qu'il sera prêt à se mettre à table, et nous y rendre seuls. »

Le projet fut arrêté le soir et exécuté le lendemain. On alla chez Chapiloff, on y dina, et, après le dîner, on introduisit Charles Skawronsky dans la chambre où se trouvoient l'Empereur et l'Impératrice. Le solliciteur s'approcha, tremblant et balbutiant, auprès du Czar, qui, ayant fait semblant d'avoir oublié ce qu'il avoit déjà dit, luy adressa les mêmes questions que la veille. Cette conversation se passoit dans l'embrasure d'une croisée ; la Czarine, assise non loin de là, ne perdoit pas une syllabe. A mesure que le pauvre Skawronsky répondoit, le Czar, comme pour stimuler l'attention de cette princesse, ne cessoit de lui répéter :

« Catherine, écoute un peu cela. Eh bien ! Catherine, n'entends-tu rien à ces paroles ? »

Elle répondit en changeant de couleur et en bégayant :

« Mais... »

Le Czar, reprenant, luy dit :

(1) Je dois dire que jamais prince n'a été aussy populaire, ni aussy débonnaire que l'étoit Pierre Ier. Il luy arrivoit très-souvent, lorsqu'il vouloit s'entretenir à son ayse avec quelqu'un, soit officier, soit marchand ou artiste, de se rendre sans suite aucune et inopinément chez eux ; s'il arrivoit à l'heure du dîner, il se mettoit sans façon à table et vouloit que le maître de la maison ainsy que tous les convives oubliassent qui il étoit, et se comportassent avec luy comme avec leur égal. En dépit de cette bonhomie, aucun prince, lorsqu'il s'agissoit de traiter avec des souverains, n'a porté les airs de hauteur à un plus haut degré ; nul n'a été plus difficile sur le cérémonial et l'observation des règles de l'étiquette.

« Mais si tu ne le comprends pas, je le comprends bien, moy; c'est que, en un mot, cet homme-là est ton frère. »

« Allons, » dit-il à Charles, « baise tout à l'heure le bas de sa jupe en sa qualité d'Impératrice; et après cela embrasse-la comme ta sœur. »

A ce discours, Catherine, interdite et plus pâle que son linge, tomba en défaillance. On apporta des eaux de senteur pour la faire revenir, et personne ne parut plus empressé que le Czar. Il fit tout ce qu'il put pour la rassurer, et quand il la vit un peu remise :

« Quel si grand mal y a-t-il dans cette aventure? » lui dit-il. « Eh bien! c'est mon beau-frère; s'il est homme de probité et qu'il ayt de l'intelligence, nous en ferons quelque chose. Mais console-toy, je ne vois en tout cela rien de quoy l'on doive s'affliger. Nous voilà présentement éclairés sur une matière qui nous a coûté bien des recherches. Allons-nous-en maintenant. »

La Czarine, en se levant, demanda la permission d'embrasser ce frère si miraculeusement retrouvé, et pria le Czar de leur accorder à l'un et à l'autre la continuation de ses bonnes grâces.

On ordonna à Skawronsky (1) de rester dans la maison où il se trouvoit, et on l'assura qu'il n'y manqueroit de rien. En outre, il luy fut enjoint de ne pas trop se montrer et de se conformer en tout point aux conseils de son hôte (2). On prétend que la toute récente Majesté Impériale fut un peu mortifiée et humiliée de cette reconnoissance, et que, si

(1) Il faut croire que ce paysan, d'après quelque vague donnée, soupçonnoit que Catherine pouvoit être sa sœur; mais que, dans l'incertitude où il étoit à cet égard, il n'osoit dire ce qu'il en pensoit; ce fut donc sans doute la force du vin, plus que le raisonnement, qui luy firent émettre son soupçon. Il y a aussy quelque apparence que les idées de la première enfance de Catherine n'étoient pas complétement effacées en elle.

(2) De Villebois aurait dû ajouter qu'il fut honoré plus tard du titre de

elle en avoit été la maîtresse, elle auroit du moins fait choix d'un lieu plus convenable pour une scène de cette nature.

C'est ainsy que, par l'aventure inopinée que je viens de raconter, le mystère de la naissance de Catherine fut dévoilé, au moment où l'on y étoit le moins préparé. Mais la fortune, qui se joue continuellement de la destinée des foibles humains, en les élevant ou en les abaissant à son gré, semble reprocher tout à coup ses bienfaits à ceux qu'elle élève le plus haut ; elle prend plaisir à troubler la félicité des puissants de la terre, en leur rappelant le néant d'où ils sont sortis ; offrant ainsy une consolation à ceux que le sort a maltraités, et prouvant aux mortels qu'ils sont frères, en dépit de la différence de leurs positions dans ce bas monde.

A peine Catherine fut-elle montée sur le trône, que son cœur, n'ayant plus rien à désirer du côté de l'ambition, se laissa subjuguer par l'amour. Au mépris des loix sacrées de son mariage avec un prince d'un caractère si redoutable, et qui s'étoit, pour ainsy dire, oublié en l'épousant, elle ne craignit pas de luy faire une infidélité dont l'intrigue fut si mal ménagée, qu'elle la mit au moment de se voir précipiter du comble des honneurs dans l'abyme de la plus affreuse ignominie (1).

comte, et que l'Empereur le combla de richesses et lui fit épouser une demoiselle d'une des plus anciennes familles de Russie. Les comtes Skawronsky, issus de ce frère de Catherine, ont joui d'une grande faveur sous tous les successeurs de Pierre Ier. (*Note de l'éditeur.*)

(1) Le Czar, sur les preuves incontestables qu'il avoit de l'infidélité de sa femme, vouloit convoquer une assemblée des états pour luy faire son procès. Comme il s'entretenoit de son dessein avec les comtes *Tolstoy* et *Ostermann*, l'un et l'autre se jetèrent à ses genoux pour l'en détourner. Ils n'y parvinrent qu'en s'attaquant à son cœur de père et en luy faisant observer que ses deux filles, qu'il adoroit et dont on négocioit en ce moment le mariage, ne trouveroient plus, après un tel scandale, un seul époux parmy

Je me souviens que, dans les commencements de cette intrigue, ayant été à la cour et n'étant nullement prévenu de ce qui se passoit entre la Czarine et son chambellan, Mœns de la Croix, non-seulement je soupçonnay cette intrigue, en les voyant ensemble, mais même je ne conservay plus le moindre doute à cet égard. Cependant, je ne les vis qu'en public et dans un jour où il y avoit un grand concours de monde à la cour. Je n'ay jamais mieux compris qu'en cette occasion combien l'amour est aveugle, et combien ses impressions sont difficiles à dissimuler.

Peu s'en est fallu que l'Empereur n'ayt porté l'excès de sa fureur contre cette femme jusqu'à tuer les enfants qu'il avoit eus d'elle. Je tiens d'une demoiselle françoise, qui étoit au service des princesses Anne et Élisabeth, que le Czar, revenant un soir de la forteresse de Pétersbourg, où l'on travailloit au procès du sieur Mœns de la Croix, entra inopinément et sans suite dans la chambre de ces jeunes princesses, qui s'occupoient à des ouvrages de leur âge et de leur sexe, avec plusieurs jeunes filles placées auprès d'elles pour leur éducation et leur amusement.

« Il avoit, » me dit cette demoiselle, « l'air si terrible, si menaçant et si hors de luy, que tout le monde fut saisi de frayeur en le voyant entrer. Il étoit pâle comme la mort, et avoit les yeux étincelants et égarés. Son visage et tout son corps étoient agités de tremblements convulsifs. »

Il se promena plusieurs minutes dans la chambre, sans dire mot à personne, et en jetant des regards affreux sur ses filles, qui, effrayées et tremblantes, s'esquivèrent tout doucement et se réfugièrent, aussy bien que le reste de la compagnie, dans une autre chambre.

tous les princes de l'Europe. Le Czar ne parloit de rien moins que d'en agir avec sa femme comme le roy d'Angleterre, Henry VIII, en a agi avec Anne de Boleyn.

L'Empereur tira et remit plus de vingt fois dans le fourreau le couteau de chasse qu'il portoit ordinairement à son côté. Il en frappa les murailles et la table à plusieurs reprises, en faisant des grimaces et des contorsions si affreuses, que la petite demoiselle françoise, qui, seule, n'avoit pu encore s'esquiver, ne sachant où se mettre, se cacha sous la table, où elle resta jusqu'à ce qu'il fût sorti. Cette scène muette dura près d'une demi-heure, pendant laquelle il ne fit que souffler, taper des pieds et des poings, jeter par terre son chapeau et tout ce qui se rencontroit sous ses mains. Enfin, en sortant, il tira la porte avec tant de violence qu'il la brisa.

Fort heureusement pour l'épouse adultère, l'Empereur mourut sur ces entrefaites. Sans ce dénoûment imprévu, Catherine eût infailliblement péri, tôt ou tard, victime des trop justes griefs de son mari. Telle est du moins l'opinion unanime de ceux qui approchoient le plus souvent la personne de Pierre Ier, et qui connoissoient le mieux son caractère.

Néanmoins il ne partit pas pour l'autre monde sans avoir satisfait sa vengeance, si ce n'est en totalité, du moins en partie. Il l'exerça sur l'amant d'une manière complète, en luy faisant couper la tête pour des crimes supposés. Dix ou douze jours après l'exécution, il contraignit l'Impératrice à traverser la place, sur laquelle étoient encore exposés le corps et la tête de ce malheureux, celle-cy plantée dans un pieu, et il dirigea sa promenade de façon à luy faire toucher l'échafaud avec les plis de sa robe. Catherine étoit d'autant moins préparée à cet horrible spectacle, que l'Empereur luy avoit proposé, en sortant de son palais, de la mener dans un quartier éloigné, où ils faisoient souvent des promenades dans un traîneau découvert. Il poussa la cruauté jusqu'à la regarder fixement pendant tout le temps qu'ils mirent à

traverser la place ; mais elle eut assez de fermeté pour retenir ses larmes et ne témoigner aucune émotion.

Je sçais que cette aventure a donné lieu, tant en Russie que dans d'autres pays, de soupçonner Catherine d'avoir prévenu les desseins de son mari en le faisant empoisonner. Jamais supposition, quoique vraysemblable, ne fut plus fausse. Ce prince, ainsy que je l'ay dit précédemment, est mort d'une rétention d'urine que luy avoit causée l'inflammation d'un ulcère qu'il avoit depuis longtemps au col de la vessie. Catherine luy succéda, nonobstant tout ce qui venoit de se passer entre eux.

Le titre principal, en vertu duquel elle s'empara du trône, fut un testament que son mari avoit fait et déposé dans les archives du sénat, antérieurement à ses sujets de mécontentement contre elle ; mais on ne trouva plus ce titre au moment de sa mort, l'Empereur l'ayant retiré et déchiré dans un des violents accès de fureur auxquels il étoit devenu sujet depuis la découverte qu'il avoit faite de l'adultère de Catherine. C'est pourquoy, lorsqu'il fut question de proclamer l'Impératrice, on se contenta de faire une mention vague de cet acte, sans se donner la peine d'en rechercher la minute, afin d'en délivrer des copies authentiques.

Cette affaire auroit rencontré, de la part de la nation, plus d'opposition qu'elle n'en trouva, si Menchikoff, qui avoit, en qualité de feld-maréchal de l'empire, le commandement de toutes les troupes, n'eût donné des ordres et pris ses arrangements, de manière à contenir dans le respect et le silence ceux qui auroient eu envie de faire valoir les droits du grand-duc de Moscovie, en sa qualité de petit-fils de Pierre I^er^, de qui ce jeune prince descendoit en ligne droite masculine. Il étoit effectivement l'héritier légitime du trône ; mais, ni la bonne volonté du peuple en sa faveur,

ni la légitimité de ses droits n'empêchèrent que la couronne ne fût déférée à Catherine.

En sa qualité de veuve, elle ne négligea aucune des marques extérieures de la douleur la plus vive. Pendant quarante jours que le corps du défunt, suivant la coutume du pays, fut exposé aux yeux du public, sur un lit de parade, elle alla régulièrement, soir et matin, passer une demi-heure auprès de luy, l'embrassant, luy baisant les mains, se lamentant et versant chaque fois un torrent de larmes, vrayes ou simulées.

Il n'y a rien d'hyperbolique dans cette façon de parler : elle en versoit une si grande quantité que tout le monde en étoit surpris, et qu'on ne pouvoit concevoir qu'il pût se trouver un si grand réservoir d'eau dans le cerveau d'une femme. Elle étoit du reste une des plus belles pleureuses qu'on pût imaginer, et quantité de gens accouroient au palais impérial, uniquement pour la voir pleurer et soupirer. J'ay connu, entr'autres, deux Anglois, qui n'ont pas laissé passer un seul de ces quarante jours sans y aller ; et j'avoue que moy-même, bien que je sçusse à quoy m'en tenir sur la sincérité de ces larmes, j'en étois toujours aussy ému que si j'avois assisté à une représentation d'*Andromaque*.

Elle ne se contenta pas de faire à son auguste époux des obsèques d'une magnificence jusqu'alors inconnue, mais encore elle voulut, malgré un froid excessif, accompagner à pied le convoy ; après avoir assisté à tout l'office, qui fut fort long, elle se trouva mal ; les uns disent que ce fut un effet de la grande douleur, et d'autres attribuèrent ce malaise à la grande fatigue. Je laisse à ceux qui liront ces mémoires la liberté d'en penser ce qu'ils voudront.

Je diray seulement que, si son règne ne fut pas long, il fut extrêmement paisible ; qu'elle gouverna ses peuples avec plus de douceur que son mari, tout en suivant ses règles et

maximes de gouvernement; qu'elle montra un rare courage et une valeur peu commune dans les personnes de son sexe ; qu'elle se plaisoit dans le bruit des armes et dans la vie des camps, où elle avoit toujours accompagné le Czar ; que peu de personnes piquoient un cheval avec plus de grâce qu'elle ; que, par un goût extraordinaire pour la navigation et pour la marine, elle se donnoit presque tous les dimanches et fêtes, en été, le spectacle d'un combat naval ; qu'elle visitoit souvent les arsenaux et les ateliers de son amirauté, et qu'en 1726, si son conseil ne s'y fût opposé formellement, elle eût monté sur sa flotte, pour aller, en personne, combattre celles d'Angleterre et de Danemarck combinées, qui étaient venues arrogamment mouiller dans la rade de Revel, sous prétexte de pacifier les affaires du Nord.

Je diray enfin que l'empire Russien ne perdit rien de son lustre sous la domination de Catherine ; que c'est à elle que la cour de Russie doit les usages policés et la magnificence qu'on y admire aujourd'huy ; que, sans avoir jamais sçu lire ni écrire, elle parloit avec facilité quatre langues différentes, sçavoir : la russienne, l'allemande, la suédoise et la polonaise ; à quoy on peut ajouter qu'elle entendoit un peu la langue françoise.

Elle n'ignoroit pas l'art d'aimer et sembloit faite pour le pratiquer. Mais elle ne se piquoit point de constance, et faisoit volontiers ses amys de ses amants ; l'on en trouve la preuve dans Menchikoff, les comtes de *Riwenvoldem* et *Sapiéha*. Elle aima successivement ces deux derniers, dans le court espace de deux années qu'elle régna, et n'en resta pas moins la maîtresse de son cœur ou pour mieux dire de ses actions (1).

(1) Pendant l'espace de deux ans et quelques mois que son règne dura, elle

Catherine ne cédoit en rien à son mari pour la superstition en fait de songes (1), persuadée qu'ils nous étoient envoyés pour nous annoncer des événements gracieux ou sinistres. Elle racontoit les siens à ses femmes de chambre en se réveillant ; elle leur en demandoit l'explication, et lorsqu'elle en avoit fait de singuliers, elle s'en entretenoit à table, afin que tout le monde fût bien venu à dire ce qu'il en pensoit.

Je la trouverois excusable dans sa superstition en matière de songes, si tous ceux qu'elle avoit coutume de faire et de raconter étoient aussy significatifs que deux entr'autres, qui sont venus à ma connoissance, par le moyen de ses femmes, avant les événements qu'ils sembloient pronostiquer.

Elle fit le premier songe quinze jours avant qu'on ne découvrît son intrigue avec le chambellan Mœns de la Croix. Elle rêva qu'elle voyoit sur son lit une multitude de petits serpents qui venoient à elle la tête levée et en sifflant; parmi ces reptiles, il s'en trouvoit un d'une grosseur énorme, qui luy avoit entortillé tout le corps depuis les pieds jusqu'à la tête; après de violents efforts, elle l'avoit enfin étouffé, au moment où il alloit la mordre à la gorge, et tout aussytôt, elle vit les petits serpents s'enfuir et disparoître en un instant.

n'a pas eu que ces deux amants. Après avoir aimé le comte de Riwenvoldem pendant huit à neuf mois, elle en fit son amy pour donner toute sa tendresse au comte Sapiéha, jeune seigneur polonais, très-beau et bien fait; elle fit épouser à ce dernier sa nièce Skawronsky, pour avoir, comme on a dit, un prétexte de tenir continuellement ce jeune homme près d'elle. Cette nièce était fille du paysan dont il a été question au commencement de ce chapitre et dont la famille se trouve ainsy, par ce mariage, alliée à plusieurs des plus illustres maisons de l'Europe, le comte Sapiéha étant cousin du roy Stanislas du côté des *Leczinsky*, et de la reyne de Pologne Opolinska du côté des *Opolinsky*.

(1) Pierre Ier avoit toujours à côté de son lit un crayon attaché à une table d'ardoise, sur laquelle il écrivoit ses rêves, afin de s'en souvenir le matin à son réveil.

Ceux qui ont lu dans ces Mémoires l'embarras où elle se trouva lors de l'affaire de Mœns, peuvent en faire une assez juste application à ce songe, qu'elle interpréta du reste elle-même, en disant qu'il luy amèneroit de grandes peines dont elle se tireroit heureusement ; que les petits serpents qu'elle avoit vus dénotoient beaucoup de petits ennemys secrets, dont elle auroit bientôt raison, quand elle se seroit défaite de quelques éminents personnages qui vouloient attenter à sa puissance et à sa vie.

Le second rêve précéda sa mort de trois mois. Elle jouissoit encore d'une santé parfaite. Elle rêva qu'étant assise à une table, avec tous ses ministres réunis en conseil, elle avoit tout d'un coup vu apparoître Pierre I^er^, son mari, environné d'une lumière éclatante, et habillé à la romaine ; ce prince s'étoit avancé vers elle avec un air de satisfaction, l'avoit embrassée et enlevée ensuite dans l'espace éthéré, d'où, ayant regardé sur terre, elle avoit vu ses deux filles Anne et Élisabeth, environnées d'une multitude de gens de toutes sortes de nations qui s'entre-battoient. L'interprétation qu'elle donna à ce songe fut qu'elle mourroit prochainement et que l'empire Russien seroit le théâtre de grands désordres après sa mort. Cette prédiction ne s'est que trop bien réalisée.

Cette femme extraordinaire mourut paisiblement dans son lit, le 5 mars 1727, après une maladie de langueur qui dura deux mois, et dont on n'a ni connu ni recherché les causes. On a dit d'elle, comme de son mari, qu'elle avoit été empoisonnée, et le soupçon, vray ou faux, tomba sur le prince Menchikoff, qui favorisoit secrètement le parti du grand-duc de Moscovie. Poussé par son ambition insatiable, Menchikoff avoit résolu de donner sa fille aînée à ce prince, et il s'empara aussytôt des rênes du gouvernement, sous le nom du jeune Czar.

On verra, dans les pages suivantes, que cet homme, quoique remarquable, si l'on considère la bassesse de son extraction, se comporta néanmoins comme un vray Scythe, et qu'il fit regretter sincèrement le règne de Catherine.

CHAPITRE VII.

Origine de *Menchikoff* et époque présumée de sa naissance. — Il débute par être page et menin du jeune Czar Pierre Ier. — Progrès rapides de son crédit et de son influence dans les conseils du Czar. — Pierre Ier le charge de la régence de l'Empire pendant ses voyages. — Faveurs et distinctions qu'il reçoit de différents souverains de l'Europe. — Dilapidations de ce favori et fortune immense qu'il acquiert par ses exactions. — Il prend une part très-active à la proclamation et à l'avénement de Catherine. — Son crédit ne tarde pas à décroître. — On l'accuse de n'être pas entièrement étranger à la mort de l'Impératrice.

On ne doit pas s'attendre à trouver dans ces chapitres une relation complète des faits et gestes du prince Menchikoff; un gros volume n'y suffiroit pas. Je me borneray à donner un extrait fort abrégé des principaux événements de sa vie; pour le surplus, et particulièrement pour ce qui concerne sa vie militaire, je renvoye le lecteur à un livre que j'ay déjà cité : je parle de l'histoire du règne de Pierre Ier, par le baron Ivan Nestezuranoy.

Quant aux détails que je relateray, on peut compter qu'ils sont véridiques, qualité rare et qu'on demanderoit inutilement à l'histoire cy-dessus mentionnée. J'ay eu surtout en vue de faire connoître plusieurs anecdotes curieuses relatives à ce personnage; elles embrassent toute sa carrière, antérieurement et postérieurement à sa disgrâce.

On a imprimé à Amsterdam, en 1712 ou 1713, un pamphlet intitulé: *Le prince Cowchimen* (qui est le nom retourné de Menchikoff); ce pamphlet doit être considéré plutôt comme un roman que comme l'histoire de Menchikoff, bien qu'on y trouve, par cy par là, quelques traits de sa vie, mais si défigurés, qu'on a de la peine à démêler la vérité.

Le prince *Alexandre Menchikoff* naquit à Moscow, sans qu'il soit possible de déterminer d'une manière bien précise l'époque de sa naissance. Il ignoroit luy-même quel jour et quelle année il étoit né, et se trouvoit à cet égard dans le même cas que tous les gens du commun en Russie. A cette époque, en effet, il n'y avoit point de registres de baptême. Le Czar Pierre Ier obligea, par une ordonnance, tous les curés des paroisses à tenir des registres de naissance et de décès; auparavant, dans les familles nobles, c'étoit le père de famille luy-même qui se chargeoit de ce soin.

On présume cependant que Menchikoff est né dans l'année 1674.

Son père, simple paysan, gagnoit sa vie à vendre des petits pâtés sur la place du *Kremlin* (1) où il avoit établi une échope. Lorsque l'enfant fut arrivé à l'âge de treize ou quatorze ans, on l'envoya par les rues débiter des petits pâtés, qu'il offroit aux amateurs sur un éventaire. Il se tenoit, la plupart du temps, dans la cour du château, par cette bonne raison qu'il y trouvoit une plus grande consommation de sa marchandise que sur les autres places et carrefours de la ville.

Il étoit, à ce qu'on prétend, assez beau garçon dans sa jeunesse (2) et possédoit une humeur enjouée ou, pour dire

(1) Le *Kremlin* est une vaste forteresse, qui contient dans son enceinte, non-seulement le palais impérial, mais aussy plusieurs bâtiments où sont les colléges et juridictions principales de l'empire de Russie.

(2) Il ne luy restoit dans son âge viril aucune trace de cette beauté, et l'on concevoit difficilement qu'elle eût été la cause première de sa fortune.

le vray mot, une humeur polissonne qui le rendoit le jouet des Strélitz, ou soldats de la garde du Czar. Pierre Ier n'étoit, à cette époque, qu'un enfant du même âge que luy ; les espièglerie du petit pâtissier avoient souvent réjoui le jeune prince, qui avoit de fréquentes occasions de le voir par les fenêtres de son appartement.

Un jour qu'il crioit parce qu'un Strélitz lui tiroit les oreilles un peu plus fort que de coutume, le Czar envoya dire au soldat de cesser ses mauvais traitements contre le petit pâtissier, ordonnant qu'on le fît monter près de luy, dans le but de s'en amuser quelques instants. Il parut devant le Czar sans se décontenancer le moins du monde, et répondit à ses questions avec une bouffonnerie si spirituelle que le jeune monarque l'incorpora dans ses pages et luy fit revêtir à l'instant les insignes et le costume de son nouvel office.

Menchikoff, ainsy transformé, parut si aimable aux yeux du Czar qu'il l'attacha au service de sa chambre, et vécut désormais avec luy dans une amitié si étroite qu'on ne balança pas à prétendre que cette amitié n'étoit point de la plus entière pureté. Il faut malheureusement reconnoître que les Russiens ne sont pas au-dessus d'un pareil soupçon (1).

Ce favory devint tellement inséparable de son souverain qu'il l'accompagnoit partout, même au conseil d'État, où il hasardoit quelquefois d'émettre son sentiment d'une ma-

(1) Les habitudes vicieuses auxquelles nous faisons icy allusion sont si peu considérées en Russie comme un crime, que les lois n'édictent aucune peine contre ceux qui s'en rendent coupables. Parmy les soldats seulement, ceux qui sont pris en flagrant délit passent trois fois par les baguettes. Cette punition a été ordonnée par le règlement militaire fait par Pierre Ier, qui luy-même n'étoit pas plus exempt que les autres de ce vice. Il étoit un vray monstre de luxure, et quoique laborieux, il s'abandonnoit parfois, si l'on peut s'exprimer ainsy, à des accès de fureur amoureuse dans lesquels l'âge et le sexe même luy importoient médiocrement.

nière grotesque et comique, certain de complaire à son maître.

Les ministres eux-mêmes, connoissant jusqu'où alloit cet ascendant incroyable, s'en servirent en bien des occasions pour insinuer au prince, naturellement méfiant et obstiné, leurs propres résolutions, ou pour vaincre des répugnances qui, faute de cette ruse, eussent été invincibles.

Menchikoff, quoique illétré (1), étoit né avec de l'esprit naturel et beaucoup de goût pour les grandes choses ; il possédoit surtout le génie de la domination, qui n'est pas donné à tout le monde. A force d'entendre parler gouvernement et raisonner d'affaires politiques, il s'y façonna si bien qu'il parvint, quoique ayant passé l'âge de plaire, aux plus grands honneurs et aux dignités les plus élevées de l'empire de Russie ; il fut successivement créé *Knes* ou prince de l'empire Russien, premier sénateur, feld-maréchal et chevalier *de l'ordre de Saint-André* (2).

La haute idée que le Czar avoit conçue de la capacité de Menchikoff, jointe à la confiance qu'il luy inspiroit, portèrent ce monarque à le constituer régent de l'empire, aussy souvent que ses affaires et son goût naturel pour les voyages le déterminèrent à s'absenter de ses États.

(1) Il ne sçavoit ni lire ni écrire ; toutefois, il avoit appris à signer assez mal son nom. Il cachoit, autant qu'il pouvoit, son ignorance à cet égard, et affectoit, lorsqu'il étoit en public et en société de gens qui ne le connoissoient pas, de tenir et de lire des papiers. Il trouva cependant une grande ressource dans son ignorance, lorsque, étant accusé et convaincu, par la production de ses propres ordres, signés de sa main, d'avoir détourné à son profit des sommes immenses et d'avoir commis, dans un but d'intérêt personnel, une foule de vexations, il allégua, pour son principal moyen de défense, que, ne sachant ny lire ny écrire, il ignoroit le contenu de ces ordres.

(2) L'ordre de Saint-André, fondé par Pierre Ier en 1698, est le grand ordre de Russie, et la faveur seule du maître en ouvre l'entrée. Le premier décoré fut le grand-amiral Golowine, qui, à son tour, en décora l'Empereur, après sa victoire navale sur les Suédois.

Menchikoff profita des avantages de sa position pour acquérir des biens immenses, tant dans son pays qu'au dehors. Il possédoit une si grande et si prodigieuse quantité de terres et de seigneuries dans l'empire de Russie, qu'on y disoit communément qu'il pouvoit aller depuis *Riga*, en Livonie, jusqu'à *Derbend*, en Perse, en couchant toujours dans quelqu'une de ses terres. On comptoit dans l'énumération de ses domaines plus de 150 mille familles de paysans ou esclaves, termes synonymes en langue russienne.

Ce ne fut pas seulement en Russie que Menchikoff acquit des biens et des honneurs. Le crédit qu'il exerçoit sur l'esprit de son maître luy en attira de la part de tous les princes d'Allemagne et du Nord.

L'Empereur Charles VI le fit prince de l'empire Romain et luy donna le duché de Kosel, en Silésie. Les roys de Danemark, de Prusse et de Pologne le nommèrent chevalier de leurs ordres (1) et attachèrent à ces titres des pensions considérables.

Il faut ajouter encore à toutes ces richesses les présents qu'il avoit reçus des uns et des autres, tant en services de vaisselle d'or et d'argent, qu'en bijoux et en pierreries, dans différentes occasions importantes où l'on avoit eu besoin de son ministère auprès du Czar.

L'Empereur finit cependant par ouvrir les yeux. Il fut aysé de luy démontrer que Menchikoff abusoit de son auctorité, et que cette auctorité même étoit un danger. Dès lors, Menchikoff eut à trembler, non-seulement pour sa

(1) Il avoit poussé l'ambition et la vanité jusqu'à aspirer à l'ordre du *Saint-Esprit*. Il fit faire à ce sujet quelques ouvertures à la cour de France; mais, sans dire que cet ordre ne se donnoit qu'à des personnes d'une naissance illustre, on se borna à répondre que sa demande n'auroit aucune chance d'être accueillie, attendu qu'il falloit, pour faire partie de cet ordre, faire profession de la religion catholique romaine.

position, mais aussy pour sa vie ; et, sans le trépas du Czar, qui arriva sur ces entrefaites, il y a gros à parier que le ministre fût descendu dans la tombe avant le souverain.

L'Empereur étant mort sans avoir eu le temps de régler les choses de sa succession, Menchikoff, qui n'avoit pas été dépouillé de ses honneurs et dignités, reprit courage et se sentit délivré d'un lourd fardeau. Il se trouvoit, en qualité de feld-maréchal, à la tête des troupes ; il fit cerner la maison dans laquelle les sénateurs délibéroient à qui l'on déféreroit la couronne. Puis, étant ensuite entré dans cette assemblée, où son rang luy donnoit la première place, il contribua, plus par la violence de ses menaces que par la force de ses raisonnements, à faire monter Catherine sur le trône, — Catherine, son ancienne maîtresse, — espérant la dominer et régner sous son nom. Voicy, au surplus, le récit des faits tels qu'ils se sont passés :

Le grand chancelier et les autres sénateurs n'étoient pas de l'avis de Menchikoff ; ils vouloient qu'on mît sur le trône le petit-fils de Pierre Ier ; mais comme ils se voyoient gênés par les menaces de leur contradicteur, qui avoit la force en main, ils proposèrent de consulter le peuple qui entouroit le palais, attendant la résolution du sénat, et d'ouvrir, à cet effet, une fenêtre de la salle où l'on étoit assemblé. Mais Menchikoff fit aussitôt entrer plusieurs officiers suivis de soldats, qu'il avoit postés exprès dans l'antichambre, et répondit avec le plus grand sang-froid qu'il ne faisoit pas assez chaud pour ouvrir les fenêtres ; qu'au surplus, le seul parti qu'il y eût à prendre étoit de déférer la souveraineté à Catherine et de luy envoyer sur-le-champ une députation, pour l'informer de cette résolution ; ce qui fut exécuté sans que personne osât témoigner la moindre opposition.

L'Impératrice, au début, souffrit patiemment cette influence et toléra cette tutelle ; mais elle s'en débarrassa peu

à peu, témoignant à Menchikoff autant d'éloignement qu'elle luy avoit montré de tendresse autrefois. Celuy-cy ne tarda point à s'apercevoir de ce changement ; mais il n'étoit pas homme à se laisser surprendre par les événements. Tout aussytôt, il noua, par l'intermédiaire du ministre de l'Empereur (1), des intrigues avec la cour de Vienne. Comme s'il eût prévu la mort prochaine de Catherine, il s'occupa dès lors de lui choisir un successeur, s'engageant à donner la couronne au grand-duc de Moscovie, à la condition qu'il épouseroit sa fille.

La mort de l'Impératrice qui eut lieu à un court intervalle, et le rappel du grand-duc de Moscovie, sont de nature, il faut en convenir, à donner raison à ceux qui veulent que Menchikoff n'ayt pas été étranger à ce brusque trépas.

J'ay entendu raconter l'anecdote suivante, qui viendroit à l'appui de l'opinion de ceux qui prétendent que cette princesse a été empoisonnée.

C'étoit pendant la maladie de Catherine ; les médecins avoient ordonné une potion, et Menchikoff s'étoit chargé de l'administrer luy-même à l'illustre malade. A cet effet, il s'empara de la tasse, la garda quelques instants entre ses mains et la présenta ensuite à l'Impératrice.

La Czarine, ne pouvant boire toute la quantité de liqueur que Menchikoff avoit versée, remit le vase à l'une de ses femmes de chambre, nommée madame *Ganna ;* celle-cy but le reste, qu'elle trouva fort mauvais.

(1) Ce ministre étoit le comte de Rabutin, fils du général de Rabutin, François de nation, mort au service de l'Empereur d'Allemagne. Il étoit parent du défunt évêque de Luçon. M. de Rabutin, ministre plénipotentiaire de l'Empereur à la cour de Russie, avoit infiniment d'esprit. J'ay vu plusieurs lettres de luy, écrites en langue françoise, et qui, si elles avoient été imprimées comme celles de son cousin M. de Bussy-Rabutin et celles de madame de Sévigné, auroient fait connoître qu'il n'étoit inférieur ni à l'un ni à l'autre dans le talent épistolaire. Il aymoit les plaisirs et se les refusoit si peu, qu'ils ont abrégé ses jours.

S'étant trouvée fort mal quelques jours après, son mari, qui étoit Italien, soupçonna qu'elle pouvoit avoir été empoisonnée, et luy fit prendre pendant plusieurs jours du contre-poison à l'ayde duquel il la tira d'affaire; mais ce ne fut pas sans peine, car cette dame resta long-temps languissante, et même sa santé ne s'est jamais complétement rétablie.

CHAPITRE VIII.

Avénement de Pierre II. — Célébration des fiançailles de ce prince avec une des filles de Menchikoff. — Le jeune Czar se soustrait à la tutelle de Menchikoff et le fait arrêter. — Le favori disgracié est d'abord envoyé dans ses terres, puis exilé en Sibérie avec sa femme et ses enfants. — Tribulation des exilés durant leur voyage. — Mort de la princesse Menchikoff. — Mauvais traitements qu'ils ont à endurer de la part des autres exilés. — Menchikoff retrouve un de ses anciens aydes de camp. — Confession d'un homme politique.

A peine Catherine eut-elle fermé les yeux que le petit-fils de Pierre Ier, qui, jusqu'à ce jour, avoit été délaissé et disgrâcié, fut proclamé Empereur sous le nom de Pierre II. Le premier soin de Menchikoff, en habile politique, fut d'exagérer auprès du jeune Czar le service qu'il venoit de luy rendre et de luy inspirer de la défiance contre son peuple et contre la cour; il luy dit que sa vie couroit des dangers; il parla de complots possibles, et l'assura que sa personne ne seroit en sûreté que s'il remettoit entre ses mains fidèles la plus grande auctorité possible sous le titre de vicaire général de l'Empire et de généralissime des armées; la patente étoit toute prête, elle fut aussytôt expédiée. Après quoy, Menchikoff procéda, sans perdre de temps, aux fiançailles de sa fille aînée avec le Czar.

La cérémonie fut célébrée sans aucune opposition mani-

feste de la part des sénateurs et autres grands officiers de la couronne. Ils y assistèrent sans oser donner la moindre marque extérieure de mécontentement. Pour parvenir à ce but sans coup férir, il avoit éloigné de l'administration des affaires et de la cour tous ceux des seigneurs russiens qui n'avoient pas bien dissimulé leurs sentiments d'opposition et de répugnance. Il en relégua plusieurs en Sibérie pour des crimes supposés; mais, soit qu'il ne connût pas bien les intentions du prince Dolgorouky et du comte *Ostermann*, qui, par crainte ou pour gagner du temps, faisoient semblant d'approuver ses desseins, soit qu'il ne les crût pas redoutables, il n'entreprit rien contre eux.

Il y a quelqu'apparence de croire qu'il ne les redoutoit pas, car il ne leur parloit jamais qu'en maître absolu. Il conservoit cet air impérieux avec le Czar; il le gênoit dans ses plaisirs même les plus innocents, et ne luy laissoit aucune communication avec les personnes qu'il avoit le plus affectionnées. En un mot, Menchikoff gouvernoit l'empire Russien avec un despotisme mille fois plus tyrannique que n'avoit jamais fait aucun souverain légitime.

Il en étoit arrivé à croire que les mesures et les précautions qu'il avoit prises pour affermir sa puissance n'avoient plus rien à redouter de la part des hommes, et il n'étoit occupé que des préparatifs du mariage de sa fille avec le Czar, lorsqu'il tomba assez dangereusement malade pour faire douter s'il en échapperoit. Pendant ce temps-là, ceux à qui il avoit confié la conduite de son pupille et futur gendre laissèrent un peu plus de liberté au jeune prince.

Ils permirent que la princesse Élisabeth et les jeunes princes Dolgorouky vinssent quelquefois le visiter. Comme ils étoient à peu près de son âge, il trouvoit naturellement plus de goût dans leur conversation que dans les amusements sérieux que Menchikoff luy procuroit.

La familiarité s'établit peu à peu entre eux, au point que le jeune Czar ne pouvoit plus se passer de leur compagnie; mais à peine Menchikoff fut-il rétabli, qu'il recommença à veiller de près sur la conduite et les accointances de son futur gendre; il trouva mauvais qu'on eût permis à la princesse Élisabeth de voir si fréquemment ce jeune monarque, et il fit entendre à cette aimable tante qu'une telle assiduité n'étoit pas dans les convenances, et qu'elle devoit borner ses visites aux jours de cérémonie. Quant aux sentiments d'amitié que le Czar faisoit paroître pour le jeune Ivan Dolgorouky, il n'en prit aucun ombrage, ne supposant pas le père assez hardy pour entreprendre quelqu'aventure, ni le fils assez délié pour inspirer au Czar, naturellement timide, la résolution de s'affranchir de la contrainte dans laquelle on le tenoit.

Menchikoff fut la dupe de sa pénétration en cette circonstance; car, si le père et le fils n'étoient point de grands esprits aventureux, ils avoient toutes les qualités requises pour bien conduire une intrigue concertée par de plus habiles qu'eux. Le comte Ostermann, ministre aussy hardy qu'éclairé, savoit à quoy s'en tenir sur ce sujet. Il n'attendoit qu'une occasion propice pour leur inspirer le dessein de perdre Menchikoff (1), qu'il haïssoit sincèrement, et cette occasion, il crut la trouver dans un voyage que celui-cy fit à *Péterhoff* (2) avec le Czar, en vue des parties de chasse organisées pour le divertissement du jeune prince.

(1) Il étoit payé pour ne pas luy témoigner une tendre amitié; à l'issue d'un conseil où il avoit contrarié l'avis de Menchikoff, celuy-cy le menaça de le faire rouer vif s'il prenoit jamais une telle liberté.

(2) Maison de plaisance du Czar, située à six lieues de Pétersbourg. Les jardins en sont magnifiques, et ont été dessinés sur le modèle de ceux de Versailles, qu'ils auroient certainement surpassés en magnificence si Pierre Ier avoit vécu plus longtemps; la situation du lieu et les eaux naturelles qu'on y trouve en abondance y auroient admirablement contribué.

Sans perdre de temps, Ostermann alla chez tous les sénateurs et principaux officiers des gardes, pour sonder leurs cœurs ; et, comme il rencontra partout des dispositions conformes aux siennes et une haine violente contre la tyrannie de Menchikoff, il leur communiqua son projet et endoctrina séparément chacun d'eux sur ce qu'il y avoit à faire. Il commença ses instructions aux princes Dolgorouky père et fils, en leur faisant entrevoir que, si l'on pouvoit empêcher le mariage prochain du jeune Czar avec la fille de Menchikoff, la nation seroit charmée de luy voir épouser une princesse Dolgorouky.

« Il ne s'agit, dit-il, que d'engager le jeune Czar à s'éloigner secrètement de Péterhoff à l'insçu de notre ennemy ; le sénat, convoqué à cet effet, dans une maison de campagne du grand chancelier *Golowine,* à deux lieues de Péterhorff, attendra le prince, que nous ramènerons à Saint-Pétersbourg. »

Le jeune Dolgorouky, encouragé par son père, se chargea de la commission de leur amener le Czar. Le succès lui étoit d'autant plus facile qu'il couchoit toutes les nuits dans la chambre de Sa Majesté.

Aussytôt qu'il supposa tout le monde endormi, il luy fit la proposition de se rhabiller et de sauter par une fenêtre de son appartement, qui étoit un rez-de-chaussée peu exhaussé. Le Czar, sans balancer, adopta ce projet et s'évada sans que les gardes, en faction à la porte de sa chambre, s'en aperçussent. Il se sauva par les jardins et gagna le chemin, où il étoit attendu par tous les seigneurs et officiers, qui le reconduisirent comme en triomphe à Pétersbourg ; Menchikoff, averti trop tard de l'évasion de son pupille, se hâta de le suivre ; mais ayant trouvé en arrivant toutes les gardes changées et la garnison sous les armes, sans qu'il l'eût ordonné, il courut à son palais pour y prendre conseil de luy-même sur le parti qu'il devoit adopter.

En rentrant, il fut arrêté par un détachement de grena-

diers qui environnoient sa maison. Il demanda la permission d'aller parler au Czar ; mais on luy signifia un ordre de partir dès le lendemain pour sa terre de *Rennebourg* (1) avec toute sa famille. Les officiers sous la garde de qui il étoit le traitèrent ce jour-là avec beaucoup de ménagement ; ils luy dirent qu'il pouvoit emporter ses effets les plus précieux et emmener avec luy telle quantité de domestiques qu'il luy plairoit. Quoiqu'il se doutât bien que c'étoit un piége qu'on luy tendoit, il sortit en plein jour de Pétersbourg dans ses carrosses les plus magnifiques et avec un bagage et une suite si considérables, que sa sortie ressembloit plutôt à un cortége d'ambassadeur qu'à celui d'un prisonnier qu'on conduisoit en exil.

Lorsqu'il fut arrêté de la part du Czar, il dit à l'officier chargé de cette commission :

« Je suis bien criminel, je l'avoue (2), et ce traitement m'est bien dû, mais il ne me vient pas du Czar. »

En traversant les rues de Pétersbourg, il saluoit tout le monde à droite et à gauche, et il apostrophoit, au milieu de la foule du peuple qui étoit accourue de toutes parts, ceux qu'il connoissoit particulièrement, leur disant adieu de manière à faire connoître qu'il n'avoit point l'esprit troublé.

A peine fut-il à deux lieues de Pétersbourg qu'il trouva un autre détachement de soldats. L'officier qui le commandoit lui demanda, de la part du Czar, les cordons des ordres

(1) *Renne ourg* est une terre, avec un château magnifique, située entre le royaume de *Kazan* et la province de *Viatka*. Le prince Menchikoff avoit fait fortifier régulièrement ce château et y avoit établi une foire, où il venoit tous les ans, au mois de juin, des Tartares de toutes les hordes, des Persans, des Cosaques et des Russiens, pour y trafiquer des marchandises de leur pays.

(2) Il faisoit sans doute allusion au crime qu'il avoit commis en empoisonnant la Czarine et en exilant tous les partisans du duc et de la duchesse de Holstein, pour placer Pierre II sur le trône.

de Saint-André, de Saint-Alexandre-Newsky (1), de l'Éléphant, de l'Aigle-Blanc et de l'Aigle-Noir.

« Je m'attendois, » répondit-il d'un grand sang-froid à cet officier, « qu'on me les redemanderoit; je les ay placés à cet effet dans un petit coffre que voilà; vous y trouverez ces marques extérieures de la fausse vanité (2). Si vous, qui êtes chargé de la mission de m'en dépouiller, venez jamais à en être revêtu, apprenez par mon exemple le peu de cas qu'on en doit faire. »

L'officier, après s'être emparé du petit coffre, luy dit que sa commission ne se bornoit pas à luy redemander ses ordres, mais aussy à renvoyer tous les bagages et domestiques qu'il traînoit à sa suite; on le fit descendre de carrosse, ainsy que sa femme et ses enfants, et monter dans de petits charriots qu'on avoit amenés pour les conduire jusqu'à Rennebourg.

« Faites votre devoir, » répondit-il, « je suis préparé à tous événements : plus vous m'ôterez de richesses et moins vous me laisserez d'embarras. Ayez seulement soin de dire de ma part à ceux au profit de qui mes dépouilles tourneront, que je les trouve beaucoup plus à plaindre que moy. »

Ensuite il descendit de sa voiture d'un air délibéré, et dit :

« Je suis beaucoup plus à mon ayse icy qu'en carrosse. »

On le conduisit, dans ce triste équipage, jusqu'à Renne-

(1) L'ordre de Saint-Alexandre-Newsky, qui est le second ordre de Russie, avoit été projeté par Pierre Ier pour consacrer le souvenir de la fondation de Pétersbourg. Mais ce fut à Catherine que fut réservé l'honneur de mettre ce projet à exécution ; le prince Menchikoff fut le premier décoré de cet ordre, le 8 avril 1725. Le cordon est couleur de feu, et se porte de gauche à droite.

(2) Il luy arrivoit quelquefois, dans certains jours de cérémonie, de porter tous ces ordres à la fois. Il ressembloit alors, par la bigarrure de ses cordons qui se croisoient, à une véritable image de confrairie. Toutes les croix de ces cordons étaient garnies de diamants d'un grand prix. On n'a jamais vu un homme si ridiculement magnifique.

bourg, en compagnie de sa femme et de ses enfants, placés dans des charriots séparés. Ce n'étoit que par hasard qu'il les voyoit, et on ne luy laissoit point la liberté de s'entretenir avec eux toutes les fois qu'il le voulait; mais, quand il en trouvoit fortuitement l'occasion, il ne manquoit pas de les encourager par des discours aussy chrétiens qu'héroïques, à soutenir leurs infortunes, dont le poids, leur répétoit-il souvent, étoit plus aysé à supporter que le fardeau de la puissance.

Quoiqu'il y ait une distance d'environ cent cinquante lieues entre la ville de Moscow, où le Czar faisoit alors sa résidence, et le château de Rennebourg, où Menchikoff étoit prisonnier, ses ennemys le croyoient encore trop près du Czar pour n'avoir plus rien à appréhender de ses intrigues. C'est pourquoy ils résolurent de l'envoyer à plus de quinze cents lieues, dans un désert nommé *Iakoutsk*, à l'extrémité de la Sibérie.

Il y fut transféré avec sa femme et ses enfants, et huit domestiques qu'on leur laissa pour les servir dans l'exil.

La princesse Menchikoff (1), dans le plus grand éclat de sa jeunesse et de sa fortune, s'étoit toujours rendue recommandable par ses vertus, sa douceur, sa piété et les chari-

(1) Elle étoit d'une famille très-noble en Russie; elle se nommoit *Arsénikoff* et étoit parfaitement belle. En revanche, elle avoit une sœur d'une laideur proverbiale, et sur laquelle j'ay entendu raconter l'anecdote suivante.

Cette sœur, qu'on nommoit *Barbara*, étoit aussy spirituelle qu'elle étoit laide et méchante. Un jour, le Czar Pierre Ier, la considérant attentivement, luy dit d'un air de compassion : « Tu es si laide que je ne pense pas que personne se soit jamais avisé de t'aimer; comme je ne me plais que dans les choses extraordinaires, je veux te faire la charité de te caresser en sortant de table, afin que tu ne meures pas sans avoir étrenné. » Il le fit effectivement, et, après s'être exécuté de bonne grâce, il luy dit : « Quoique la modestie s'oppose à ce qu'on publie ses bonnes actions, je crois qu'il n'y aura point de vanité à proclamer la charité que je viens de te faire. Mon exemple sera peut-être suivi par d'autres, parce qu'il n'est pas juste que tu chômes par le malheur que tu as d'être laide. »

tés immenses qu'elle avait faites aux pauvres. Elle mourut sur le chemin, entre Rennebourg et Kazan, où elle fut enterrée. Son mari luy tint lieu de prêtre dans son agonie, et témoigna plus de sensibilité à cette perte qu'il n'avoit fait à celle de sa liberté, et à la privation de tous ses biens et honneurs. Il ne se laissa pourtant pas abattre, et continua sa route par eau, de *Kazan* jusqu'à *Tobolsk,* capitale de la Sibérie, où tout le peuple, prévenu de son arrivée, attendoit avec impatience cet homme qui, naguère encore, faisoit trembler tout l'empire de Russie.

Au moment où il débarquoit sur la rive, deux seigneurs, qu'il avoit, au temps de sa puissance, relégués à Tobolsk, l'abordèrent et l'accablèrent d'injures. Menchikoff les reconnut, et, tout en continuant son chemin, il dit à l'un d'eux :

« Puisque tu n'as pas d'autre vengeance à tirer d'un ennemy que de le charger de paroles outrageantes, donne-toy cette satisfaction; pour moy, je t'écouteray sans haine comme sans ressentiment ; si je t'ay sacrifié à ma politique, c'est que je te sçavois beaucoup de mérite et de fierté. J'ay vu en toy un obstacle à mes desseins, et je t'ay brisé. Tu en aurois fait autant à ma place. Ce sont là les nécessités de la politique. »

Puis, se tournant vers l'autre seigneur :

« Quant à toy, dit-il, j'ignorois même que tu fusses proscrit, n'ayant aucun motif personnel de t'en vouloir. Si tu as été exilé, c'est par suite de quelque machination secrète, où l'on a abusé de mon nom. Comme je ne te voyois plus, je supposois que tu étois mort ou en voyage ; voilà la vérité. Mais si les outrages que tu me prodigues sont un adoucissement à tes maux, continue ; je suis loin de m'y opposer. »

Il arriva qu'un troisième exilé, animé du même esprit

d'hostilité, perça la foule et ramassa de la boue qu'il jeta au visage du jeune prince Menchikoff et de ses sœurs. Aussytôt Menchikoff l'apostropha en ces termes :

« Ton action est infâme et stupide. Si tu as quelque vengeance à exercer, exerce-la contre moy, et non contre ces malheureux enfants. Leur père a bien pu être coupable; mais eux, il sont innocents »

Dans le court séjour qu'on luy laissa faire à Tobolsk, il se préoccupa activement de pourvoir aux moyens d'adoucir la misère à laquelle sa famille alloit être exposée dans l'affreux désert où l'on devoit la conduire. Le vice-roy de Sibérie luy avoit envoyé dans sa prison une somme de cinq cents roubles que le Czar avoit ordonné qu'on luy payât pour sa subsistance et celle des siens. Menchikoff fit observer que cette libéralité luy devenoit assez inutile dans un pays où il luy seroit impossible d'en faire usage, et demanda qu'on luy permît de l'employer à Tobolsk, en acquisitions nécessaires. Sa requête luy ayant été accordée, il acheta une hache et d'autres instruments propres à abattre le bois et à travailler la terre ; il fit provision de toute sorte de graines pour semer, de filets pour pêcher et enfin d'une grande quantité de viandes et de poissons salés pour sa subsistance. Ce qui luy resta d'argent fut distribué par son ordre aux pauvres de Tobolsk.

De cette capitale de la Sibérie il fut transféré jusqu'à *Iakoutsk,* luy et ses enfants, sur un petit charriot découvert, traîné tantôt par un seul cheval et tantôt par des chiens. On luy avoit ôté, avant son départ de Rennebourg, ses habits ordinaires, à la place desquels on luy donna des vêtements de paysan. Ses enfants furent traités de la même façon ; ils étoient couverts de pelisses et de bonnets de peaux de mouton, avec des habits et robes de bure sous leurs pelisses. Le voyage dura cinq mois, pendant lesquels ils furent

continuellement exposés à toutes les injures de l'air et à toutes les rigueurs du climat.

Un jour, pendant une halte dans la cabane d'un pauvre Sibérien, un officier, qui revenoit du *Kamtschatka,* entra, luy aussy, par hasard, dans cette même cabane ; il avoit été envoyé, sous le règne de Pierre Ier, pour exécuter une commission qui concernoit l'entreprise du capitaine *Behring* et les découvertes que ce navigateur étoit chargé de faire du côté de la mer d'*Amar* (1).

Cet officier, qui avoit été antérieurement ayde-de-camp du prince Menchikoff, ignoroit complétement la disgrâce de son ancien général.

Menchikoff l'ayant reconnu et appelé par son nom, l'officier lui demanda par quelle aventure il étoit connu de luy et qui il étoit ; le prince luy répliqua :

— Est-ce que tu ne connois pas Alexandre ?

— Quel Alexandre? répondit brusquement l'officier.

— Alexandre Menchikoff.

— Oui, reprit l'officier, je le connois et dois le connoître parfaitement ; j'ay servi sous ses ordres.

— Eh bien ! il est devant tes yeux, luy dit Menchikoff.

L'officier, trouvant la chose trop incroyable, le considéra comme un paysan dont l'esprit étoit égaré et ne tint aucun compte de ses paroles. Alors Menchikoff le prit par la main et le conduisit jusqu'à la lucarne par où la cabane recevoit le jour.

(1) *Behring* étoit Danois de nation et capitaine au service de Pierre Ier, qui l'envoya au Kamtschatka pour reconnoître les côtes de la mer dite d'*Amar* et y faire construire des bâtiments propres à la découverte des côtes maritimes de ce point-là. La mission confiée à Behring avoit encore pour objet de rechercher si les terres placées au delà du Kamtschatka sont attenantes à l'Asie ou à l'Amérique, et s'il y a, ainsy que l'ont prétendu plusieurs navigateurs, un passage de la mer Glaciale à la mer du Nord.

— Regarde-moy bien, luy dit-il, et rappelle-toi les traits de ton ancien général.

L'officier, après l'avoir examiné attentivement pendant quelque temps, croyant enfin le reconnoître, s'écria d'un ton plein de surprise :

— Eh! mon prince, par quelle aventure Votre Altesse est-elle dans l'état déplorable où je la vois?

— Supprime ces mots de *prince* et d'*altesse*, interrompit Menchikoff, je ne suis plus qu'un misérable paysan tel que je suis né. Dieu, qui m'avoit élevé au faîte de la vanité humaine, m'a fait redescendre à ma première condition.

L'officier, qui n'étoit rien moins que persuadé, ayant aperçu dans le coin de la cabane un jeune paysan occupé à raccommoder avec des cordes la semelle de ses bottes en lambeaux, luy demanda à voix basse s'il connoissoit cet homme.

— Oui, luy répondit le jeune homme, c'est Alexandre, mon père. Est-ce que tu veux aussy nous méconnoître dans notre disgrâce, toy qui as si souvent et si longtemps mangé notre pain?

Le père, entendant parler son fils de cette sorte, luy imposa silence, et s'adressant à l'officier :

— Frère (1), dit-il, pardonne à un enfant malheureux son humeur chagrine. Ce jeune homme est effectivement mon fils, que tu as si souvent fait sauter sur tes genoux; voilà mes filles, ajouta-t-il en luy montrant deux jeunes

(1) La langue russienne a des expressions tout à fait charitables. Quand on s'adresse à une personne d'un âge au-dessus du sien, on l'appelle communément *batuschka* ou *mathouschka*, ce qui veut dire, en françois, *mon père* ou *ma mère ;* et, quand on parle à une personne du même âge, on l'appelle *bratt* ou *bratetz*, qui veut dire *frère*. On se sert de ces expressions même dans les conversations qui ont lieu entre gens ne se connaissant pas. Le mot *poli-te pous* et l'usage des pluriels ont commencé à s'introduire à la cour de Russie sous le règne d'*Anne Iwanowna*. Anciennement, il étoit reçu qu'on se tutoyoit de l'inférieur au supérieur.

paysannes couchées par terre et trempant du pain bis dans une écuelle de bois pleine de lait. L'aînée a eu l'honneur d'être fiancée à l'Empereur Pierre II.

L'officier, à ce mot de Pierre II, parut interdit. Menchikoff, à qui ce mouvement de surprise n'avoit point échappé, poursuivit :

— Mon discours te bouleverse, parce que tu n'es pas au courant des événements qui se sont succédé dans notre Empire depuis trois ans et que tu en es éloigné d'environ 2,500 lieues; mais ta surprise cessera dès que tu en auras été informé.

Et, sans désemparer, il le mit au courant de tout ce qui s'est passé en Russie depuis 1725 jusqu'à 1728, luy dévoilant, les uns après les autres, les événements contenus dans les chapitres qui précèdent, disant le rôle qu'il y avoit joué, la part qu'il y avoit prise et se jugeant luy-même avec une grande sévérité.

Lorsqu'il eut terminé son récit, il montra à l'ayde-de-camp ses enfants qui dormoient sur le plancher, et, ne pouvant retenir ses larmes :

— Voilà, dit-il, l'unique objet de mon tourment, la seule cause de mes douleurs. Je suis à présent aussy pauvre que j'ay été riche, mais je ne regrette point ma fortune perduc. Je suis né paysan, je mourray paysan ; la pauvreté n'a rien qui m'effraye. Ma liberté même, je ne la regrette point davantage. Ma vie n'a pas été exempte de fautes, et je considère ma misère présente comme une juste expiation de mes erreurs passées. Mais ces innocentes créatures, quels crimes ont-elles commis? Pourquoy les avoir enveloppées dans ma disgrâce? Aussy, dans le fond de mon âme, j'espère que Dieu, toujours équitable, permettra que mes enfants revoient leur patrie; ils y rentreront, éclairés par l'expérience et sachant se contenter de leur position, si humble

que le ciel la leur fasse. N'est-ce pas mon ambition insatiable qui a été la source des maux que j'endure à présent? Nous allons nous quitter pour ne jamais nous revoir sans doute. Lorsque tu auras l'honneur d'être reçu par l'Empereur, raconte-luy comment tu m'as trouvé; assure-le que je ne maudis point sa justice, et dis-luy que je jouis présentement d'une liberté d'esprit et d'une tranquillité de conscience que je ne soupçonnois point au temps de mes prospérités.

On peut juger si l'auditeur de Menchikoff fut saisi d'étonnement en l'entendant s'exprimer ainsy. Il fallut que les soldats de l'escorte luy confirmassent tous ces faits pour qu'il leur prêtât une foy complète.

Au moment de se séparer de son ancien général, et quand il le vit remonter dans son misérable charriot, l'officier se sentit fortement ému, et il ne put s'empêcher d'admirer une telle résignation dans de si grands malheurs.

CHAPITRE IX.

Arrivée des exilés à *Iakoutsk*. — La fille aînée de Menchikoff meurt de la petite vérole. — Mort de Menchikoff. — Ses conseils à ses enfants et détails touchants sur ses derniers moments. — Rencontre des enfants de Menchikoff avec les *Dolgorouky*, également exilés. — La famille Menchikoff est graciée et rappelée en Russie; elle rentre en faveur près de la Czarine, qui luy rend une partie de ses biens. — Conclusion.

A peine fut-il arrivé au lieu de son exil, Menchikoff ne songea qu'aux moyens d'en adoucir la rigueur : il fit abattre des bois propres à bâtir une maison plus commode que la cabane sibérienne qu'on luy avoit assignée pour logement. Non-seulement il y employa les huit paysans qu'on lui avoit permis d'emmener avec luy, mais aussi il mit luy-même la main à l'œuvre, en travaillant de la hache comme les autres. Il commença par la construction d'une chapelle (1), à la suite de laquelle il ajouta un vestibule et quatre chambres, dans l'une desquelles il logeoit avec son fils. Ses filles étoient

(1) Ce n'étoit pas une nouveauté pour le prince Menchikoff que de commencer un édifice par une chapelle. Au milieu des désordres de sa vie et des crimes que son ambition et sa cupidité le portèrent à commettre, il n'a jamais manqué, en faisant l'acquisition de quelque terrain ou domaine, d'y faire bâtir premièrement une église, et ensuyte une maison ou palais. Cela justifie le proverbe espagnol : *No ay preta ni ladron, que no tenga ser devocion.*

dans la seconde. Il mit les paysans dans la troisième, la quatrième servoit à renfermer des provisions. La fille aînée, qui avoit été fiancée avec le czar Pierre II, avoit soin, conjointement avec son esclave, d'apprêter la nourriture de la petite colonie. La cadette, qui est aujourd'huy mariée avec M. de Biron, duc de Courlande (1), raccommodoit les hardes, lavoit et blanchissoit le linge, et étoit aydée dans ce travail par un esclave.

Un amy charitable, dont ni Menchikoff, ni ses enfants n'ont jamais sçu le nom, parvint à leur envoyer de Tobolsk un taureau, quatre vaches pleines et des volailles de toute espèce, avec lesquelles il forma une bonne basse-cour. Il fit aussi un jardin suffisant pour entretenir sa famille de légumes pendant tout le cours de l'année. Il obligeoit les gens de sa maison à assister tous les jours à la prière, qui se faisoit régulièrement le matin, à midi et à minuit, dans sa chapelle.

Menchikoff avoit déjà passé six mois sans témoigner aucune inquiétude d'esprit, lorsque ses enfants furent attaqués de

(1) De Villebois semble partager l'erreur communément accréditée à cette époque, relativement à ce personnage.

Biren (et non Biron), duc de Courlande, né en 1687, mort en 1772, était fils d'un paysan courlandais. Ayant sçu se faire aimer d'Anne, duchesse de Courlande, il devint tout-puissant lorsque cette princesse monta sur le trône de Russie (1730). Il exila ou fit périr dans les supplices tous ceux qui lui faisaient ombrage, et se fit élire duc de Courlande, malgré la vive opposition de la noblesse de cette province. A la mort de l'Impératrice, il fut reconnu régent de l'Empire (1740); mais un complot tramé par le maréchal *Munich* lui fit perdre le pouvoir et le fit exiler en Sibérie. Élisabeth le rappela l'année suivante et Catherine II lui rendit son duché de Courlande, qu'il conserva depuis, et résigna à son fils en 1766.

Pendant sa faveur, il gouverna avec cruauté, mais aussi avec force et avec gloire. Par une vanité ridicule, et pour faire perdre la trace de la bassesse de son extraction, il se faisait appeler *de Biron*, et portait les armes de cette illustre famille de France.

Nous pensons qu'il est question ici de *Pierre Bühren* ou *Biren*, duc de Courlande, fils de celui dont nous venons de retracer sommairement la biographie. (*Note de l'éditeur.*)

la petite-vérole. Sa fille aînée fut la première atteinte ; à défaut de médecin et de prêtre, il luy tint lieu de l'un et de l'autre, et, après avoir vainement employé les remèdes qu'il croyoit convenables pour la guérir, il l'exhorta à la mort avec un courage aussy chrétien qu'héroïque.

Elle luy répondit que, bien loin d'être effrayée du passage de cette vie à l'autre, elle désiroit que ce moment arrivât le plus tôt possible. Le Ciel exauça sa prière ; elle expira entre les bras de son père, qui n'en témoigna sa douleur qu'en tenant son visage collé pendant une minute sur celui de sa fille ; puis se tournant vers ses autres enfants, il leur dit :

« Apprenez, par l'exemple de votre sœur, à mourir sans regretter les choses de ce monde. »

Ensuite il entonna et chanta, avec les gens de la maison, les prières que, selon le rit grec, on a coutume de réciter pour les morts. Lorsque vingt-quatre heures furent écoulées, il la fit enlever du grabat où elle étoit morte et transférer à la chapelle, où elle fut inhumée en sa présence.

Le frère et la sœur de cette infortunée princesse ne tardèrent pas à être attaqués à leur tour de cette terrible maladie. Menchikoff les soigna avec tant de zèle, de persévérance et de courage, qu'on peut dire qu'il les arracha à la mort. Mais, à peine furent-ils hors de danger, que le malheureux père, épuisé de fatigue et miné par la douleur, fut pris d'une fièvre qui le mit en peu de temps à la dernière extrémité.

Un jour, se sentant au plus bas, il appela ses enfants et leur dit avec une tranquillité parfaite :

« Je touche à ma dernière heure : la mort n'auroit rien que de consolant pour moy, si, en paroissant devant Dieu, je n'avois à luy rendre compte que du temps que j'ay passé

dans cet exil. La raison et la religion, que j'ay négligées dans ma prospérité, m'ont appris que si la justice de Dieu est infinie, sa miséricorde, en qui j'espère, ne l'est pas moins. Je me séparerois du monde et de vous bien plus tranquille si je n'avois donné que des exemples de vertu. Vos cœurs, exempts jusqu'à présent de la corruption, sont encore dans un état d'innocence que vous conserverez mieux au milieu de ces déserts qu'à la cour. Si vous y retournez jamais, ne vous souvenez que des exemples que je vous ay donnés dans ce séjour (1). Mes forces s'en vont; approchez, mes enfants, que je vous donne ma bénédiction. »

Il voulut allonger la main, mais au même instant sa tête retomba sur son épaule, et il luy prit une légère convulsion dans laquelle il expira. Ses enfants le firent enterrer dans la chapelle, à côté de sa fille, suivant le désir qu'il en avoit témoigné plusieurs fois pendant les derniers jours de sa vie.

Après la mort du prince Menchikoff, l'officier sous la garde de qui on avoit mis ces infortunés fut le premier, poussé par un sentiment de compassion, à diriger ces enfants dans la manière la plus avantageuse de faire valoir l'établissement commencé par leur père; il leur accorda un peu plus de liberté qu'ils n'en avoient auparavant, et leur permit, outre quelques promenades, d'aller de temps à autre entendre l'office divin à *Iakoutsk*.

Dans une de ces excursions, la princesse Menchikoff aperçut, en passant près d'une cabane sibérienne, un homme dont la tête se montroit à travers la lucarne de cette cabane; elle n'y fit pas grande attention, le prenant pour un pauvre paysan moscovite, eu égard à sa longue barbe et à la forme de son bonnet. Elle observa pourtant que cet

(1) Depuis que la princesse Menchikoff, aujourd'huy madame de Biron, est revenue à la cour, elle a avoué à une amye qu'elle avoit eu souvent occasion de se ressouvenir de ces dernières paroles de son père.

homme, en la voyant de près, avoit donné tout d'un coup des marques de surprise dont elle ignoroit le motif. A son retour de l'église, ayant pris le même chemin, elle trouva le même homme dans la même attitude; mais elle s'empressa de hâter le pas et s'éloigna rapidement, présumant avec raison qu'il y avoit autre chose que du hasard dans cette double rencontre.

La jeune fille ne se trompoit point. Le prétendu paysan étoit le prince *Dolgorouky,* par qui elle avoit été reconnue et qui, croyant aussy avoir été reconnu par elle, soupçonna qu'elle ne s'étoit un peu détournée de sa route que pour éviter tout entretien avec l'auteur des désastres de sa famille. Il l'appela néanmoins par son nom. Surprise de s'entendre nommer dans un pareil endroit, elle revint sur ses pas, considéra Dolgorouky, et, ne le reconnoissant point davantage, elle voulut continuer son chemin.

— Princesse, pourquoy me fuyez-vous? s'écria Dolgorouky; doit-on conserver de l'inimitié dans les lieux et dans l'état où nous sommes?

Ces paroles excitèrent la curiosité de la jeune princesse; elle s'approcha du prétendu paysan.

— Qui es-tu? luy dit-elle, et quelle raison puis-je avoir de te haïr?

— Est-ce que tu ne me connois pas? reprit le paysan.

— Non, répliqua-t-elle.

— Je suis le prince Dolgorouky.

A ce nom, surprise, interdite, elle s'approcha tout à fait de la cabane.

— Effectivement, dit-elle, c'est bien luy! Depuis quand et par quelle offense envers Dieu et le Czar es-tu icy?

— Il n'est plus question du Czar, répondit Dolgorouky; il est mort huit jours après avoir été fiancé avec ma fille, que voilà mourante et étendue sur un banc. Tu parois

surprise; est-ce que tu ignores toutes ces particularités?

— Hé! comment, répondit la princesse Menchikoff, comment veux-tu qu'au milieu de ces déserts, où l'on ne nous laisse de communication avec qui que ce soit, nous soyons informés de ce qui se passe si loin de nous?

— Oui, poursuivit Dolgorouky, Pierre II est mort. Son trône est occupé aujourd'huy par une femme que nous y avons placée contre les loix de l'Etat, et par la seule raison que, la croyant d'un tout autre caractère, nous nous promettions de vivre sous son règne plus heureux que sous ceux de ses prédécesseurs et des véritables héritiers de la couronne. Mais comme nous nous sommes trompés! A peine couronnée, nous n'avons trouvé en elle qu'un monstre de cruauté. Dans le but d'affermir sa puissance, elle nous a exilés pour des crimes imaginaires, espérant sans doute que nous ne supporterions pas les rigueurs de notre sort. Pendant tout le voyage, on nous a traités comme les plus infâmes scélérats; on nous a laissés manquer du nécessaire, et nous en manquons encore. J'ay perdu ma femme en chemin, et ma fille se meurt; mais j'espère, malgré la misère où je suis, vivre encore assez longtemps pour voir, à son tour, en ce lieu, à cette place, cette femme, un monstre qui sacrifie les plus illustres familles de la Russie à l'ambition et à l'avarice de trois ou quatre brigands étrangers, ses amants et ses complices.

Quand la princesse Menchikoff vit que Dolgorouky entroit dans une telle fureur qu'il ne se connoissoit plus et sembloit ne plus se posséder, elle se retira au plus vite et regagna sa maison. Là, en présence de son frère et de l'officier à la garde duquel ils étoient confiés, elle raconta la rencontre incroyable qu'elle venoit de faire et les étranges nouvelles qu'elle avoit apprises.

Toujours animé d'un esprit de vengeance contre les Dol-

gorouky, le jeune Menchikoff écouta avec un grand plaisir le récit des revers essuyés par ses ennemys, et blâma sa sœur de ce que, au lieu de s'enfuir avec tant de précipitation, elle n'étoit pas restée plus longtemps, afin d'en apprendre davantage, et ensuite luy cracher au visage (1) comme il le méritoit. Ayant ajouté, dans la chaleur de son discours, qu'il n'en seroit pas quitte à si bon marché s'il trouvoit l'occasion de le rencontrer, cet emportement luy attira une réprimande de la part de l'officier, leur gardien.

« Souvenez-vous, luy dit-il, des sentiments qui remplissoient l'âme de votre père. Il n'a cessé de vous prêcher l'oubli des injures. Vous luy avez juré, à son lit de mort, que vous pardonneriez à vos ennemys ; ne manquez pas à votre serment. D'ailleurs, ajouta-t-il, si vous persévériez dans vos desseins de vengeance, je me verrois forcé de vous reprendre la liberté que je vous ay donnée. »

Ce fut peu de temps après cette rencontre que la Czarine *Anne Iwanowna,* prenant en pitié les malheurs et l'innocence de ces deux jeunes gens, leur accorda grâce pleine et entière. A peine eurent-ils appris cette heureuse nouvelle, ils coururent à l'église d'Iakoutsk pour élever leur âme à Dieu et remercier la Providence. Au retour de l'église, ils aperçurent Dolgorouky, et firent comme s'ils ne l'avoient pas vu. Mais celuy-cy les supplia de vouloir bien s'arrêter un instant.

— Puisqu'on vous laisse une liberté qui m'est refusée, leur dit-il, approchez-vous et consolons-nous les uns les autres par la conformité de notre sort et par le récit mutuel de nos malheurs.

Le jeune prince s'approcha en effet et luy répondit :

(1) J'ay dit ailleurs que cette expression, qui a mauvaise grâce en françois, est très-commune parmy les Russiens, même les plus qualifiés, pour marquer le mépris qu'ils font de certaines personnes.

— J'avoue que je conservois encore de la rancune contre toy; mais, en te voyant dans un état si misérable, je sens tout principe de haine s'éteindre en mon cœur et je te pardonne, comme mon père t'a pardonné. C'est peut-être au sacrifice qu'il a fait à Dieu de ses peines que nous sommes redevables de notre liberté et de notre rappel à la cour.

— Vous avez donc la permission d'y retourner? luy dit le prince Dolgorouky, très-étonné, et en poussant un soupir.

— Oui, répondit Menchikoff, et, pour qu'on ne nous y fasse pas un crime de l'entretien que nous avons avec toy, tu ne trouveras pas mauvais que nous nous retirions.

— Quand partez-vous? reprit Dolgorouky.

— Demain, dit Menchikoff, accompagnés d'un officier qui, en nous apportant notre grâce, nous a amené, pour nous en retourner, des voitures un peu plus commodes que celles dans lesquelles nous sommes venus.

— Adieu donc, répliqua Dolgorouky, oubliez tous les sujets d'inimitié que vous pouvez avoir contre moy; songez quelquefois aux malheureux que vous laissez icy et que vous ne verrez plus. Privés de toutes les nécessités de la vie, nous commençons à succomber sous le poids de notre misère. Je ne dis rien qui soit au-dessous de la vérité, et si vous en doutez, regardez mon fils, ma fille et ma bru étendus sur des planches, et accablés de maladies qui ne leur laissent pas la force de se lever. Ne leur refusez pas la consolation de recevoir vos adieux.

Menchikoff et sa sœur ne purent voir ce triste spectacle sans être émus; ils dirent à Dolgorouky qu'ils ne pouvoient, sans se rendre criminels, parler en sa faveur dans le pays où ils alloient, mais qu'ils luy procureroient dans celuy qu'ils quittoient tout le soulagement dont ils étoient capables en luy faisant présent de l'habitation que leur père et eux y avoient établie.

— Elle est commode, luy dirent-ils, et bien pourvue de bestiaux, volailles et autres provisions qui nous ont été envoyés par des amys inconnus. Reçois-les d'aussy bon cœur que nous te les abandonnons; tu peux dès demain en prendre possession, car nous partirons de grand matin.

Effectivement ils se mirent en route le lendemain de très-bonne heure pour Tobolsk, capitale de la Sibérie. Il ne leur arriva sur la route rien qui mérite d'être rapporté, si ce n'est qu'ils gardèrent leurs habits de paysans (1) depuis Iakoutsk jusqu'à Tobolsk. A Moscow, on eut peine à les reconnaître tant on les trouva changés de toute manière (2).

La Czarine les reçut avec des démonstrations de plaisir et de bonté; elle s'attacha la princesse Menchikoff en qualité de demoiselle d'honneur, et la maria ensuite avec M. de Biron, fils de M. de Biron, grand chambellan de Russie et depuis duc de Courlande.

Dans l'inventaire des biens et papiers du feu prince Menchikoff, on avoit appris qu'il avoit des sommes considérables dans les banques d'Amsterdam et de Venise. Le ministère russien avoit fait plusieurs tentatives pour retirer ces sommes, mais les directeurs de ces banques, inviolablement attachés aux usages de leur pays, refusèrent toujours de se dessaisir de l'argent appartenant au prince Menchikoff, jusqu'à ce qu'ils fussent certains que ce prince ou ses héritiers étoient en liberté et maîtres d'en disposer. On prétend que cet argent, qui se montoit à plus de cinq cent

(1) La princesse Menchikoff, aujourd'huy madame de Biron, a conservé longtemps bien précieusement cet habit dans le fond d'un magnifique coffre, et le visitoit une fois par semaine.

(2) Ils n'étoient presque plus reconnoissables, tant le garçon que la fille. Ils avoient crû de près d'un demi-pied, et leurs traits avoient changé à proportion de leur taille. Il ne s'étoit pas fait un moindre changement dans leur caractère. Avant leur infortune, ils étoient vains et impérieux, et je doute qu'on puisse trouver aujourd'huy des gens qui aient plus d'affabilité et de modestie.

mille roubles, a servi pour la dot de madame de Biron et que c'est à cette circonstance que le jeune prince Menchikoff a dû la place de capitaine-lieutenant des gardes de la Czarine. On luy restitua d'ailleurs la cinquantième partie des biens que son père possédoit en fonds de terre.

Quiconque n'aura pas une parfaite connaissance des événements surprenants accomplis en Russie sous le règne de Pierre I^er^, prendra cet écrit pour un roman fait à plaisir et non pour une histoire sérieuse. Cependant on a eu le soin de n'y énoncer aucun fait qui ne soyt scrupuleusement vérifié; et quant aux conversations, elles sont le résumé fidèle des paroles prononcées par les personnages eux-mêmes.

Celuy qui écrit ces pages les écrit pour luy et pour quelques amys. Si jamais elles voient le jour, si elles tombent sous les yeux du public, le lecteur est prié de se souvenir qu'elles sont l'œuvre d'un soldat plus habile à manier l'épée que la plume. — Impartialité et vérité, voilà leur seul mérite.

FIN.

NOTES

ET ADDITIONS.

PAGE 15. — A l'avénement de Pierre Ier, la Russie se trouvait, sous le rapport militaire, au point où la France en était sous Louis XI, c'est-à-dire qu'elle ne possédait point d'armée permanente proprement dite. L'organisation quasi féodale de la Russie aux temps antérieurs à cette époque, et les liens de vasselage qui existaient entre *les boyards* et les Grands-Princes, permettaient à ceux-ci d'exiger le service militaire des nobles, quand ils avaient quelques guerres à entreprendre ou à soutenir. Les nobles s'acquittaient de cette redevance féodale, en armant et en équipant à leurs frais une partie de leurs serfs, lesquels rejoignaient leurs foyers à la fin de la campagne, lorsqu'ils ne devançaient pas ce terme par la désertion. *Ivan IV Vasiliéwitch,* ou *le Terrible,* dont le caractère et la conduite politique se rapprochent à beaucoup d'égards de notre Louis XI, voulut s'affranchir de la dépendance où le tenait une noblesse arrogante; il créa, à cet effet, la milice des *Streltzy*, c'est-à-dire *tireurs,* dont nous avons fait *Strélitz*. Il arma ce corps d'armes à feu et le porta successivement à quarante mille hommes, avec lesquels il fit la conquête des royaumes de Kazan et d'Astrakhan.

L'organisation de cette milice et les priviléges nombreux dont elle jouissait la rendirent bientôt redoutable aux Czars, qui finirent

par tomber dans sa dépendance absolue. — (Voyez Lévesque, *Histoire de Russie et des principales nations de l'Empire russe*, 4e éd., publiée par *Malte-Brun* et *Depping*.)

Page 13 (*note* 1). — *Lévesque* est le premier et pour ainsi dire le seul historien qui ait osé raconter les détails hideux de ces cruautés. Nous extrayons le passage suivant de son récit; ainsi qu'on le verra, il ne diffère pas essentiellement de celui de Villebois :

« Le jour de la sixième exécution fut remarquable par le nombre « des victimes et par la qualité des exécuteurs. Au lieu de billots, « on avait étendu, sur la place, de longues poutres, sur lesquelles « trois cent trente rebelles eurent la tête tranchée. Tous étaient de « l'ordre de la noblesse, et tous furent frappés par des mains no- « bles. Les grands qui avaient assisté au jugement furent obligés « d'exécuter eux-mêmes la sentence qu'ils avaient prononcée. « (*Lefort* et *Blumberg* furent les seuls qui refusèrent d'y prendre « part, en s'excusant sur les usages de leur nation.) *Romodanowsky*, « autrefois commandant des quatre régiments rebelles, frappa « quatre des coupables. *Menchikoff* se glorifiait d'avoir abattu, plus « adroitement que les autres, un plus grand nombre de têtes; « chacun des boyards et des grands eut sa victime. »

La relation que donne *Rulhière* de cette exécution, quoique moins détaillée, n'en est pas moins conforme à celle de Lévesque.

Mais que dire de l'incroyable partialité dont fait preuve, à chaque page, l'auteur du *Dictionnaire philosophique*, dans sa soi-disant *Histoire de la Russie et de Pierre le Grand*, histoire qu'il convient du reste très-ingénument avoir écrite par ordre et pour le compte de l'impératrice *Élisabeth*, d'après des notes et des renseignements que cette princesse lui avait expédiés de Saint-Pétersbourg?

O Villebois, comment eussiez-vous donc jugé M. de Voltaire, vous qui malmenez si rudement le baron *Iwan Nestezuranoy!* Et cependant, quelle distance entre l'écrivain russe et le panégyriste français! Le premier a beau dissimuler la vérité, on la soupçonne, on la devine sous les gazes dont il la recouvre. Quant à l'autre, il l'enterre sous une telle avalanche de flatteries et de mensonges, qu'elle disparaît complétement.

En effet, Voltaire s'ingénie avec un soin minutieux à dissimuler

ou tout au moins à atténuer les traits odieux qui caractérisent son héros, auquel ces sauvages exécutions auraient dû mériter, aux yeux de la postérité, le surnom de *Tibère du Nord:* mais que de flagrantes contradictions entre l'appréciation de ces faits dans l'*Histoire de Pierre Ier* et le jugement qu'il porte sur le même homme dans sa correspondance et dans quelques-uns de ses autres ouvrages, notamment dans l'*Histoire de Charles XII!*

On lit dans les Mémoires de *Printz,* grand maréchal de la cour de Prusse, ambassadeur près du Czar à l'époque où eurent lieu ces massacres, que, dans un grand repas donné par Pierre Ier, ce monarque fit amener des prisons une vingtaine de Strélitz, et qu'à chaque verre qu'il vida, il abattit une tête. Il proposa à l'ambassadeur d'exercer son adresse de la même manière. Ces détails ont été donnés par Frédéric II à Voltaire, qui les a consignés dans sa correspondance, et qui d'ailleurs les avait déjà relatés dans son *Histoire de Charles XII.* Ainsi, il est évident que ce n'est point par erreur ou par ignorance que le philosophe de Ferney a dissimulé ou excusé une partie de ces horreurs dans son *Histoire de la Russie et de Pierre le Grand.*

Page 24 (*dengik*). — Les *dengiks* sont, à proprement parler, des domestiques attachés aux officiers de l'armée ; ils sont entretenus par la couronne; mais ils ne comptent pas dans les rangs, et ne portent pas d'uniforme. Un officier a un *dengik*, un capitaine en a deux, un major trois, et ainsi de suite pour les autres grades. Les fonctions de l'officier dont il est ici question, et qui était *dengik* du Czar, devaient se rapprocher plus de celles d'officier d'ordonnance que de celles de valet de chambre ou de gentilhomme de la chambre, et l'assimilation de Villebois nous semble inexacte sous ce rapport.

Page 27 (*le Czar Pierre*). —L'origine de la dénomination de *Czar* (ou plutôt de *Tzar,* pour écrire ce mot d'une manière plus conforme à sa véritable prononciation) a été et est encore l'objet d'une vive controverse parmi les historiens et les étymologistes. Les uns, et *Voltaire* est du nombre, prétendent que ce mot est d'origine tartare; ils fondent leur opinion sur ce que le premier Grand-Prince qui a porté ce titre ayant été Ivan IV Vasiliéwitch, conquérant des royaumes tartares de *Kazan,* d'*Astrakhan* et de *Sibérie,* il y a lieu

de croire que ce prince a voulu s'approprier le titre qui appartenait aux souverains des royaumes conquis.

D'autres assurent, au contraire, que ce mot, qui signifie *Roi*, est d'origine purement slave, et était usité bien avant l'invasion des Tartares-Mongols en Europe. On le trouve, dit-on, dans les plus anciennes bibles slavonnes ; Saül et David y sont nommés *Tzaro*. *Tzarstwo* signifie règne et royaume ; *Tzartwowat*, régner. Au commencement de ce siècle, on donnait encore le titre de *Tzar* aux princes de *Géorgie* et d'*Imérétie*, qui s'étaient mis sous la protection de la Russie.

D'autres historiens enfin (et cette opinion nous semble la plus vraisemblable) pensent que ce nom de *czar* n'est qu'une corruption du mot *César*, qui appartenait aux empereurs de Byzance, avec lesquels les Grands-Princes entretenaient depuis longtemps une certaine communauté d'intérêts, et auxquels ils avaient déjà emprunté leur religion, leurs arts, leurs usages et une grande partie de leurs mœurs. — Ivan III ou le Grand semble, en effet, s'être inspiré des traditions de la somptueuse cour de Constantin, en introduisant à sa cour un faste et un luxe qui jusqu'alors étaient inconnus aux Russes. — Puis, comme pour se ménager des droits au trône impérial d'Orient qui venait de s'écrouler, il avait épousé en secondes noces la princesse *Sophie*, petite-fille de Michel Paléologue et héritière des droits des empereurs grecs ; après ce mariage, il avait pris pour armes de la Russie l'aigle noire à deux têtes, symbole ambitieux, qui révélait clairement le but auquel il tendait, et que ses successeurs ont poursuivi depuis avec une persistance et une énergie de volonté qui ne se sont jamais démenties; enfin, ce même prince, parvenu au plus haut degré de gloire et de puissance, avait pris en 1486 le titre de *Souverain de toutes les Russies*.

Cependant notre impartialité nous engage à faire connaître, sur l'origine du nom de *Czar*, l'opinion d'un historien d'un mérite incontestable. Karamsin dit à ce sujet :

« Ce mot n'est pas l'abrégé du latin César, comme plusieurs sa-
« vants le croient sans fondement. C'est un ancien nom oriental
« que nous connûmes par la traduction slavonne de la Bible; donné
« d'abord par nous aux empereurs d'Orient, et ensuite aux Khans
« des Tatars, il signifie en persan, *trône, autorité suprême*, et se fait

« remarquer dans la terminaison des noms des rois d'Assyrie et de « Babylone, comme Phalassar, Nabonassar. (En note : Voyez *Boyer*, « *Origine russ.*) Dans notre traduction de l'Écriture sainte, on « écrit *Kessar* au lieu de César ; mais Tzar ou Czar est tout à fait un « autre mot. » (Karamsin, tom. VII, pag. 438.)

Ce fut sous le règne d'Ivan IV, petit-fils d'Ivan III, que s'ouvrirent les premières relations commerciales de l'Angleterre avec les provinces intérieures de la Russie, et, dès cette époque, la fière *Élisabeth*, pour caresser la vanité d'*Ivan IV*, lui avait donné le titre d'*empereur*, que Pierre Ier ne put faire reconnaître par les autres puissances de l'Europe que cent cinquante ans plus tard, et après une série de victoires qui firent pâlir la gloire de tous ses prédécesseurs. (Voyez la lettre d'Élisabeth à Ivan IV, dans Karamsin, *note 44 du tome IX.*)

Antérieurement à Ivan IV, les souverains moscovites étaient désignés sous le nom de *Grands-Princes*, en russe *veliki knes*, dénomination qui appartient encore actuellement aux membres de la famille impériale et que nous avons improprement traduite par celle de *Grands-Ducs*. — Pierre Ier est le premier Czar qui ait porté le titre d'*Empereur ;* il prit ce titre quelque temps après la paix de *Nystadt*, signée le 30 août 1721, et qui assura à la Russie la possession définitive de la plupart des provinces conquises sur la Suède. A cette occasion, le sénat et le clergé décernèrent à ce prince les noms d'*Empereur* et de *Père de la Patrie*, et il reçut, en cette qualité, les félicitations de toutes les cours d'Europe. — Dès 1710, un ambassadeur de la reine Anne d'Angleterre l'avait déjà salué, en audience solennelle, de l'appellation de *très-haut et très-puissant Empereur*. Quant au titre d'*autocrate*, que prennent également les souverains de la Russie depuis Ivan IV, il est la traduction littérale du mot slave *samoderjetz*, c'est-à-dire *qui tient sa puissance de lui-même*. (Voyez Lévesque ; Voltaire, *Histoire de Russie et de Pierre le Grand*, page 67, édition de 1785, et Masson, *Mémoires secrets*, 3e volume.)

Page 28 (*note* 1). — Quelques mémoires du temps nous dépeignent la cour de Russie, à cette époque, comme livrée à une licence de mœurs qui atteignait les dernières limites. Cette démoralisation a longuement porté ses fruits ; les saturnales des règnes suivants et

le spectacle des scandales qui se sont succédé sur le trône de Russie, jusques et y compris le règne de Catherine II, ne peuvent que confirmer cette opinion.

Il faut convenir que les amours publiques de la plupart de ces princesses, et notamment d'Élisabeth et de Catherine II, ne pouvaient que jeter la plus étrange perturbation dans les notions de morale et les principes d'honnêteté des grands et des courtisans, qui ne se montrent toujours que trop empressés à se conformer servilement aux exemples que leur donnent leurs souverains. En effet, pour ne parler que de Catherine II, on sait que, sous le règne de cette princesse, l'office de favori devint, pour ainsi dire, la plus grande charge de l'État. (Voyez de Ségur, *Mémoires ou Souvenirs et Anecdotes.*)

Nous regrettons de n'avoir pas trouvé, dans les ouvrages d'un publiciste d'ailleurs consciencieux et plein de mérite et d'originalité, moins d'indulgence pour les scandaleux déréglements dont il voyait journellement le spectacle se dérouler sous ses yeux. En prenant la plume de l'écrivain, le diplomate aurait dû se dépouiller de la réserve politique que lui imposaient ses fonctions, et stigmatiser sévèrement de si monstrueux écarts.

Page 28 (*note* 2). — On prétend qu'avant d'arriver à cette découverte, Pierre Ier soumit à d'outrageantes recherches les dames de sa cour, dont il expiait les faciles et funestes faveurs. (Voyez Damaze de Raymond, *Tableau de la Russie.*)

Page 38 (la *Bénédiction des Eaux ou du Jourdain*). — On s'est souvent élevé contre la multiplicité des fêtes religieuses consacrées et chômées par le catholicisme. Or, la liturgie grecque ne le cède en rien sous ce rapport à la religion catholique, et la Russie possède, outre les fêtes nationales, un très-grand nombre de fêtes religieuses, qui sont toutes célébrées avec une rigoureuse ponctualité; la principale et la plus caractéristique est, sans contredit, la *Bénédiction des Eaux*, qui a lieu le 6 janvier (ancien style). Nous ne pouvons mieux faire que d'emprunter la description suivante à un écrivain témoin oculaire, et, quoique cette relation remonte à quelques années, nous savons qu'il n'a été rien changé aux détails essentiels de cette solennité.

« On élève sur la Néva, en face des fenêtres du palais impérial, un « reposoir en forme de dôme, sous lequel on pratique une ouverture « carrée qui en occupe précisément le milieu ; l'espace compris en- « tre cet endroit et le palais est couvert de tapis, parce que la fa- « mille impériale se rend ordinairement, avec le clergé, à cette cé- « rémonie. Les régiments et la garde impériale y viennent apporter « leurs drapeaux, pour qu'on les asperge d'eau bénite. La bénédic- « tion de l'eau se fait de la manière suivante : on puise de l'eau par « le trou pratiqué dans la glace, au milieu du reposoir ; on la met « dans un bassin ; puis, le métropolitain y plonge un crucifix, et on « rejette l'eau dans le trou ; alors la bénédiction est faite, et on re- « prend de l'eau pour en répandre sur les assistants. Pendant la « cérémonie, on chante des prières, et le canon de la forteresse se « fait entendre. Ensuite le clergé et la famille impériale retournent « au palais, et, aussitôt après leur départ, le peuple rompt les bar- « rières qui défendent l'approche du reposoir et se précipite en foule « pour puiser de l'eau bénite. Quelques-uns même se plongent dans « le fleuve; mais cet usage n'a plus lieu, et la plupart se contentent « d'emporter de l'eau dans toutes sortes de vases, pour s'en laver « les mains, la tête et les parties malades, car les Russes lui attri- « buent une grande vertu. » (*Tableau de l'empire de Russie*, par Damaze de Raymond, tom. II, page 81.)

Page 45 (*note* 3). — Nous croyons devoir relever une erreur, ou du moins une omission, qui s'est glissée dans le manuscrit de Villebois. Cette *Anna Moëns* qu'on suppose, avec quelque raison, ne pas avoir été étrangère à la répudiation de la Czarine Eudoxie, était la sœur de ce *Moëns de la Croix*, chambellan de Catherine Ire, lequel devint plus tard l'amant de cette princesse. Ainsi l'adultère est puni par l'adultère, et la seconde femme de Pierre sacrifie ce prince au frère de celle à qui il a sacrifié sa première femme. — C'est par erreur aussi que de Villebois donne à Moëns de la Croix une origine différente de celle de sa sœur Anna. Les mémoires du temps les signalent tous deux comme étant d'origine allemande. (Voyez Lévesque, *Histoire de Russie et de Pierre le Grand*, par le général comte de Ségur.)

Page 46. — ... *Mais encore à faire passer, au préjudice du Cza-*

rowitch Alexis, la couronne sur la tête des enfants qu'il eut de cette esclave devenue Czarine.... Il faut croire que la pensée d'exclure son fils Alexis de la succession paternelle était depuis longtemps arrêtée dans l'esprit du Czar; cette intention ressort clairement des termes d'une lettre qu'il écrivit au sénat de Moscou, au moment où il était cerné par l'armée turque, sur les bords du Pruth. Cette lettre, qui ne se trouve pas, et pour cause, dans le *Journal de Pierre Ier*, se termine ainsi : « Si je dois périr ici, et que vous receviez la nouvelle « de ma mort bien confirmée, alors vous choisirez pour mon succes- « seur le plus digne *d'entre vous.* » (Michaud, *Biog. univ.*)

Page 47. — *Palogues.* Le supplice des *palogues* ou *paloks* s'administre avec une baguette grosse à peu près comme le doigt. Il faut deux exécuteurs pour donner les *paloks;* l'un tient la tête du patient, l'autre tient les pieds, et tous deux frappent alternativement et en mesure sur son dos. Quand l'exécution est finie, celui qui l'a endurée est obligé d'aller se prosterner devant le juge, pour le remercier sans doute de ne l'avoir pas fait assommer. Les nobles peuvent être condamnés à recevoir les coups de *paloks.* C'est le châtiment dont ils punissent le plus fréquemment leurs serfs. (Voy. Damaze de Raymond, *Tabl. hist. et géograph. de l'emp. de Russie.*)

Page 47. — *L'opinion générale est que le Czarowitch mourut d'une violente révolution que causa dans son cerveau...* De Villebois aurait dû dire que c'est une opinion que l'on chercha à accréditer dans le public, pour lui donner le change sur les horribles détails de ce drame. Les circonstances de la mort du Czarowitch sont du reste diversement racontées par les historiens du temps, et il est assez difficile de discerner la vérité au milieu de cette anarchie historique. Voltaire lui-même, ce complaisant apologiste du règne de Pierre le Grand, semble hésiter devant le récit de cet abominable forfait; il écrit à ce sujet à son correspondant le comte *Iwan Schouwaloff :* « En attendant que je puisse *arranger* le terrible événement de la mort du Tzaréwitch, j'ai commencé un autre ouvrage. » Il est vrai qu'immédiatement après le récit de ce tragique événement, le panégyriste de Pierre cherche à effacer dans l'esprit de ses lec-

teurs les impressions défavorables à son héros; il se hâte de le replacer sur un piédestal et montre l'homme supérieur occupé à policer ses États et à faire fleurir l'industrie par tous les moyens qui la peuvent encourager.

Leclerc, qui se trouvait sur le théâtre du crime, prétend que le Czarowitch fut empoisonné, et il cite à l'appui de son opinion un passage des Mémoires de *Peter Henry Bruce*. (*London*, 1782, *book VI.*) Ce Henry Bruce était un Écossais, qui, ainsi que la plupart des étrangers qui affluèrent à cette époque en Russie, avait été attiré dans ce pays par les avantages considérables que leur assurait le Czar. Il fut chargé, peu de temps après cette exécution, de l'éducation du fils de ce malheureux Alexis.

Nous citons ce passage à titre de document et sous toutes réserves, en déclarant d'avance que nous n'avons aucune raison pour préférer cette version à celle de Villebois, qui était tout aussi bien placé que Bruce pour connaître les mystérieuses circonstances de cette grande iniquité.

« .... Le Tzaréwitch partit ensuite pour se rendre à Saint-Pétersbourg, où il arriva le 4 avril (1718). Le Tzaréwitch, qui arriva deux jours après, fut enfermé dans la forteresse....

« Les exécutions et les punitions en grand nombre qui suivirent les recherches que l'on fit à Moscow, firent croire à beaucoup de gens que tout était fini; mais de nouvelles découvertes firent connaître que le prince n'avait point dit la vérité dans la dénonciation de tous les conjurés. Le Tzar, voyant croître chaque jour le nombre des auteurs d'une conjuration si compliquée, crut absolument nécessaire de faire au prince son procès dans toutes les formes. Pour cet effet, il signifia à toute la noblesse et au clergé, aux principaux officiers des troupes de terre et de mer, aux gouverneurs des provinces, et autres différents ordres, de s'assembler pour interroger et juger le prince. Le procès commença le 25 juin et finit le 6 juillet, où la cour souveraine, d'une voix unanime, porta sentence de mort contre le prince, laissant au Tzar le choix du genre de supplice. Le Tzaréwitch comparut devant la cour; on lui lut la sentence et il fut reconduit en prison dans le château.

« Le jour suivant, Sa Majesté, accompagnée de tous les sénateurs et évêques, avec plusieurs autres personnes de marque, se rendit au château, et entra dans l'appartement qui servait de prison au

« Tzaréwitch. Peu de temps après, le maréchal Weide sortit, et « m'ordonna d'aller chez M. *Bear*, droguiste, dont la boutique était « près, et de lui faire la *potion forte (strong potion)* qu'il avait « commandée lui-même, vu que le prince était très-mal. En appre- « nant l'objet de mon message, M. Bear devint pâle et fut saisi de « frayeur. Son état de trouble me surprit au point que je lui de- « mandai quel en était le sujet; mais il ne put me répondre. Sur « ces entrefaites, le maréchal arriva dans le même désordre que le « droguiste, lui disant qu'il aurait dû être plus expéditif, vu que le « prince avait été frappé d'un accès d'apoplexie. Aussitôt le dro- « guiste lui donna une coupe d'argent avec son couvercle; le « maréchal la porta lui-même dans l'appartement du prince, chan- « celant à chaque pas, comme un homme pris de boisson.

« Une demi-heure après, le Tzar, avec toute sa suite, se retira « avec la contenance la plus triste. Sur-le-champ, le maréchal m'or- « donna de rester dans l'appartement du prince, et, en cas de quel- « que accident, de l'en informer immédiatement. J'y trouvai deux « médecins et deux chirurgiens de quartier, avec lesquels je dînai « de ce qui avait été servi pour le repas du prince; l'officier de « garde était avec nous. On ne tarda pas à appeler les médecins, « pour aller auprès du prince, qui tombait de convulsions en con- « vulsions. Il expira vers les cinq heures après midi. J'allai directe- « ment en informer le maréchal, qui sortit à l'instant pour en « donner avis à Sa Majesté, qui lui ordonna de faire embaumer le « corps du prince. Le cadavre fut mis dans un cercueil que l'on « couvrit d'un velours noir, sur lequel on étendit un drap richement « brodé en or. On le transporta du château à l'église de la Sainte- « Trinité, où il demeura jusqu'à onze heures du soir. Il fut reporté « au château et déposé dans le caveau royal, auprès de la tombe de « la princesse, son épouse. Le Tzar, avec la Tzarine et les princi- « paux de la noblesse, assistèrent solennellement à cette cérémonie.

« On a varié sur le récit des circonstances de la mort du Tzaré- « witch. On répandit dans le public qu'à la lecture qui lui fut faite « de sa sentence de mort, la frayeur le fit tomber en apoplexie, et « qu'il en mourut. *Très-peu de personnes ajoutèrent foi à cette mort « naturelle : mais il était dangereux de dire ce que l'on en pensait.*

« Le ministre de l'Empereur et celui des États de Hollande furent

« exilés de la cour pour avoir parlé trop librement à cette occasion;
« mais ils ne tardèrent pas à être rappelés... »

Nous avons déjà eu l'occasion de parler d'un prince avec lequel Pierre Ier se glorifiait hautement d'avoir plusieurs points de ressemblance. Il s'agit d'*Iwan IV*, que les Russes appellent le *Terrible*, mais que l'histoire, plus équitable dans ses jugements, a flétri du nom de *Tyran*. Ce serait une œuvre curieuse et bien féconde en enseignements, que d'écrire le parallèle raisonné de ces deux princes, dont les grandes figures tranchent si nettement au milieu du siècle où ils vécurent. En effet, la politique de Pierre Ier procède directement de celle d'Iwan IV : si celui-ci, qui se faisait appeler le *Dieu terrestre des Russes*, a autocratisé le pouvoir dans sa personne, l'autre l'a *théocratisé*, en supprimant le patriarcat et en s'emparant du pouvoir spirituel, qui, avant ce prince, luttait quelquefois avec succès contre l'omnipotence autocratique. Le règne d'Iwan IV, qui embrasse une période de cinquante années, fut signalé par de brillantes conquêtes et une extension considérable de territoire; celui de Pierre, quoique beaucoup plus court, ne fut pas moins fécond en exploits guerriers, et ajouta au territoire de l'empire de nombreuses et riches provinces; tous deux firent appel à la civilisation européenne et invoquèrent l'appui et les lumières des étrangers pour éclairer les ténèbres de l'ignorance et de la barbarie dans laquelle étaient encore plongés leurs sujets; tous deux souillèrent leur règne par des saturnales et des atrocités sans nom, qui ont laissé bien loin derrière elles les saturnales et les cruautés des Caligula et des Caracalla. Enfin (et ce dernier point de ressemblance est le plus saisissant), tous deux immolent leur fils, le plus proche héritier de leur trône; mais il est juste de remarquer qu'il y a, dans les circonstances qui ont accompagné le forfait commun à ces deux princes, des nuances telles que, si l'historien doit également flétrir ces deux princes, il doit surtout donner un libre cours à son indignation en retraçant, dans ses hideux détails, le crime de Pierre Ier.

En effet, Iwan IV, ce tigre toujours altéré de sang, frappe mortellement son fils dans un moment de folie furieuse; mais, le crime consommé, il pleure sur sa victime, et, pour la première fois de sa vie, il connaît le remords. Il n'en est point ainsi de Pierre Ier : son crime est réfléchi; il appelle à son aide les ressources de la plus

noire perfidie pour attirer le malheureux prince dans le guet-apens qu'il lui avait préparé. Sa perte était résolue, mais il importait à Pierre d'entourer ce forfait d'un simulacre de légalité; la volonté du maître était connue d'avance de cette tourbe d'esclaves qui composa le tribunal devant lequel il fit comparaître sa victime, et qui, courbé sous une volonté impitoyable, prononça, *à l'unanimité*, la sentence la plus inique que l'histoire ait jamais eue à enregistrer dans ses annales. (Voyez Karamsin, *Hist. de Russie*, t. IX; de Ségur, *Hist. de Russie et de Pierre le Grand.*)

Page 79 (*note* 1). — Il importe de relever une erreur de date qui s'est glissée dans cette note consacrée au feld-maréchal Chérémeteff. On a interverti l'ordre des événements auxquels ce général a pris une part si active. Nous avons indiqué la conquête de la *Livonie* et de *Riga*, capitale de cette province, comme antérieure à la bataille de *Pultawa;* le lecteur bénévole voudra bien redresser cette erreur et l'attribuer à une simple inadvertance, attendu que la bataille de Pultawa eut lieu en 1709, tandis que la conquête de la Livonie ne fut consommée qu'en 1710. La paix de Nystadt, conclue en 1721, assura à la Russie la possession définitive de cette fertile province.

Le comte Chérémeteff était issu d'une famille puissante et alliée, dit-on, de la maison impériale de *Romanoff;* il fut durant toute sa vie le compagnon fidèle des travaux de Pierre Ier, et ne participa aucunement aux cruautés qui ont souillé le règne de ce prince, qu'il précéda dans la tombe, car il mourut en 1719. Sa vie, par *G. F. Muller*, a été traduite du russe en allemand, et imprimée à Saint-Pétersbourg, en 1789. — Le comte Chérémeteff, son petit-fils, grand chambellan de Russie, a publié en 1774 un recueil de lettres intitulé : *Lettres de Pierre le Grand à son feld-maréchal et conseiller intime le comte Chérémeteff.* Nous ignorons si cette publication a été traduite en français; cela serait fort à désirer au point de vue de l'intérêt historique que présenteraient ces lettres qui ne pourraient que jeter beaucoup de lumière sur des événements encore si peu connus, et dont plusieurs ont été si étrangement dénaturés par des historiens dont la plume n'était guidée que par un intérêt sordide. (Michaud, *Biog. univ.*)

Page 85. — *Les choses en étaient dans ces termes, lorsque le Czar*

partit en poste de Saint-Pétersbourg (qui se nommait alors Neuhaus)... C'est *Nienschantz* qu'il faut lire, au lieu de *Neuhaus;* de Villebois devait être assez peu familiarisé avec les mots allemands pour qu'on s'explique facilement cette altération de nom. Ce fut non loin de Nienschantz, quinze jours après que ce fort eut été conquis sur les Suédois, dans un marais humide et malsain, que Pierre Ier fonda sa nouvelle capitale. Nienschantz détruit donna ses habitants à la nouvelle cité, qui fut appelée *Saint-Pétersbourg,* en l'honneur de saint Pierre, dont son fondateur portait le nom (27 mai 1703, jour de la Pentecôte). Pour garantir sa capitale contre les incursions incessantes des Suédois, ses voisins, il fonda, d'un côté, la forteresse de *Kronstadt,* et de l'autre il augmenta et étendit les fortifications de *Notebourg,* fort suédois situé sur une île du lac Ladoga. Le Czar donna à ce dernier fort le nom de *Schlusselbourg,* du mot allemand *Schlüssel,* qui veut dire clef, pour indiquer que cette forteresse était la clef de la mer Baltique. — En 1711, Pierre établit un sénat à Saint-Pétersbourg, où il fit venir douze mille familles de l'étranger et de toutes les provinces de l'empire. (*Journal de Pierre le Grand,* Londres, 1773; de Halem, *Histoire de Pierre le Grand,* en *allem., Munster,* 1803.)

Page 58 (*note* 1). — Pierre Ier avait l'habitude d'infliger ce genre de correction à tous les gens qui l'environnaient. S'étant rendu un jour à l'improviste au sénat pour voir si les sénateurs étaient à leur poste, il fut obligé de les attendre longtemps; au fur et à mesure qu'ils arrivèrent, il leur appliqua à chacun plusieurs coups de canne et les fit monter après sur leurs siéges. Il en usa de même envers le gouverneur de Pétersbourg, parce qu'il avait trouvé des rues mal pavées. L'architecte *Leblond,* Français qu'il avait pris à son service, ne put supporter cette humiliation, et mourut de chagrin après l'avoir éprouvée. (Michaud, *Biograph. univ.*)

Page 67. — ... *et d'un capitaine aux gardes de Préobrajensky*... Le régiment des gardes de Préobrajensky a pris son nom de *Préobrajensko,* nom d'un village qui, depuis, a été enclavé dans les barrières de Moscou et qui fait aujourd'hui partie de cette ville. Pierre Ier y possédait une maison de plaisance, et c'est dans cette

retraite, où l'avait relégué la politique ombrageuse de sa sœur *Sophie,* et au milieu des loisirs forcés que lui laissait son éloignement des affaires, qu'il médita sur les moyens de réformer l'organisation militaire d'un empire qu'il était appelé un jour à civiliser et à régénérer; c'est là qu'il forma et disciplina une compagnie de cinquante hommes dévoués qui devint plus tard le noyau du régiment des gardes de Préobrajensky.

Du temps de Pierre Ier, Préobrajensko était un lieu redoutable pour les Russes ; on savait que c'était là que ce prince avait placé le tribunal secret qu'il créa, tant pour sa sûreté personnelle que pour celle de ses sujets. Ce tribunal a été aboli en 1762 par un ukase de Pierre III, qui défendit en même temps toute délation secrète. Catherine II ratifia cet ukase quelques mois plus tard. — (Voyez le *Tableau hist., géogr. et milit. de l'Empire de Russie,* par *Damaze de Raymond,* tom. Ier, p. 511.)

Page 74. — *Je croirois cependant commettre une omission regrettable si, à propos des princesses Anne et Élisabeth...* Indépendamment de ces deux princesses, Catherine eut encore, postérieurement à son mariage, trois autres enfants qui moururent tous en bas âge. L'un de ces enfants, nommé *Pierre,* fut institué héritier de l'Empire au lieu et place du Czarowitch Alexis, après l'exhérédation et la condamnation de ce malheureux prince; mais il mourut en 1719. Catherine était encore, en 1717, accouchée à Wesel d'un autre fils, qui ne vécut qu'un jour; elle fut surprise par ses couches pendant qu'elle était en chemin pour rejoindre le Czar en Hollande. Enfin une autre fille, qui s'appelait *Nathalie,* ne survécut que peu de temps à l'Empereur. Cette dernière, qui était la plus jeune des filles de Catherine, mourut, dit-on, du chagrin que lui occasionna la mort de son père. (Leclerc, *Hist. de Russie ;* de Ségur, *Hist. de Russie et de Pierre le Grand;* Schnitzler, *Statist. gén. de l'Empire de Russie, accomp. d'Aperçus hist.,* 1829, Strasbourg.)

Page 81 (*note* 1). — La légende de l'ordre de *Sainte-Catherine* a été prise dans cette strophe d'Horace (*ode* V, *livre* 2) :

> Nondum subacta ferre jugum valet
> Cervice, nondum munia comparis

Æquare, nec tauri ruentis
In venerem tolerare pondus.

« Ta génisse n'est pas encore en état de ployer sa tête sous le « joug, de partager les travaux d'une compagne, et de soutenir le « choc amoureux du taureau. »

Cette devise est sans doute une allusion flatteuse aux services de Catherine ; mais si l'allusion était autre, elle serait assez leste. (Wahlen, *Ordres de chevalerie.*)

PAGE 87. (*note* 2). — Quelques historiens prétendent que ce nom de *Skawronsky* est supposé et que Pierre, en épousant Catherine, a voulu faire disparaître les traces de son origine; il l'aurait fait descendre, à cet effet, d'une famille noble de Pologne, du nom de *Skawronsky;* cette famille aurait appartenu à cette classe intermédiaire de nobles, à laquelle on donne en Pologne le nom de *Schliachta,* qui indique qu'on est noble, mais qu'on ne possède ni terre ni paysans. Voltaire a été chargé d'accréditer cette version, et à ce propos nous ferons remarquer que nous ne doutons pas que cet écrivain n'ait eu le manuscrit de Villebois sous les yeux, car nous trouvons à la page 237 de son histoire de Pierre le Grand (édition de 1785) des pages entières relatives à la reconnaissance de Charles Skawronsky, et extraites presque textuellement des mémoires que nous livrons au public. Cette citation est tronquée, comme la plupart de celles dont s'est servi cet illustre écrivain; il n'a pas craint non plus d'y intercaler quelques mots qui devaient servir à accréditer l'opinion qu'on l'avait chargé de propager; c'est ainsi qu'après le récit de la découverte de Charles Skawronsky par le prince Repnin, il ajoute : *il* « (Skawronsky) *était fils d'un gentilhomme de Lithuanie, mort dans les guerres de Pologne, et qui avait laissé deux enfants au berceau.* » Il est facile de deviner le but de cette altération.

Nous ignorons par quel concours de circonstances Voltaire a pu avoir connaissance du manuscrit de Villebois; mais on ne peut se méprendre sur la source où il a puisé cette relation, qu'il prétend avoir trouvée « dans le manuscrit curieux d'un homme qui était alors au service du Czar, et qui parle comme témoin. » Plus loin, il ajoute : « ..... L'auteur du manuscrit ne paraît pas avoir raconté ces

faits dans la vue de débiter du merveilleux à ses lecteurs, puisque son mémoire *n'était point destiné à voir le jour.* Il écrit à un ami avec naïveté ce qu'il dit avoir vu. Il se peut qu'il se trompe sur quelques circonstances; mais le fond paraît très-vrai... »

Mais que ce nom de Skawronsky soit réel, ou qu'il ait été inventé à plaisir, il n'en est pas moins vrai que cette famille s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Ce qui n'est pas moins certain, c'est que, outre ce frère *Charles,* Catherine eut encore un autre frère nommé *Henrich,* qui fut plus tard anobli également par Pierre Ier, sous le titre de *Comte Henrikoff,* dont il existe actuellement en Russie de nombreux rejetons.

Page 88. — *Au mépris des lois sacrées de son mariage avec un prince d'un caractère si redoutable...* L'histoire de cet homme extraordinaire fourmille de traits qui témoignent de sa violence, et Catherine a dû souvent sans doute en ressentir les effets. Les mémoires de la *margrave de Bayreuth,* publiés à Paris, en 1811, contiennent des détails curieux sur le séjour du Czar et de la Czarine à Berlin; quoique ces détails paraissent un peu chargés, le fond en est cependant vrai, et ils donnent une idée assez juste de la vie intime des deux époux. On leur montrait, un jour, une médaille qui représentait une divinité païenne dans une posture assez indécente. Le Czar l'admira beaucoup et ordonna à sa femme de la baiser; comme elle voulut s'en défendre, il s'emporta et lui dit: *Obéissez, ou je vous ferai couper la tête.* — Il faut convenir que si cette bourrade n'était qu'une plaisanterie dans sa bouche, elle était de nature à effrayer ceux qui connaissaient les brutalités de sa colère.

Page 97. — Les malheurs de Menchikoff ont été l'objet de plusieurs tragédies françaises, dont la plus connue est celle de *Laharpe;* il l'avait fait précéder d'un précis historique qui témoigne que cet auteur avait été bien renseigné. Un autre auteur français, J.-H. Marchand, avocat à Paris et censeur royal, publia, en 1772, en collaboration de *Nougaret,* un ouvrage in-8° intitulé: *les Caprices de la Fortune, ou Histoire de Menchikoff.* On y trouve une tragédie en vers et en trois actes, sous le titre de *Menchikoff,* et que les auteurs donnent pour traduite du russe : cette pièce ne fut pas même présentée aux comédiens. (Michaud, *Biographie universelle.*)

PAGE 98. — Le *Kremlin*, dont on fait remonter la construction au quatorzième siècle, et qui tire son nom du mot tartare *krim* ou *krem*, qui signifie *pierre* ou *forteresse*, était jadis la résidence des Grands-Princes de Moscou. Il renferme l'ancien palais des *Czars*, celui du patriarche, le Sénat, l'Arsenal, la cathédrale de l'*Assomption*, où sont couronnés les empereurs, enfin l'église de *Saint-Michel*, qui renferme les tombeaux des premiers souverains de la Russie.

Le trésor du Kremlin est surtout remarquable par la quantité d'objets précieux qu'il renferme, et qui ont appartenu aux différents Czars de la Russie, depuis le Grand-Prince *Vladimir Monomaque*, jusqu'à l'Impératrice *Catherine II*; on y voit, entre autres trophées historiques, les couronnes des royaumes de *Kazan*, d'*Astrakhan*, de *Sibérie*, de *Géorgie* et de *Pologne*. — Dans la salle des armures, on distingue, au milieu de quelques trophées, le brancard sur lequel était porté Charles XII pendant la bataille de Pultawa. L'immense bâtiment du *Sénat* a été construit par Catherine II, et renferme les différentes administrations ou *colléges* de l'empire.

Ces divers édifices, dont l'ensemble compose le Kremlin, ont été plus ou moins endommagés par suite des événements de 1812. (Voyez Schnitzler, *Tableau statistique, géographique et historique de la ville et du gouvernement de Moscou*, Paris, 1834; Ancelot, *Lettres sur la Russie*, 1 vol. in-8°, page 277.)

PAGE 119 (note 1). — Aujourd'hui, comme à l'époque dont il est question dans ce livre, une chapelle est encore le complément indispensable de l'habitation d'un grand seigneur russe.

Les diverses particularités relatives à Menchikoff nous offrent un exemple de cette bizarre alliance des habitudes les plus mondaines, et souvent les plus dépravées, avec les pratiques de la dévotion la plus outrée; cette bizarrerie est du reste un des côtés les plus saillants du caractère russe. On sait, en effet, que les Russes, même ceux qui appartiennent à la classe la plus élevée et la plus éclairée, portent presque tous, suspendu au cou, sous leurs vêtements, un amulette bénit qu'ils reçoivent à leur baptême, et qu'ils ne quittent jamais. La dévotion aux images joue aussi un très-grand rôle dans les pratiques religieuses des Russes et même dans leur vie

journalière; elle est tellement inhérente aux préjugés et au caractère national, que les plus instruits font de vains efforts pour se mettre au-dessus de cette faiblesse. Il faut savoir que les Russes prennent à la lettre le commandement biblique : *Tu ne feras point d'images taillées,* et que c'est pour cette raison qu'ils font peindre leurs saints en miniature. Les draperies, en feuilles d'or ou d'argent, sont ensuite appliquées sur la peinture, dont elles ne laissent voir que la figure et les mains; c'est ainsi qu'ils éludent bizarrement la loi et se font des images qui imitent la sculpture. On trouvera dans le passage suivant, extrait de *Damaze de Raymond,* une description intéressante du culte des Russes pour leurs saints familiers :

« ... Ce n'est pas assez pour les Russes d'adorer leurs saints dans « les temples; ils leur élèvent encore des chapelles dans l'intérieur « de leurs maisons. Il n'est pas de maison, en Russie, où l'on ne « trouve ce qu'on appelle un *bog*.

« Le bog est le saint adopté par la maison, et sous la protection « duquel se place chaque famille. Le culte qu'on rend à ces saints « et les vœux qu'on leur adresse établissent beaucoup de rapports « entre eux et les pénates des anciens. Le bog est ordinairement « peint sur bois; mais on l'enjolive et on l'entoure quelquefois de « diamants qui lui donnent un très-haut prix. Les seigneurs sur- « tout y mettent beaucoup de luxe; car où n'en met-on pas? Ils ont « quelquefois des chapelles de bog qui montent à une valeur ex- « traordinaire. Les jours de bête, le bog est entouré d'un luminaire « très-brillant. Les cierges des bogs ne sont pas comme ceux des « églises de France, menus par le haut, gros par le bas; ils vont, « au contraire, en augmentant de bas en haut. Les Russes, interro- « gés sur cet usage, répondent que « de pareils cierges peignent « mieux les regards que les saints laissent tomber du haut du ciel, « et les rayons de grâces qu'ils envoient jusque sur la terre. » — « Les bogs en vogue sont: *saint Nicolas, saint Jean-Baptiste, saint « Serge* et *saint Alexandre Newsky*. Rien n'égale la vénération que « les Russes portent aux bogs. Ce sont toujours eux que l'on com- « mence par saluer quand on entre dans l'appartement où ils se « trouvent. Jamais on ne se permet de prendre de tabac, de se mou- « cher ou de cracher en leur présence; leur tourner le dos est une « profanation. La présence du bog est interdite aux femmes dans

« certains temps de l'année ; elles ne peuvent se présenter devant « lui qu'après s'être purifiées. »

Pour compléter ce tableau, nous ajouterons que les femmes les plus décriées pour leurs mœurs se livrent, tout aussi scrupuleusement que les autres, aux pratiques les plus minutieuses de leur culte ; il n'est pas rare de les voir interrompre leurs plaisirs profanes pour baiser dévotement leurs images, leur adresser de ferventes prières, et reprendre ensuite avec une nouvelle ardeur le cours de leurs déréglements.

FIN DES NOTES ET ADDITIONS.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

AVANT-PROPOS 1

NOTICE BIOGRAPHIQUE sur le sieur *de Villebois*, chef d'escadre dans la marine de S. M. le Czar Pierre Ier 9

CHAPITRE Ier.

Révolte et destruction des *Strélitz*, en Russie, sous le règne du Czar Pierre Ier ou le Grand 15

CHAPITRE II.

Véritable cause de la mort du Czar Ier. — Intrigue de la Czarine Catherine avec le Chambellan *Mœns de la Croix*. — Jugement et supplice de ce dernier. — Réforme religieuse opérée par le Czar dans ses Etats. — Détails sur la fête grotesque du *Conclave*, instituée par Pierre Ier à sa cour. 27

CHAPITRE III.

Anecdote sur la Czarine *Eudochia Fœdorowna*, première femme de Pierre le Grand. — Jalousie de cette princesse et amours du Czar avec *Anna Mœns*. — Répudiation et claustration d'Eudochia ; ses aventures avec le boyard *Gléboff*. — Conspiration et mort du Czarowitch *Alexis Pétrowitch*, fils d'Eudochia. — Mort de cette princesse. 43

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

AVANT-PROPOS 1

NOTICE BIOGRAPHIQUE sur le sieur *de Villebois*, chef d'escadre dans la marine de S. M. le Czar Pierre Ier 9

CHAPITRE Ier.

Révolte et destruction des *Strélitz*, en Russie, sous le règne du Czar Pierre Ier ou le Grand 15

CHAPITRE II.

Véritable cause de la mort du Czar Ier. — Intrigue de la Czarine Catherine avec le Chambellan *Mœns de la Croix*. — Jugement et supplice de ce dernier. — Réforme religieuse opérée par le Czar dans ses Etats. — Détails sur la fête grotesque du *Conclave*, instituée par Pierre Ier à sa cour. 27

CHAPITRE III.

Anecdote sur la Czarine *Eudochia Fœdorowna*, première femme de Pierre le Grand. — Jalousie de cette princesse et amours du Czar avec *Anna Mœns*. — Répudiation et claustration d'Eudochia ; ses aventures avec le boyard *Gléboff*. — Conspiration et mort du Czarowitch *Alexis Pétrowitch*, fils d'Eudochia. — Mort de cette princesse. 43

CHAPITRE IV.

Pages.

Origine et naissance de Catherine Skawronsky, devenue depuis la *grande Catherine*, impératrice de Russie. — Histoire de son premier mariage avec un traban au service du roy de Suède. — Sa captivité à la suite de l'envahissement de la Livonie par les troupes russiennes. — Elle tombe en partage au feld-maréchal *Chéréméteff*, et passe ensuite aux mains du prince *Menchikoff*. — Ses premières relations avec le Czar Pierre le Grand. — Haute faveur qu'elle acquiert près de ce prince 31

CHAPITRE V.

Participation vraye ou présumée de Catherine dans la répudiation de la Czarine Eudochia et dans la mort du Czarowitch. — Aventures et infortunes du traban, premier mari de Catherine. — Mariage secret de Catherine avec Pierre Ier, après qu'elle eut été baptisée suivant le rit grec. — Guerre contre les Turcs, et présence d'esprit de Catherine dans l'affaire du *Pruth*. — Déclaration publique de son mariage, et institution de l'ordre de *Sainte-Catherine*. — Solemnité de la prestation de serment à la nouvelle Impératrice. 73

CHAPITRE VI.

Découverte de *Charles Skawronsky*, frère de l'Impératrice. — Catherine monte sur le trône de Russie, après la mort de Pierre Ier. — Aventures galantes de cette princesse, et réflexions sur son caractère. — Ses manies superstitieuses en fait de songes. — Mort de Catherine. 83

CHAPITRE VII.

Origine de *Menchikoff* et époque présumée de sa naissance. — Il débute par être page et menin du jeune Czar Pierre Ier. — Progrès rapides de son crédit et de son influence dans les conseils du Czar. — Pierre Ier le charge de la régence de l'Empire pendant ses voyages. — Faveurs et distinctions qu'il reçoit de différents souverains de l'Europe. — Dilapidations de ce favori et fortune immense qu'il acquiert par ses exactions. — Il prend une part très-active à la proclamation et à l'avénement de Catherine. — Son crédit ne tarde pas à décroître. — On l'accuse de n'être pas entièrement étranger à la mort de l'Impératrice. 97

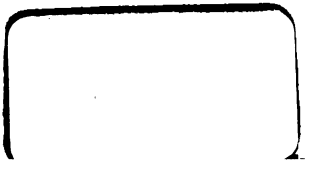
CHAPITRE VIII.

Pages.

Avénement de *Pierre II*. — Célébration des fiançailles de ce prince avec une des filles de Menchikoff. — Le jeune Czar se soustrait à la tutelle de Menchikoff et le fait arrêter. — Le favori disgracié est d'abord envoyé dans ses terres, puis exilé en Sibérie avec sa femme et ses enfants. — Tribulations des exilés durant leur voyage. — Mort de la princesse Menchikoff. — Mauvais traitements qu'ils ont à endurer de la part des autres exilés. — Menchikoff retrouve un de ses anciens aydes-de-camp. — Confession d'un homme politique. 105

CHAPITRE IX.

Arrivée des exilés à *Iakoutsk*. — La fille aînée de Menchikoff meurt de la petite vérole. — Mort de Menchikoff. — Ses conseils à ses enfants et détails touchants sur ses derniers moments. — Rencontre des enfants de Menchikoff avec les *Dolgorouky*, également exilés. — La famille Menchikoff est graciée et rappelée en Russie ; elle rentre en faveur près de la Czarine, qui luy rend une partie de ses biens. — Conclusion 119

Notes et Additions. 129

FIN DE LA TABLE.